SARA SHEPARD

Pretty Little Liars

Les Menteuses

Récidives

12-21

Connaissez-vous vraiment vos meilleures amies ?

SARA SHEPARD

Pretty Little Liars

Les Menteuses

Récidives

12N

CONNAISSEZ-VOUS VRAIMENT VOS MEILLEURES AMIES ?

Les Menteuses

Tome 9
RÉCIDIVES

SARA SHEPARD

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Troin

Fleuve Noir

À tous les lecteurs et les fans des *Menteuses*.

Avant de t'embarquer dans un voyage vers la vengeance, creuse deux tombes.

Confucius

CERTAINES AMITIÉS NE MEURENT JAMAIS

Vous avez déjà connu quelqu'un qui avait neuf vies ? Comme le casse-cou qui s'est fait sept fractures l'été dernier, mais qui a quand même décroché le record de buts de son équipe de lacrosse cette saison ? Ou la fille à deux visages assise à côté de vous en géométrie : même si elle triche aux interros et qu'elle passe son temps à planter ses copines, cette garce retombe toujours gracieusement sur ses pattes. *Miaou*.

Les relations aussi peuvent avoir neuf vies. Vous vous souvenez du petit ami avec lequel vous avez enchaîné ruptures et réconciliations pendant deux ans ? Ou de la copine magouilleuse à qui vous avez pardonné des dizaines de fois ? Elle n'a jamais vraiment été morte pour vous, pas vrai ? Mais il aurait peut-être mieux valu…

À Rosewood, quatre jolies filles vont être confrontées à une vieille meilleure ennemie qu'elles croyaient partie en flammes – au sens littéral du terme. Depuis le temps, elles devraient savoir que rien n'est jamais réellement fini, à Rosewood. Et que certaines anciennes amies survivent pour enfin obtenir ce qu'elles désirent.

Une vengeance.

*

— La dernière à l'eau paie le repas !

Spencer Hastings fit un double nœud aux ficelles de son bikini Ralph Lauren et s'approcha du bord des rochers surplombant le plus bel océan turquoise qu'elle ait jamais vu – ce qui n'était pas peu dire, étant donné que sa famille avait visité presque toutes les îles des Caraïbes, y compris celles qu'on ne pouvait atteindre qu'en jet privé.

— Je suis juste derrière toi ! claironna Aria Montgomery en se débarrassant très vite de ses tongs Havaianas et en tortillant ses longs cheveux d'un noir bleuté en chignon.

Elle ne prit pas la peine d'ôter les bracelets qu'elle portait aux deux poignets ni ses boucles d'oreilles en plumes.

— Hors de mon chemin !

Hanna Marin passa les mains sur ses hanches étroites – du moins les espérait-elle toujours étroites malgré l'énorme assiette de palourdes-frites qu'elle avait mangée cet après-midi-là au barbecue de poisson « Bienvenue en Jamaïque ».

Emily Fields fermait la marche. Elle abandonna son T-shirt sur un gros rocher plat. Lorsqu'elle arriva au bord de la falaise et regarda en bas, elle fut prise de vertige. Elle s'arrêta net et se couvrit la bouche le temps de retrouver ses esprits.

Les filles sautèrent ensemble et entrèrent dans l'eau tropicale au même moment. Elles refirent surface en gloussant : elles avaient toutes gagné et perdu à la fois !

Levant la tête, elles contemplèrent Les Falaises, le complexe hôtelier jamaïquain qui les dominait. Le bâtiment de stuc rose qui abritait les chambres, le studio de yoga, la boîte de nuit et le spa se perdait dans les nuages. Plusieurs personnes traînaient sur leur balcon ombragé ou sirotaient des cocktails sur la terrasse. Des palmiers se balançaient dans la brise, et des oiseaux des îles chantaient. Au loin, on entendait vaguement quelqu'un jouer « Redemption Song » de Bob Marley sur un bidon.

— C'est le paradis, murmura Spencer.

Et les autres ne purent qu'approuver.

Negril était l'endroit idéal pour passer les vacances de printemps, le contraire absolu de Rosewood où habitaient les quatre filles. Certes, cette petite ville de banlieue située en Pennsylvanie ressemblait à une carte postale avec ses bois luxuriants, ses maisons immenses, ses sentiers d'équitation idylliques, ses vieilles granges pittoresques et ses manoirs du XVII^{e} siècle joliment décrépits. Mais après ce qui s'était passé quelques mois auparavant, Spencer, Aria, Hanna et Emily avaient besoin de changer d'air. Besoin d'oublier qu'Alison DiLaurentis, l'amie qu'elles admiraient et adoraient autrefois, la fille que toutes les autres filles auraient voulu être, avait bien failli les tuer.

Mais oublier leur était impossible. Même si deux mois s'étaient écoulés depuis le drame, leurs souvenirs les hantaient tels des fantômes. Elles revoyaient Alison prendre la main et leur dire qu'elle n'était pas sa sœur jumelle Courtney, comme ses parents l'avaient affirmé, mais bien leur meilleure amie revenue d'entre les morts. Elles revivaient le moment où Ali les avait invitées dans la maison que les DiLaurentis possédaient dans les Poconos, afin de fêter dignement leurs retrouvailles.

Peu après leur arrivée, la jeune fille les avait conduites dans une chambre à l'étage, et elle les avait suppliées de la laisser les hypnotiser comme la nuit de sa disparition, pendant leur année de 5^{e}. Puis elle avait claqué la porte, la

verrouillant de l'extérieur, et glissé un message sous le battant pour expliquer à Spencer, Aria, Hanna et Emily qui elle était exactement… et qui elle n'était pas.

Elle s'appelait bien Alison. Mais ce n'était pas avec elle que les filles étaient amies depuis le début. Ce n'était pas elle qui les avait sorties de l'anonymat pendant la vente de charité de l'Externat, au début de leur année de 6e. Ce n'était pas avec elle que Spencer, Aria, Hanna et Emily avaient échangé des fringues et des commérages. Ce n'était pas avec elle qu'elles s'étaient senties en compétition pendant un an et demi, pas elle qu'elles avaient admirée et jalousée à la fois.

Cette fille-là, c'était Courtney, qui se faisait passer pour Ali depuis qu'elle avait pris la place de sa jumelle. La véritable Ali était une étrangère pour Spencer, Aria, Hanna et Emily, une étrangère qui les détestait avec chaque parcelle de son être. Une étrangère qui les avait bombardées de textos signés « A » ; une étrangère qui avait tué Ian Thomas, brûlé les bois derrière chez les Hastings, provoqué l'arrestation des quatre amies, éliminé Jenna Cavanaugh parce qu'elle en savait trop et assassiné sa jumelle Courtney – *leur* Ali – la funeste nuit de leur soirée pyjama, quand elles étaient en 5e. Spencer, Aria, Hanna et Emily étaient les prochaines victimes sur sa liste.

Dès que les filles avaient fini de lire cette horrible lettre, une odeur de fumée leur avait chatouillé les narines. La véritable Ali avait arrosé la maison d'essence et craqué une allumette. Elles avaient réussi à s'échapper de justesse, mais Ali n'avait pas eu autant de chance, et elle était morte dans l'explosion qui avait suivi.

Ou peut-être pas. Des tas de rumeurs affirmaient qu'elle s'en était sortie. Tout le monde connaissait l'histoire à présent, y compris l'échange de jumelles. Et même si Ali était une meurtrière de sang-froid, elle continuait à fasciner beaucoup de gens. Certains disaient l'avoir aperçue à Denver, à Minneapolis ou à Palm Springs. Mais les filles essayaient de ne pas y penser. Elles devaient tourner la page. Elles n'avaient plus rien à craindre.

Deux silhouettes apparurent au sommet de la falaise. La première était celle de Noel Kahn, le petit ami d'Aria ; la seconde appartenait à Mike Montgomery, le frère d'Aria et le petit ami d'Hanna. Les filles nagèrent vers les marches taillées dans la roche pour les rejoindre.

Noel tendit à Aria un grand drap de bain moelleux au bas duquel les mots « LES FALAISES, NEGRIL, JAMAÏQUE » étaient brodés en rouge.

— Tu es super sexy avec ce maillot.

— C'est ça.

Aria baissa la tête pour regarder son corps à la peau blanche. Elle n'était sûrement pas aussi sexy que les bombasses blondes aux jambes interminables qui

avaient passé toute la journée à s'enduire de monoï, un peu plus loin sur la plage. Noel les matait-il en douce, ou Aria se faisait-elle des idées ? Elle avait toujours été jalouse, limite parano.

— Je suis sérieux, insista Noel en lui pinçant les fesses. Tu m'as promis un bain de minuit pendant ces vacances, n'essaie pas de te défiler. Et quand on ira en Islande, on se baignera nus dans les bassins géothermiques.

Aria rougit. Noel lui donna un coup de coude.

— Tu as toujours envie d'aller en Islande, pas vrai ?

— Bien sûr !

Noel avait fait à Aria la surprise d'acheter des billets d'avion à destination de Reykjavik pour elle, Mike, Hanna et lui. Ils partiraient pendant les vacances d'été, tous frais payés par la richissime famille Kahn.

Aria n'avait pas pu refuser : juste après la disparition d'Ali – *leur* Ali –, elle avait passé trois années idylliques en Islande. Pourtant, elle éprouvait une étrange réticence, comme une sorte de prémonition. Sans savoir pourquoi, elle avait l'impression qu'elle ne devait pas y retourner.

Après que les filles eurent enfilé leur sarong, leur robe de plage ou, dans le cas d'Emily, un maxi T-shirt Urban Outfitters marqué « MERCI BEAUCOUP » sur le devant, Noel et Mike les entraînèrent vers le restaurant tropical situé sur le toit.

Des tas d'autres adolescents en vacances se massaient autour du bar, flirtant et buvant des shots. Un groupe de filles en minirobe et sandales à lanières vertigineuses gloussait dans un coin. Des types athlétiques brûlés par le soleil, vêtus de shorts de surf et de polos moulants, chaussés de Puma qu'ils portaient sans chaussettes, trinquaient avec leurs bouteilles de bière en parlant de sport. Il y avait de l'électricité dans l'air, une promesse de liaisons dangereuses, de souvenirs alcoolisés et de bains de minuit dans la piscine à eau salée de l'hôtel.

Mais il y avait autre chose aussi, et les quatre filles le remarquèrent instantanément. De l'excitation, bien entendu… et un soupçon de danger. C'était l'une de ces soirées qui pouvaient aussi bien se révéler parfaites que virer au cauchemar.

Noel se leva.

— Vous buvez quoi ?

— Une Red Stripe, réclama Hanna.

Spencer et Aria acquiescèrent.

— Emily ? demanda Noel en se tournant vers elle.

— Juste un soda au gingembre.

Spencer toucha le bras de son amie.

— Tout va bien ?

Emily n'était pas une grosse fêtarde, mais Spencer trouvait bizarre qu'elle ne se lâche pas un peu même en vacances.

— Il faut juste que je…

Emily pressa une main sur sa bouche, puis se leva maladroitement de leur table et se dirigea vers les toilettes situées dans un coin du toit.

Les autres la regardèrent se frayer un chemin parmi les adolescents qui s'agitaient sur la piste de danse et pousser hâtivement la porte peinte en rose de la petite cabine. Mike frémit.

— Vous croyez que c'est la vengeance de Montezuma ?

— Pas sûr, répondit Aria.

Ils avaient fait très attention à ne pas boire d'eau du robinet. Mais Emily n'était plus elle-même depuis l'incendie. Elle avait le béguin pour Ali depuis toujours – et non seulement celle-ci lui avait brisé le cœur, mais en plus elle avait tenté de la tuer. Emily était doublement accablée.

Le téléphone d'Hanna vibra, rompant le silence. La jeune fille le sortit de son cabas en paille et poussa un grognement.

— Voilà, c'est officiel. Mon père se présente à l'élection sénatoriale. Le débile qui gère sa campagne demande déjà à me voir quand je rentrerai.

— Vraiment ? (Aria passa un bras autour des épaules de son amie.) Hanna, c'est fantastique !

— S'il gagne, tu deviendras célèbre ! Tu seras dans tous les magazines people ! s'exclama Spencer.

Mike rapprocha sa chaise de celle d'Hanna.

— Je pourrai être ton garde du corps personnel ?

La jeune fille saisit une poignée de chips de banane plantain dans une coupelle posée sur la table.

— Ce n'est pas moi qui deviendrai célèbre, dit-elle en les fourrant dans sa bouche. Ce sera Kate.

La seconde femme de son père et la fille de celle-ci étaient sa nouvelle famille, celle que Tom Marin mettrait en avant tandis qu'Hanna et sa mère resteraient dans l'ombre, telles des vieilleries mises au rebut.

Aria donna une petite tape sur la main de son amie, faisant tinter ses nombreux bracelets.

— Tu es mieux qu'elle, et tu le sais.

Hanna leva les yeux au ciel, mais au fond elle était reconnaissante à Aria de tenter de lui remonter le moral. Si toute cette lamentable histoire avec Ali avait eu un effet positif, c'était bien de rapprocher de nouveau Spencer, Aria, Hanna et Emily. Les quatre filles étaient redevenues les meilleures amies du monde, encore

plus soudées que pendant leur année de 5e. Elles avaient juré que rien ne les séparerait plus.

Noel revint avec leurs boissons. Ils trinquèrent en lâchant : « *Hey, man !* », avec un faux accent jamaïquain. Emily ressortit des toilettes en titubant. Elle semblait toujours nauséeuse, mais elle sourit joyeusement en sirotant son soda au gingembre.

Après le dîner, Noel et Mike se dirigèrent vers la table d'air hockey pour faire une partie. Le DJ monta le son au début d'un morceau d'Alicia Keys. Sur la piste de danse, un garçon athlétique aux cheveux bruns ondulés qui avait accroché le regard de Spencer lui fit signe de le rejoindre.

Aria donna un coup de coude à son amie.

— Vas-y, Spence !

Spencer se détourna en rougissant.

— Il a l'air un peu vulgaire, non ?

— Mais parfait pour te faire oublier Andrew, répliqua Hanna.

Andrew Campbell, le petit ami de Spencer, avait rompu avec elle un mois auparavant, sous prétexte que toute cette histoire avec Ali était « trop difficile à gérer pour lui ». *Chochotte*.

Spencer reporta son attention sur le type de la piste de danse. D'accord, il était craquant avec son bermuda kaki et ses mocassins bateau. Puis Spencer aperçut l'écusson sur son polo. « ÉQUIPE DE PRINCETON ». Princeton était l'université où elle rêvait de faire ses études.

Hanna aussi avait remarqué l'écusson. Son visage s'éclaira.

— Spence ! C'est un signe ! Vous pourriez vous retrouver dans le même dortoir !

Spencer détourna les yeux.

— Comme si j'avais la moindre chance d'être acceptée là-bas…

Ses amies échangèrent un regard surpris.

— Bien sûr que si, dit Emily à voix basse.

Spencer attrapa sa bière et but une longue gorgée en ignorant les mines interrogatrices de ses amies. La vérité, c'était qu'elle négligeait ses devoirs depuis quelques mois – une réaction plutôt compréhensible de la part de quelqu'un ayant failli être tué par sa meilleure amie.

La dernière fois qu'elle avait parlé avec son conseiller d'orientation, elle n'était plus qu'à la vingt-septième place du classement de l'Externat de Rosewood. Personne d'aussi mal classé n'était jamais accepté dans une université de l'Ivy League.

— Je préfère rester avec vous, dit Spencer.

Elle n'avait aucune envie de penser au lycée pendant ces vacances.

Aria, Hanna et Emily haussèrent les épaules puis levèrent leurs verres afin de trinquer une fois de plus.

— À nous, dit Aria.

— À l'amitié, renchérit Hanna.

Une agréable sérénité les envahit. Pour la première fois depuis bien longtemps, elles oublièrent les horribles événements survenus deux mois plus tôt, ainsi que les messages menaçants de « A ». Rosewood leur semblait aussi loin que si elles avaient changé de système solaire.

Le DJ mit un vieux morceau de Madonna, et Spencer repoussa sa chaise.

— Venez, les filles. Allons danser.

Les autres l'imitèrent, mais soudain Emily agrippa le bras de Spencer et la tira en arrière.

— Ne bouge pas.

— Qu'y a-t-il ? demanda Spencer, perplexe, en la dévisageant.

Les yeux grands comme des soucoupes, Emily fixait quelque chose près de l'escalier en colimaçon.

— Regarde.

Ses amies se retournèrent.

Une blonde très mince, en robe jaune vif, venait d'apparaître en haut des marches. Elle avait des yeux bleu vif, des lèvres ourlées de rose et une cicatrice au-dessus du sourcil droit. Malgré la distance qui les séparait d'elle, les quatre filles distinguaient beaucoup d'autres marques sur son corps : des brûlures sur ses jambes et ses bras nus, des lacérations dans son cou. Pourtant, elle rayonnait de beauté et d'aplomb.

— Quoi ? murmura Aria.

— Tu la connais ? demanda Spencer.

— Vous ne voyez pas ? chuchota Emily d'une voix tremblante. Enfin, c'est évident.

Aria fronça les sourcils, l'air vaguement inquiète.

— Qu'est-ce qui est évident ? Je ne comprends pas.

— Cette fille. (Livide, Emily fit face à ses amies.) C'est Ali.

DIX MOIS PLUS TARD

1

UNE SOIRÉE FORMIDABLE

Une serveuse grassouillette, aux mains impeccablement manucurées, brandit un plateau de fromage fondu et fumant sous le nez de Spencer Hastings.

— Du brie au four ?

Spencer prit un cracker tartiné et y mordit à belles dents. *Délicieux*. Ce n'était pas tous les jours qu'un traiteur lui proposait du brie au four dans sa propre cuisine.

En ce samedi soir, Mme Hastings avait organisé une petite fête de bienvenue pour la famille qui venait d'emménager dans le quartier. Elle n'était guère d'humeur à jouer les hôtesses depuis quelques mois, mais, en cette occasion, elle avait eu un brusque accès de sociabilité.

Comme appelée par les pensées de sa fille, Veronica Hastings fit irruption dans la pièce, accompagnée d'un nuage de Chanel N° 5. Elle acheva de fixer ses pendants d'oreilles et glissa un énorme solitaire à sa main droite. Cette bague était une acquisition récente : Mme Hastings l'avait échangée contre tous les bijoux que le père de Spencer lui avait offerts depuis le début de leur mariage.

Ses cheveux blond cendré, coiffés en carré bien lisse, lui arrivaient au menton. Son maquillage appliqué d'une main experte faisait paraître ses yeux immenses, et elle portait un fourreau noir qui mettait en valeur ses bras musclés par de nombreuses séances de Pilates.

— Spencer, ton amie qui doit s'occuper du vestiaire est arrivée, annonça-t-elle en prenant deux assiettes qui traînaient dans l'évier pour les ranger dans le lave-vaisselle. (Puis, alors qu'une équipe de femmes de ménage avait nettoyé la maison de fond en comble une heure auparavant, elle passa un coup de spray à la Javel sur l'îlot central de la cuisine.) Tu devrais aller voir si elle a besoin de quelque chose.

— Mon amie ? Qui ça ?

Spencer fronça le nez. Elle n'avait demandé à aucune de ses connaissances de venir travailler chez elle ce soir-là. D'habitude, pour ce genre de soirée, sa mère engageait des étudiants de la fac voisine d'Hollis.

Mme Hastings poussa un soupir impatient et vérifia son reflet impeccable dans la porte en acier inoxydable du réfrigérateur.

— Emily Fields. Je l'ai installée près du bureau.

Spencer se raidit. Emily était là ? Ce n'était sûrement pas elle qui l'avait invitée.

Spencer ne se souvenait même pas de la dernière fois où elle avait adressé la parole à Emily. Ça devait faire plusieurs mois. Mais sa mère et le reste du monde les croyaient toujours amies proches. La faute à la couverture du magazine *People*, paru peu de temps après qu'Ali avait essayé de les tuer. Sur la photo, on voyait Spencer, Aria, Hanna et Emily bras dessus, bras dessous : « *Finalement, elles ne mentaient pas* », clamait le gros titre.

Quelques jours plus tôt, un journaliste avait appelé chez les Hastings pour obtenir un entretien avec Spencer : l'anniversaire de cette terrible nuit dans les Poconos tombait le samedi suivant, et le public voulait savoir comment les filles se portaient un an après. Spencer avait refusé, et elle était à peu près certaine que les autres en avaient fait autant.

— Spence ?

Spencer fit volte-face. Mme Hastings avait disparu, mais la sœur aînée de Spencer, Melissa, se tenait à sa place, vêtue d'un jean noir J. Crew skinny et d'un imperméable gris très chic ceinturé à la taille.

— Salut.

Melissa donna une accolade à sa sœur, et Spencer huma une grosse bouffée de Chanel N° 5. *Évidemment*. Melissa était un clone de leur mère, mais Spencer tentait de ne pas lui en vouloir pour ça.

— Je suis si contente de te voir, s'extasia Melissa comme une vieille tante qui n'aurait pas vu sa nièce depuis ses tout premiers pas – alors qu'elles avaient skié ensemble à Bachelor Gulch, dans le Colorado, deux mois auparavant.

Puis quelqu'un s'avança derrière Melissa.

— Salut, Spencer, lança-t-il en se plaçant à droite de sa sœur aînée.

C'était bizarre de le voir en veste de soirée, cravate et pantalon aux plis parfaitement marqués plutôt qu'en uniforme du département de police de Rosewood avec un flingue à la ceinture. L'année précédente, Darren – l'agent Wilden – avait été en charge de l'enquête sur le meurtre d'Alison DiLaurentis – qui était en réalité Courtney. Il avait interrogé Spencer si souvent qu'elle n'aurait su dire combien de fois.

— S-salut, bredouilla la jeune fille, tandis que Wilden entrelaçait ses doigts avec ceux de Melissa.

Ils sortaient ensemble depuis presque un an maintenant, mais Spencer n'arrivait pas à s'y faire. Si Melissa et Wilden avaient eu des profils sur Meetic,

le site ne les aurait jamais mis en relation. Pas avant un milliard d'années.

Dans une vie précédente, Wilden avait été le mauvais garçon de l'Externat de Rosewood – l'élève qui écrivait des messages salaces sur les murs des toilettes et fumait des joints sous le nez du prof de gym. Melissa, en revanche, était major de sa promotion, reine du bal d'automne, membre de maintes associations caritatives et soûle après avoir mangé la moitié d'un Mon Chéri.

Par ailleurs, Spencer savait que Wilden avait grandi au sein d'une communauté amish à Lancaster, mais qu'il s'était enfui de chez lui. L'avait-il déjà raconté à Melissa ?

— J'ai vu Emily en arrivant, annonça le jeune homme. Vous comptez regarder cette émission débile le week-end prochain ?

— Euh…

Spencer, qui ne voulait pas répondre à la question, fit mine de rajuster son chemisier. Wilden parlait de *La Tueuse au visage d'ange*, un téléfilm ringard censé reconstituer l'histoire du retour de la véritable Ali jusqu'à sa mort dans l'incendie de la maison des Poconos.

Dans une vie parallèle, Spencer, Aria, Hanna et Emily l'auraient effectivement regardé ensemble ; elles auraient souligné l'inexactitude des dialogues, critiqué le physique des actrices choisies pour tenir leur rôle et frémi en se remémorant combien Ali était cinglée.

Mais plus maintenant. Leur amitié avait commencé à se désagréger dès leur retour de Jamaïque. Aujourd'hui, Spencer ne pouvait plus se trouver dans la même pièce qu'une des trois autres sans se sentir sur des charbons ardents.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Spencer pour détourner la conversation. Cela dit, je suis ravie de vous voir, ajouta-t-elle très vite en souriant à Melissa.

Les deux sœurs ne s'étaient pas toujours bien entendues, mais depuis l'incendie de l'année précédente, elles avaient mis leurs différends de côté.

— Oh, on est juste passés chercher quelques cartons que j'avais laissés dans mon ancienne chambre, répondit Melissa. Après, on va chez Kitchen & Beyond. Je ne t'ai pas dit ? Je refais ma cuisine. J'ai envie d'un style méditerranéen cette fois. Et Darren va emménager chez moi.

Melissa vivait dans une maison de ville rénovée à grands frais, sur Rittenhouse Square à Philadelphie – un cadeau de fin d'études de ses parents. Spencer haussa un sourcil en regardant Wilden.

— Et ton boulot ? Ça va te faire de sacrés trajets tous les jours.

Wilden eut un large sourire.

— J'ai démissionné de la police le mois dernier. Melissa m'a trouvé un travail d'agent de sécurité au musée d'Art de Philadelphie. Je vais pouvoir

monter l'escalier en marbre en courant comme Rocky tous les jours !

— Et protéger des tableaux d'une valeur inestimable, lui rappela Melissa.

— Euh, oui. (Wilden tira sur son col.) Alors, c'est en l'honneur de qui, cette soirée ? demanda-t-il en saisissant deux verres sur l'îlot en granit et en les remplissant de pinot noir.

Spencer haussa les épaules et jeta un coup d'œil dans le salon adjacent.

— Une nouvelle famille qui s'est installée dans la maison d'en face. Je crois que maman essaie de faire bonne impression.

Wilden se redressa.

— La maison des Cavanaugh ? Quelqu'un l'a achetée ?

Melissa fit claquer sa langue.

— Ils ont dû la payer une bouchée de pain. Personnellement, je n'y habiterais pas, même si on m'en faisait cadeau.

— J'imagine qu'ils tentent de repartir de zéro, marmonna Spencer.

— Bonne chance à eux, dit Melissa en portant son verre à sa bouche.

Spencer fixa les stries du plancher en travertin. Elle aussi, elle trouvait ça dingue que quelqu'un ait acheté l'ancienne maison des Cavanaugh, où les deux enfants de la famille étaient morts. Toby s'était suicidé peu de temps après son retour d'une maison de correction, et Jenna avait été étranglée et jetée dans un fossé par Ali – la vraie.

— Alors, Spencer. (Wilden se tourna de nouveau vers elle.) Tu fais encore des cachotteries, on dirait ?

Spencer releva brusquement la tête, et son pouls accéléra.

— Hein ?

Wilden avait l'instinct d'un policier. Sentait-il qu'elle dissimulait quelque chose ? Il ne pouvait pas savoir ce qui s'était passé en Jamaïque. Personne n'en saurait rien aussi longtemps que Spencer vivrait.

— Tu as été admise à Princeton. Félicitations ! s'exclama Wilden.

Spencer se remit à respirer normalement.

— Ah, ça. Oui. Je l'ai appris le mois dernier.

— Je n'ai pas pu m'empêcher de lui en parler, tellement j'étais fière de toi, dit Melissa avec un grand sourire. J'espère que ça ne t'ennuie pas.

— Et avant même les résultats des derniers examens. (Wilden haussa les sourcils.) Très impressionnant.

— Merci.

Mais la peau de Spencer la picotait comme si elle avait passé trop de temps au soleil. Revenir au sommet du classement et s'assurer une place à Princeton lui avait demandé des efforts herculéens. Elle n'était pas fière de tout ce qu'elle avait dû faire pour y parvenir, mais elle avait atteint son but.

Mme Hastings entra en trombe dans la cuisine.

— Pourquoi vous ne vous montrez pas aux invités ? demanda-t-elle en posant une main sur l'épaule de Melissa et l'autre sur celle de Spencer. Ça fait dix minutes que je parle à tout le monde de mes deux filles si brillantes !

— Maman… gémit Spencer.

Mais au fond, elle était ravie que leur mère veuille les exhiber toutes les deux, et pas seulement Melissa.

Mme Hastings poussa Spencer vers la porte. Par chance, Mme Norwood, une femme avec qui elle jouait souvent au tennis, leur barra le chemin. À la vue de Mme Hastings, ses yeux faillirent lui sortir de la tête. Elle la saisit par les poignets.

— Veronica, je mourais d'envie de te parler ! Bien joué, ma chérie.

Mme Hastings s'arrêta et lui adressa un sourire forcé.

— Pardon ?

Mme Norwood baissa coquettement la tête et lui fit un clin d'œil.

— Ne fais pas comme si de rien n'était. Je suis au courant pour Nicholas Pennythistle. Belle prise !

Mme Hastings blêmit.

— O-oh. (Elle jeta un coup d'œil embarrassé à ses deux filles.) C'est que, je n'ai pas encore…

— Qui est ce Nicholas Pennythistle ? coupa Melissa sur un ton vif.

— « Belle prise » ? répéta Spencer, incrédule.

Mme Norwood comprit aussitôt qu'elle avait gaffé. Elle battit en retraite dans le salon tandis que Mme Hastings faisait face à ses filles. Une veine saillait dans son cou.

— Euh, Darren, tu veux bien nous excuser une minute ?

Wilden acquiesça et s'éloigna. Mme Hastings se laissa tomber sur un des tabourets de bar en soupirant.

— Je comptais vous en parler ce soir après la fin de la fête. Je sors avec quelqu'un. Il s'appelle Nicholas Pennythistle, et je crois que c'est sérieux entre nous. Je voudrais vous le présenter.

Spencer en resta bouche bée.

— Ce n'est pas un peu tôt ?

Comment sa mère pouvait-elle déjà sortir avec quelqu'un ? Le divorce de ses parents n'était effectif que depuis quelques mois. Avant Noël, Mme Hastings traînait encore sa déprime dans la maison en jogging et pantoufles.

— Non, ce n'est pas trop tôt, Spencer, se défendit-elle en se raidissant.

— Papa est au courant ?

Spencer voyait son père presque tous les week-ends. Ensemble, ils se rendaient à des événements culturels ou regardaient des documentaires dans le nouvel appartement en terrasse que M. Hastings avait acheté dans la vieille ville.

Récemment, Spencer avait remarqué les signes d'une présence féminine chez lui : une deuxième brosse à dents dans la salle de bains, une bouteille de pinot grigio au réfrigérateur – et elle en avait déduit que son père voyait quelqu'un. Elle avait pensé que c'était beaucoup trop tôt.

Et voilà que sa mère aussi avait un petit ami. Quelle ironie ! De toute la famille Hastings, Spencer était la seule célibataire.

— Oui, ton père est au courant, répondit Mme Hastings sur un ton exaspéré. Je le lui ai dit hier.

Une serveuse revint dans la cuisine. Mme Hastings lui tendit son verre vide afin qu'elle le remplisse de champagne.

— J'aimerais que ta sœur et toi veniez dîner au Goshen Inn avec Nicholas, ses enfants et moi demain soir. Si vous avez déjà quelque chose de prévu, annulez. Et tâchez de choisir une tenue appropriée.

— Ses enfants ? couina Spencer.

C'était de pire en pire. Elle se vit passer la soirée entre deux gamins au visage de chérubin dont le passe-temps préféré consisterait à torturer de petits animaux.

— Zachary a dix-huit ans et Amelia quinze, clarifia sèchement Mme Hastings.

— Moi, je trouve ça merveilleux, maman, déclara Melissa, rayonnante. C'est très bien que tu refasses ta vie. Félicitations.

Spencer savait qu'elle aurait dû soutenir sa mère, elle aussi, mais elle n'y arrivait pas. C'était elle qui avait dévoilé que son père avait eu jadis une liaison avec Mme DiLaurentis et qu'Ali et Courtney étaient ses demi-sœurs. Bien sûr, elle n'avait pas eu l'intention de détruire le mariage de ses parents : c'était « A » qui l'avait forcée à agir ainsi.

— Maintenant, circulez, ordonna Mme Hastings en prenant ses filles par le bras et en les poussant dans le salon.

Spencer tituba sur le seuil de la pièce où se massaient presque tous leurs voisins, ainsi que divers membres du country club et de l'association des parents d'élèves de l'Externat de Rosewood.

Quelques jeunes que Spencer connaissait depuis l'école maternelle sirotaient du champagne plus ou moins discrètement près de la grande baie vitrée. Naomi Ziegler poussa un cri aigu lorsque Mason Byers la chatouilla. Sean Ackard était en grande conversation avec Gemma Curran. Mais Spencer n'était d'humeur à discuter avec aucun d'entre eux.

Au lieu de ça, elle se dirigea vers le bar. Elle se sentirait plus forte pour affronter la foule un verre à la main. Malheureusement, elle se prit les pieds dans le tapis et ses jambes se dérobèrent sous elle. Spencer se rattrapa au cadre d'une des grandes peintures à l'huile qui ornaient les murs. Elle réussit à ne pas faire de vol plané, mais plusieurs têtes se tournèrent dans sa direction.

Avant que Spencer puisse détourner les yeux, son regard croisa celui d'Emily. Cette dernière agita la main d'un air hésitant. Spencer l'ignora et rebroussa chemin vers la cuisine. Elle ne parlait pas à Emily en ce moment. D'ailleurs, elle ne lui parlerait plus jamais.

Il sembla à Spencer qu'il faisait encore plus chaud dans la cuisine que quelques instants auparavant. L'odeur mélangée des amuse-bouches frits et des fromages français lui fit tourner la tête. Elle se pencha au-dessus de l'îlot pour respirer profondément. Quand elle jeta un coup d'œil vers le salon, Emily avait baissé les yeux. *Tant mieux*.

Mais quelqu'un d'autre regardait Spencer. De toute évidence, l'échange silencieux entre les deux filles n'avait pas échappé à Wilden. Spencer voyait presque les rouages en mouvement dans le cerveau de l'ancien policier : qu'est-ce qui avait bien pu faire dérailler leur amitié, si parfaite qu'elle avait figuré en couverture d'un magazine ?

Spencer claqua la porte de la cuisine et se dirigea vers la cave en emportant avec elle une bouteille de champagne. *Dommage pour toi, Wilden*. C'était un secret que ni lui ni personne ne découvrirait jamais.

2

DE CORVÉE DE VESTIAIRE

— Surtout, n'utilisez pas un cintre en fil de fer, grogna une matrone aux cheveux grisonnants en ôtant son trench Burberry pour le déposer dans les bras d'Emily Fields.

Puis elle s'éloigna sans même un merci, attrapant au vol un canapé sur le plateau d'une serveuse.

Sale bourge.

Emily suspendit le manteau qui sentait l'eau de toilette, la cigarette et le chien mouillé, y accrocha un numéro et alla le ranger dans la grande penderie en chêne, dans le bureau de M. Hastings.

Rufus et Beatrice, les deux labradoodles de la famille, haletaient derrière leur barrière, frustrés qu'on les empêche de se joindre à la petite sauterie. Emily leur caressa la tête, et ils agitèrent la queue. Ça en faisait au moins deux qui étaient contents de la voir.

Retournant se poster derrière la table du vestiaire, la jeune fille promena un regard prudent à la ronde. Spencer avait disparu dans la cuisine et n'en était pas ressortie. Emily ignorait si elle se sentait soulagée ou déçue.

La maison des Hastings n'avait pas changé. Il y avait toujours des portraits d'ancêtres lointains dans le vestibule, des fauteuils et des canapés français inconfortables dans le salon, et de lourds rideaux dorés aux fenêtres. Quand elles étaient en 6e, Emily et le reste de la bande faisaient comme si la pièce se trouvait dans le château de Versailles. Ali et Spencer se chamaillaient pour savoir laquelle des deux jouerait Marie-Antoinette. Généralement, Emily était reléguée dans le rôle d'une demoiselle de compagnie.

Une fois, Ali l'avait forcée à lui masser les pieds.

— Tu sais que tu aimes ça, l'avait-elle taquinée.

Le désespoir submergea Emily comme une lame de fond. C'était si douloureux de penser au passé ! Elle aurait bien voulu pouvoir mettre ses souvenirs dans un carton, les expédier au pôle Sud et en être débarrassée une fois pour toutes.

— Tiens-toi correctement, siffla une voix.

Emily leva les yeux. Sa mère se tenait devant elle, les sourcils froncés et la bouche tordue par un rictus désapprobateur. Elle portait une robe bleue d'une longueur peu flatteuse et avait coincé une pochette en imitation peau de serpent sous son bras comme s'il s'agissait d'une miche de pain.

— Et souris, ajouta-t-elle. Tu fais peur à voir.

Emily haussa les épaules. Qu'était-elle censée faire : sourire dans le vide, se mettre à chanter ?

— Ce n'est pas un boulot très marrant, fit-elle remarquer.

Les narines de Mme Fields frémirent.

— Mme Hastings a été très gentille de te le confier. Par pitié, tâche de ne pas laisser tomber comme tu fais d'habitude.

Bim. Emily se planqua derrière un rideau de cheveux blond-roux.

— Je n'ai pas l'intention de laisser tomber.

— Tant mieux. Parce qu'il faut que tu gagnes de l'argent. Dieu sait que le moindre cent compte.

Sur ces mots, Mme Fields s'éloigna en adoptant une expression chaleureuse pour saluer leurs voisins.

Emily s'affaissa sur sa chaise en ravalant les larmes qui lui brûlaient les yeux. *Tâche de ne pas laisser tomber comme tu fais d'habitude*.

Mme Fields avait été furieuse lorsque sa cadette avait quitté l'équipe de natation du lycée, en juin dernier, pour passer l'été à Philadelphie. À la rentrée, Emily ne s'était pas réinscrite. Manquer deux mois de compétitions au moment de l'année où on attribuait les bourses, c'était déjà un problème. Manquer deux saisons d'affilée, c'était un suicide.

Ses parents étaient effondrés. « Tu te rends compte qu'on ne pourra pas te payer la fac si tu n'obtiens pas de bourse ? Tu es en train de foutre ton avenir en l'air ! »

Emily ne savait pas quoi leur répondre. Elle ne pouvait pas leur expliquer pourquoi elle avait arrêté la natation. Jamais de la vie.

Deux semaines plus tôt, elle avait fini par réintégrer son ancienne équipe dans l'espoir qu'un recruteur prendrait pitié d'elle et lui attribuerait une place encore vacante. L'année précédente, un type de l'université d'Arizona s'était intéressé à elle, et Emily comptait sur le fait qu'il la voudrait toujours dans son équipe. Mais ce rêve-là était, lui aussi, parti en fumée un peu plus tôt dans la journée.

Sortant son téléphone de son sac, Emily consulta une fois de plus le mail de refus envoyé par le recruteur. « Nous avons le regret de vous informer… pas assez de places… bonne chance. » Ces mots lui retournaient l'estomac.

Soudain, une odeur d'ail rôti et d'Altoids à la cannelle se répandit dans la pièce. Le quatuor à cordes qui jouait dans un coin semblait affreusement désaccordé. Elle se sentit prise dans un étau.

Qu'allait-elle faire l'année prochaine ? Trouver un boulot alimentaire et continuer à vivre chez ses parents ? Prendre des cours du soir ? Elle devait ficher le camp de Rosewood – si elle restait là, ses souvenirs finiraient par la rendre folle.

Une grande fille aux cheveux noirs, qui se tenait près du buffet, attira l'attention d'Emily. *Aria !*

Le cœur d'Emily se mit à battre la chamade. Spencer avait réagi comme si elle venait de voir un fantôme quand leurs regards s'étaient croisés, mais ce serait peut-être différent avec Aria. La jeune fille regardait les bibelots exposés sur le buffet. Chaque fois qu'elle se retrouvait seule dans un coin pendant une soirée, elle faisait comme si les objets lui importaient davantage que les gens, se souvint Emily.

Prise de nostalgie, elle contourna la table du vestiaire et se dirigea vers sa vieille amie. Si seulement elle pouvait demander à Aria comment elle allait, lui raconter qu'elle avait perdu tout espoir de recevoir une bourse sportive… Emily avait bien besoin que quelqu'un la serre dans ses bras. Et si elle n'était pas allée en Jamaïque avec Spencer, Aria et Hanna, elle aurait encore eu trois personnes pour la réconforter.

À la grande surprise d'Emily, Aria tourna la tête vers elle. Ses yeux s'écarquillèrent, et elle fit la moue. Emily redressa les épaules.

— S-salut, lança-t-elle avec un faible sourire.

Aria frémit.

— Salut.

— Je peux te débarrasser si tu veux, offrit Emily en désignant le trench-coat violet dont la ceinture était toujours nouée autour de la taille d'Aria.

Les quatre filles étaient ensemble quand Aria l'avait déniché dans une friperie de Philadelphie, l'année précédente, peu avant leur départ en Jamaïque. Spencer et Hanna avaient décrété qu'il « sentait la vieille », mais Aria l'avait quand même acheté.

Aria fourra les mains dans les poches de son trench.

— Non, c'est bon.

— Il te va vraiment bien, la complimenta Emily. Le violet a toujours été ta couleur.

Un muscle frémit dans la mâchoire d'Aria. La jeune fille parut sur le point de dire quelque chose, mais se ravisa. Puis son visage s'éclaira lorsqu'elle aperçut

quelqu'un à l'autre bout de la pièce. Noel Kahn, son petit ami, se précipita vers elle et la prit dans ses bras.

— Je te cherchais.

Aria lui rendit son baiser, puis se détourna sans plus se soucier d'Emily.

Au milieu du salon, un groupe de gens éclata de rire. M. Kahn, qui vacillait comme s'il avait trop bu, se mit à jouer *Le Beau Danube bleu* de la main droite sur le piano des Hastings. Incapable de rester là une seconde de plus, Emily fonça vers la porte d'entrée et émergea sous le porche au moment où ses larmes se mettaient à couler.

Dehors, il faisait inhabituellement doux pour un mois de février. Emily contourna la maison, les joues baignées de larmes silencieuses.

Le jardin qui s'étendait au fond de la propriété des Hastings avait beaucoup changé. Disparue, la grange reconvertie en appartement coquet : la *vraie* Ali y avait mis le feu l'année précédente. Il n'en restait d'une grande tache noire sur le sol. Emily doutait fort que quelque chose repousse là un jour.

La maison voisine était autrefois celle des DiLaurentis. Maya St. Germain, avec qui Emily était sortie brièvement pendant son année de 1re, habitait toujours là, même si les deux filles ne se fréquentaient plus. L'autel dédié à Ali – ou plutôt à Courtney, l'Ali d'Emily – avait disparu du trottoir. Oh, les gens étaient toujours obsédés par cette histoire : les journaux en reparlaient périodiquement, et on avait même tourné un horrible téléfilm, mais personne ne voulait glorifier une meurtrière.

En y repensant, Emily glissa une main dans la poche de son jean et toucha la pampille soyeuse qu'elle trimballait partout depuis l'année précédente. Le simple fait de la sentir sous ses doigts la calmait.

Un petit cri se fit entendre. Emily se retourna. À six ou sept mètres d'elle, presque invisible contre le tronc du vieux chêne, une adolescente berçait un bébé emmitouflé.

— Chuuuut. (Elle leva les yeux vers Emily et eut un sourire d'excuse.) Désolée. Je pensais que ça la calmerait, de prendre l'air, mais c'est raté.

— Pas grave. (Emily s'essuya discrètement les yeux et observa le minuscule nourrisson.) Comment s'appelle-t-elle ?

— Grace. (La fille cala le bébé dans ses bras.) Dis bonjour, Grace.

Emily hésita. La fille semblait avoir son âge.

— C'est la tienne ?

La fille éclata de rire.

— Oh, mon Dieu, non ! C'est ma petite sœur. Mais je suis de corvée de nounou pendant que notre mère picole à l'intérieur. (Elle tenta de prendre quelque

chose dans le gros sac à couches qu'elle portait à l'épaule.) Tu veux bien me la tenir une seconde ? Je dois attraper son biberon, mais il est dans le fond.

Emily cligna des yeux. Elle n'avait pas porté de bébé depuis longtemps.

— Euh, d'accord.

La fille lui passa le nourrisson, qui était enveloppé d'une couverture rose et sentait le talc. Sa petite bouche s'ouvrit toute grande tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

— Tu peux pleurer si tu veux, lui dit Emily. Ça ne me dérange pas.

Un pli se forma sur le minuscule front de Grace. Refermant la bouche, l'enfant dévisagea Emily avec curiosité. Des sentiments contradictoires se bousculèrent dans le cœur de la jeune fille, et des souvenirs douloureux refirent surface. Mais très vite elle les chassa de son esprit.

La fille leva la tête de son sac à couches.

— Tu te débrouilles drôlement bien ! On dirait que tu as fait ça toute ta vie. Tu as des petits frères et sœurs ?

Emily se mordit la lèvre.

— Non, ils sont tous plus vieux que moi. Mais j'ai fait beaucoup de baby-sitting.

— Ça se voit. (La fille lui sourit.) Je m'appelle Chloe Roland. Je viens juste d'emménager ici avec ma famille. Avant, on habitait à Charlotte.

Emily se présenta à son tour.

— Où vas-tu à l'école ?

— À l'Externat de Rosewood. Je suis en terminale.

— Hé, moi aussi je vais là-bas !

— Tu t'y plais ? demanda Chloe, qui venait de trouver le biberon.

Emily lui rendit Grace. Se plaisait-elle à l'Externat de Rosewood ? Difficile à dire. Beaucoup de choses lui rappelaient son Ali – et « A ». Chaque recoin, chaque salle de classe abritait un souvenir qu'elle aurait voulu oublier.

— Je ne sais pas trop, répondit-elle.

Puis, machinalement, elle renifla très fort.

Chloe la dévisagea en plissant les yeux.

— Tout va bien ?

Emily s'essuya de nouveau les yeux. Son cerveau convoqua les mots « Oui, oui », mais sa bouche ne parvint pas à les prononcer.

— Je viens juste d'apprendre que je n'avais pas obtenu la bourse sportive sur laquelle je comptais pour aller à la fac, bredouilla-t-elle. Mes parents n'ont pas les moyens de payer ma scolarité autrement. Mais c'est ma faute : j'ai arrêté la natation cet été, et maintenant, aucune équipe ne veut plus de moi. Je ne sais pas ce que je vais faire.

Et elle se mit à pleurer de plus belle. Mais, au fond, elle était mortifiée. Depuis quand racontait-elle ses problèmes à de parfaites inconnues ?

— Désolée. Je ne sais pas ce qui m'a pris de te dire ça.

Chloe renifla.

— Ne t'excuse pas. Tu es la première personne qui prend la peine de m'adresser la parole depuis que je suis arrivée. Alors comme ça, tu nages, hein ?

— Ouais.

— Mon père donne beaucoup de fric à l'université de Caroline du Nord dont il est diplômé. Il pourra peut-être t'aider.

Emily sursauta.

— Ils ont une super équipe de natation à l'UCN !

— Je vais lui parler de toi.

— Mais… tu ne me connais même pas.

Chloe remonta Grace dans ses bras.

— Non, mais tu as l'air gentille.

Emily la dévisagea. Chloe avait un visage rond, des yeux noisette pétillants et de longs cheveux brillants couleur chocolat. Ses sourcils n'avaient pas vu une pince à épiler depuis un moment ; elle n'était presque pas maquillée, et Emily était quasiment sûre que sa robe venait de chez Gap. Parce qu'elle n'était pas trop apprêtée, Chloe lui plut instantanément.

De l'autre côté de la maison, Emily entendit la porte d'entrée s'ouvrir et quelques invités sortir sous le porche. Un éclair de peur lui transperça la poitrine. *Le vestiaire !*

— J-je dois y aller ! dit-elle en faisant volte-face. Je suis censée m'occuper du vestiaire. Ils vont probablement me virer.

— C'était chouette de faire ta connaissance. (Chloe prit la main de Grace pour l'agiter en signe d'au revoir.) Hé ! Si tu cherches à te faire un peu de fric, tu pourrais venir garder Grace lundi soir ! Mes parents n'ont pas encore trouvé de baby-sitter ici, et j'ai un entretien avec un recruteur universitaire.

Emily se retourna.

— Pourquoi pas ? Tu habites où ?

Chloe éclata de rire.

— Bonne question. Ça peut être utile de le savoir. (Elle tendit un doigt vers l'autre côté de la rue.) Là.

Emily regarda la grande bâtisse de style victorien que Chloe désignait, et elle déglutit péniblement. Les Roland s'étaient installés dans l'ancienne maison des Cavanaugh.

— Bon, ben, d'accord.

Emily agita la main et revint en courant vers l'entrée des Hastings. Au moment où elle longeait la haie qui séparait leur propriété de celle des St. Germain, elle entendit un gloussement aigu. Elle s'arrêta net. Quelqu'un l'observait-il ? En se moquant d'elle ?

Le gloussement s'étouffa dans les buissons. Emily remonta l'allée en essayant de se raisonner. Elle se faisait des idées. Plus personne ne la surveillait. Le règne de terreur de « A » était bel et bien terminé.

Pas vrai ?

3

LA PARFAITE FAMILLE DU POLITICIEN

Ce même samedi soir, Hanna Marin et son petit ami Mike Montgomery étaient assis dans un ancien entrepôt de bouteilles de verre transformé en studio photo, dans le centre d'Hollis. L'espace caverneux était rempli de projecteurs, de caméras et de fonds interchangeables : un tissu bleu, une scène automnale et un énorme drapeau américain ondulant qu'Hanna trouvait ringard à souhait.

Le père de la jeune fille, Tom Marin, se tenait parmi ses conseillers politiques, ajustant sa cravate et répétant son discours. Il se présentait aux élections sénatoriales de novembre et, ce jour-là, il filmait la première vidéo destinée à montrer à toute la Pennsylvanie quel représentant parfait il ferait.

Debout près de lui, sa nouvelle femme Isabel ébouriffait ses cheveux bruns coupés au carré, lissait son tailleur rouge d'épouse de politicien – la veste, trop laide, avait des épaulettes ! – et inspectait sa peau orange dans un miroir à main Chanel.

— Sérieusement, chuchota Hanna à Mike, qui venait de prendre encore un sandwich sur le chariot du traiteur. Pourquoi personne n'a dit à Isabel d'y aller mollo sur l'autobronzant ? Elle ressemble à une carotte géante.

Mike ricana et pressa la main de sa petite amie au moment où la demi-sœur de celle-ci passait devant eux.

Malheureusement, Kate n'était pas un clone de sa mère. On aurait dit qu'elle avait passé la journée à faire éclaircir ses cheveux châtains, à se blanchir les dents et à poser des extensions sur ses cils pour avoir l'air parfaite dans la vidéo de son père. Ou plutôt, de son beau-père, même si Kate ne semblait pas faire la différence. Et Tom Marin non plus, d'ailleurs.

Comme si elle avait senti qu'Hanna était en train de penser du mal d'elle, Kate s'approcha de sa demi-sœur.

— Vous pourriez filer un coup de main, tous les deux, lui dit-elle sur un ton de reproche. Il y a des tas de choses à faire.

Hanna but tranquillement une gorgée du Coca light qu'elle avait piqué dans la glacière. Kate s'était autoproclamée assistante de Tom Marin, comme une

stagiaire un peu trop zélée dans *À la Maison Blanche*.

— Quoi, par exemple ?

— Tu pourrais m'aider à répéter, lança Kate de manière péremptoire. (Elle empestait son lait pour le corps Jo Malone à la figue et au cassis, dont Hanna trouvait qu'il sentait le pruneau moisi abandonné dans les bois.) J'ai trois phrases à dire dans la vidéo, et je veux que ce soit parfait.

— Tu parles dans la vidéo ? s'exclama Hanna.

Elle le regretta aussitôt. Bien entendu, c'était la réaction que Kate espérait.

Comme elle s'y attendait, sa demi-sœur écarquilla les yeux avec une compassion feinte.

— Oh, Hanna, tu veux dire que tu n'as pas de texte ? Je me demande bien pourquoi !

Et, faisant volte-face, elle retourna vers le plateau en ondulant des hanches. Ses cheveux brillants se balançaient dans son dos, et Hanna ne doutait pas qu'un sourire immense éclairait son visage.

Tremblante de fureur, Hanna saisit une poignée de chips dans le saladier posé près d'elle et les enfourna dans sa bouche. Elles étaient à la crème aigre et à l'oignon – pas ses préférées, mais elle s'en fichait.

Hanna était en guerre contre Kate depuis que celle-ci avait ressurgi dans sa vie l'année précédente, ne tardant pas à devenir une des filles les plus populaires de l'Externat de Rosewood. Kate était toujours cul et chemise avec Naomi Ziegler et Riley Wolfe, deux garces qui détestaient Hanna depuis qu'Ali/Courtney les avait laissées tomber au début de leur année de 6e.

Après avoir retrouvé ses anciennes amies, Hanna ne s'était plus guère souciée de la popularité de Kate. Mais à présent Spencer, Aria, Emily et elle ne se parlaient plus, et sa demi-sœur l'irritait plus que jamais.

— Oublie-la, conseilla Mike en touchant le bras d'Hanna. On dirait qu'elle a un drapeau américain dans le cul.

— Merci, dit sèchement Hanna, qui ne trouvait pas ça très réconfortant.

Elle se sentait diminuée. Personne n'avait besoin d'elle. Il n'y avait de place que pour une éblouissante fille de futur sénateur, et c'était celle qui avait trois phrases entières à prononcer devant la caméra.

À cet instant, le téléphone de Mike bipa.

— C'est Aria, murmura-t-il en composant un texto. Je lui dis bonjour de ta part ?

Hanna se détourna sans répondre.

Après leurs vacances en Jamaïque, elle avait tenté de rester amie avec Aria. Les deux filles étaient parties en Islande ensemble, puisque Noel avait déjà acheté les billets d'avion. Mais depuis la fin de l'été dernier, trop de secrets et de

mauvais souvenirs s'interposaient entre elles. Hanna s'efforçait de ne plus penser du tout à ses anciennes amies. C'était mieux ainsi.

Un petit homme qui portait d'épaisses lunettes de geek, une chemise à fines rayures roses et un pantalon gris frappa dans ses mains, faisant sursauter Hanna et Mike.

— OK, Tom, on est prêts.

C'était Jeremiah, le conseiller de campagne principal de M. Marin – son clebs, comme l'appelait Hanna. Il était auprès du père de la jeune fille toute la sainte journée, s'occupant de la moindre chose à faire. Hanna avait envie de crier « Aux pieds ! » chaque fois qu'elle le voyait.

Jeremiah installa Tom Marin devant le fond bleu.

— On va faire quelques prises de son où tu expliqueras pourquoi tu incarnes le futur de la Pennsylvanie, lui dit-il d'une voix aiguë et nasillarde. (Quand il baissa la tête, Hanna put voir un début de calvitie au sommet de son crâne.) N'oublie pas de raconter tout ce que tu as déjà fait pour la communauté. Et dis bien que tu t'engages à mettre un terme à l'alcoolisme juvénile.

— Entendu, acquiesça gravement M. Marin.

Hanna et Mike échangèrent un regard en se retenant d'éclater de rire. C'était tellement ironique que Tom Marin ait pris cette cause-là comme cheval de bataille ! N'aurait-il pas pu choisir quelque chose qui aurait un impact moins direct sur la vie d'Hanna – le Darfour, par exemple, ou l'amélioration des conditions de travail pour les employés de Wal-Mart ? Quel était l'intérêt d'une soirée sans bière ?

Tom Marin récita son petit discours d'une voix forte et joviale. Il était le portrait même du type fiable pour lequel on a envie de voter. Isabel et Kate se poussèrent du coude en souriant fièrement, ce qui donna envie de vomir à Hanna. Mike exprima son opinion en rotant bruyamment pendant une des prises. Hanna lui aurait bien sauté au cou pour le remercier.

Puis Jeremiah guida M. Marin vers le drapeau américain.

— Maintenant, on va filmer la scène de famille. On la collera à la fin de la vidéo, pour montrer quel bon mari et quel bon père tu fais. Et pour que tout le monde puisse admirer ta ravissante épouse et ta non moins ravissante fille.

Il adressa un clin d'œil à Isabel et Kate, qui gloussèrent avec une modestie feinte.

Bon mari et bon père, mon cul, songea Hanna.

Curieusement, personne ne mentionnait que Tom Marin avait divorcé, déménagé dans le Maryland et oublié sa première femme et sa fille pendant trois longues années. Ni que, l'année précédente, il était revenu s'installer à Rosewood avec sa nouvelle famille, dans la maison que son ex-femme quittait pour aller

travailler à l'autre bout du monde. Ce faisant, il avait bien failli gâcher la vie d'Hanna.

Par chance, Ashley Marin avait fini par rentrer de Singapour et par mettre tout ce petit monde dehors. Le père d'Hanna et sa nouvelle famille s'étaient alors installés dans une sorte de manoir – une bâtisse vulgaire située à Devon, bien moins classe que la maison d'Hanna, qui se dressait en haut du mont Kale. Mais des traces de leur présence persistaient : chaque fois qu'elle traversait le couloir ou se laissait tomber dans le canapé, Hanna sentait encore le parfum à la figue et au cassis de Kate.

Le réalisateur, un Latino aux cheveux longs nommé Sergio, alluma les projecteurs.

— Allez, la famille, en place devant le drapeau ! Préparez-vous à dire votre texte.

Kate et Isabel vinrent docilement se placer à côté de Tom Marin. Mike enfonça un doigt entre les côtes d'Hanna.

— Vas-y.

La jeune fille hésita. Ce n'était pas qu'elle avait peur des caméras, au contraire : elle avait toujours rêvé de devenir une journaliste célèbre ou un top model. Mais elle ne voulait pas jouer à la grande famille unie avec sa demi-sœur, pas dans une pub qui serait diffusée à la télévision.

Mike lui enfonça de nouveau son doigt entre les côtes.

— Allez, vas-y, insista-t-il.

— D'accord, d'accord, grogna Hanna en glissant de la table sur laquelle elle était assise et en se dirigeant vers le plateau d'un pas lourd.

Plusieurs des assistants réalisateurs tournèrent la tête vers elle et la dévisagèrent avec une mine perplexe.

— Qui êtes-vous ? demanda Sergio avec la même voix que la chenille fumeuse d'opium dans *Alice au pays des merveilles*.

Hanna partit d'un rire embarrassé.

— Euh, Hanna Marin. La vraie fille de Tom.

Sergio se gratta le crâne à travers ses boucles brunes.

— Les seules personnes que j'aie sur ma liste sont Isabel et Kate Randall.

Il y eut une longue pause. Les assistants échangèrent un regard gêné. Le sourire de Kate s'élargit.

Hanna se tourna vers son père.

— Que se passe-t-il, papa ?

Tom Marin tripota le micro fixé sous sa veste.

— Eh bien, Hanna, c'est juste que…

Il se tordit le cou pour localiser son assistant. Jeremiah s'approcha très vite et jeta un regard exaspéré à Hanna.

— On préférerait que tu te contentes de regarder, lui dit-il sèchement.

— Mais… pourquoi ? couina Hanna.

— On veut juste t'éviter d'être encore la cible de la curiosité des journalistes, répondit gentiment M. Marin. La presse t'a beaucoup embêtée l'année dernière. J'ai pensé que tu n'aurais plus envie d'attirer l'attention sur toi.

C'était plutôt lui qui n'avait plus envie d'attirer l'attention sur elle, songea Hanna en plissant les yeux. Il craignait qu'elle ne refasse les mêmes bêtises que par le passé, quand elle s'était fait prendre en train de voler à l'étalage chez Tiffany ou qu'elle avait envoyé dans le décor la voiture du père de son petit ami de l'époque.

Il était également arrivé qu'Hanna se fasse remarquer malgré elle, comme quand la deuxième « A » – la véritable Ali – l'avait envoyée au Sanctuaire, une clinique psychiatrique pour adolescents. Cerise sur le gâteau : certaines personnes avaient cru qu'Hanna et ses amies avaient tué *leur* Ali, la fille qui avait disparu à la fin de leur année de 5e.

Et puis, il y avait ce qui s'était passé en Jamaïque, même si M. Marin n'était pas au courant. Même si personne ne le serait jamais.

Hanna fit un grand pas en arrière avec l'impression que le sol venait de s'ouvrir sous ses pieds. Son père ne voulait pas qu'elle apparaisse dans sa campagne. Elle n'avait pas de place dans son portrait de famille bien comme il faut. Elle était son ancienne fille, celle qu'il avait mise au rebut, celle qui serait à tout jamais marquée par le scandale, celle qu'il voulait oublier.

Soudain, Hanna repensa à un vieux message de « A » : *Tu n'es même pas la préférée de ton père !*

Tournant les talons, elle rejoignit Mike. Qu'ils aillent tous au diable. De toute façon, elle n'avait aucune envie de figurer dans cette vidéo débile. Les politiciens avaient toujours une coiffure ringarde, un sourire hypocrite et des fringues atroces – sauf les Kennedy, mais c'était l'exception qui confirmait la règle.

— Viens, on y va, grogna-t-elle en saisissant son sac à main qu'elle avait posé sur une chaise.

— Mais, Hanna… protesta Mike en la fixant de ses grands yeux bleus.

— J'ai dit : on y va.

— Hanna, attends, appela son père derrière elle.

Ne te retourne pas. Ne lui adresse plus jamais la parole. Qu'il comprenne son erreur, et qu'il s'en morde les doigts.

— Hanna ! Reviens, supplia Tom Marin d'une voix dégoulinante de culpabilité. Il y a de la place pour nous tous. Tu peux même dire quelque chose si

tu veux. On te donnera une partie du texte de Kate.

— Quoi ? glapit l'intéressée.

Mais quelqu'un la fit taire.

Hanna se retourna et vit le regard implorant de son père. Après avoir hésité un moment, elle fourra son sac dans les bras de Mike et rebroussa chemin vers le plateau.

— Tom, je ne pense pas que ce soit une bonne idée, intervint Jeremiah.

Mais M. Marin l'ignora.

Quand Hanna pénétra dans la lumière des projecteurs, il lui adressa un grand sourire qu'elle ne lui rendit pas. Elle avait l'impression d'être la gamine avec qui ses camarades ne jouent à la récréation que parce que la maîtresse les y a obligés. Son père lui avait demandé de revenir parce qu'il serait passé pour un enfoiré s'il ne l'avait pas fait, voilà tout.

Sergio divisa le texte de Kate entre les deux filles et le leur fit répéter deux ou trois fois. Quand la caméra se tourna vers elle, Hanna prit une grande inspiration, se blinda contre les ondes négatives qui l'entouraient et entra dans son personnage.

— La Pennsylvanie a besoin d'un représentant déterminé à se battre pour *vous*, récita-t-elle en s'efforçant d'oublier ses espoirs flétris pour prendre un air naturel.

Sergio enchaîna les prises jusqu'à ce qu'Hanna ait mal aux joues à force de sourire. Une heure plus tard, le tournage était bouclé.

Dès que les projecteurs s'éteignirent et que Sergio les libéra, Hanna se précipita vers Mike.

— Fichons le camp d'ici.

— Tu as été très bien, Han, dit Mike en sautant de la table sur laquelle il était assis.

— Il a raison, lança une voix masculine.

Hanna se retourna. Un des assistants de Sergio se tenait à quelques pas d'elle, deux grosses valises noires pleines de matériel dans les mains. Il n'avait probablement que quelques années de plus qu'elle. Ses cheveux étaient ébouriffés de façon artistique. Il portait un jean moulant et un blouson de cuir usé. Des lunettes de soleil aviateur étaient perchées sur son crâne. Ses yeux fauves détaillaient Hanna de haut en bas comme s'il appréciait ce qu'il voyait.

— Tu es classe, et tu as une sacrée présence. Pas comme l'autre.

— Euh, merci.

Hanna échangea un regard soupçonneux avec Mike. Complimenter les clients faisait-il partie du boulot de ce type ?

L'assistant fouilla dans sa poche et tendit une carte de visite à la jeune fille.

— Sans déconner, tu es canon. Tu pourrais devenir mannequin si tu voulais. Je suis en train de me constituer un book ; j'adorerais que tu poses pour moi. Je pourrais même t'aider à choisir des clichés pour démarcher des agents. Appelle-moi si ça t'intéresse.

Il leva ses valises un peu plus haut et sortit du studio, la semelle de ses baskets giflant doucement le plancher de bois poussiéreux.

Hanna regarda la carte de visite qu'il lui avait donnée. *Patrick Lake, photographe*. Au dos figuraient son numéro de portable, l'adresse de son site Internet et celle de sa page Facebook.

La porte du studio claqua. Le reste de l'équipe remballait. Jeremiah ouvrit le portefeuille gris qui servait de caisse de campagne à M. Marin et tendit une liasse de billets à Sergio.

Hanna retournait la carte de visite de Patrick Lake entre ses mains. Soudain, elle se sentait un peu mieux. Quand elle leva les yeux, elle vit que Kate l'observait, les sourcils froncés et l'air mécontent. De toute évidence, elle avait été témoin de l'échange entre Hanna et Patrick.

J'espère que ça t'a plu, salope, songea Hanna, ravie, en glissant la carte de visite dans sa poche.

Elle n'avait peut-être pas remporté l'affection de son père, mais elle avait encore une chance de décrocher le titre de la plus belle de ses deux filles.

4

ARRIVANT TOUT DROIT D'HELSINKI…

— Tu t'es parfumé au désodorisant WC ? chuchota Aria Montgomery à son petit ami Noel Kahn lorsqu'il se pencha pour l'embrasser.

Vexé, le jeune homme se radossa au canapé.

— J'ai mis du Gucci Sport, comme toujours.

Aria renifla de nouveau. Elle était sûre de sentir une odeur de lavande.

— Tu as dû confondre le flacon avec l'eau de Cologne de ta grand-mère.

Noel sentit ses mains et frémit.

— C'est le savon de ta salle de bains, diagnostiqua-t-il, les yeux plissés. Je n'y peux rien si ta mère achète des trucs qui puent ! (Il se glissa vers Aria en lui plaquant les mains sur le nez.) Tu aimes ça, hein ?

Aria gloussa.

C'était le dimanche en fin d'après-midi. Noel et elle étaient seuls chez Ella Montgomery, vautrés dans le canapé du salon.

Depuis le divorce des parents d'Aria, la pièce avait été redécorée en fonction des goûts et des aventures d'Ella. Les statues de divinités hindoues qui s'alignaient sur les étagères avaient été rapportées de son voyage à Bombay, l'été précédent. Les couvertures indiennes qui recouvraient le canapé et les fauteuils provenaient de la colonie d'artistes où elle avait séjourné à l'automne, au Nouveau-Mexique. Des tas de bougies au thé vert, dont le père d'Aria détestait l'odeur, brûlaient un peu partout.

En 6e et en 5e, quand Aria avait le béguin pour lui, elle s'imaginait souvent vautrée avec Noel dans ce canapé… sauf que, dans ses rêves, Ganesh ne les matait pas depuis un coin du salon.

Noel embrassa Aria sur la bouche. La jeune fille sourit et lui rendit son baiser. Elle s'écarta de lui en admirant son visage ciselé, ses cheveux noirs ondulés et ses lèvres roses. Noel prit une inspiration sifflante et l'embrassa avec plus d'insistance, faisant courir ses mains le long du dos d'Aria. Lentement, il déboutonna le gilet panthère de la jeune fille.

— Tu es si belle, murmura-t-il.

Puis il ôta son T-shirt, le jeta par terre et voulut descendre la fermeture Éclair du jean d'Aria.

— On devrait monter dans ta chambre, suggéra-t-il.

Aria posa une main sur celle de son petit ami pour l'arrêter.

— Noel, attends.

Le jeune homme poussa un grognement et s'écarta d'elle.

— Sérieusement ?

— Je suis désolée, dit Aria en reboutonnant son gilet. C'est juste que…

— Juste que quoi ?

Noel se redressa et, très raide, agrippa le bord de la table basse.

Aria regarda par la fenêtre du salon, qui donnait sur les bois voisins. Elle ne pouvait pas expliquer à son petit ami pourquoi elle hésitait à coucher avec lui. Ils sortaient ensemble depuis plus d'un an, et Aria n'était pas spécialement prude : elle avait perdu sa virginité avec Oskar, un garçon rencontré en Islande, à l'âge de seize ans. L'année précédente, elle était sortie avec Ezra Fitz, son professeur d'anglais. La seule raison pour laquelle ils n'avaient pas fait l'amour, c'était que « A » les avait dénoncés avant.

Alors, pourquoi Aria se refusait-elle à Noel ? En premier lieu, elle avait toujours du mal à croire qu'elle sortait avec lui. Il la faisait tellement craquer en 6e et en 5e que c'en était embarrassant. Ali n'arrêtait pas de la taquiner à ce sujet.

« Il vaut sans doute mieux que Noel ne s'intéresse pas à toi. Il a déjà plein d'expérience, alors que toi… Tu as eu combien de petits copains déjà ? Ah, oui, c'est vrai : zéro. »

Parfois, Aria avait l'impression de n'être pas assez bien pour lui : pas assez populaire, pas assez classe, pas le genre de fille qui savait quelle fourchette utiliser pour manger quel plat, ou comment faire sauter un cheval par-dessus un obstacle. Elle ne connaissait même pas le nom des différentes allures.

Et d'un autre côté, parfois, elle avait l'impression que Noel n'était pas assez bien pour elle. Comme quand ils avaient été en Islande l'été précédent et qu'il avait insisté pour manger des hamburgers à tous les repas ou pour payer ses canettes de Budweiser en dollars.

Aria toucha le dos de Noel.

— Je veux juste que ce soit spécial.

Le jeune homme se tourna vers elle.

— Tu as peur que ça ne le soit pas ?

— Non, mais…

Aria ferma les yeux. C'était si difficile à expliquer !

Noel rentra la tête dans les épaules.

— Je te trouve bizarre en ce moment.

Aria fronça les sourcils.

— Comment ça, bizarre ?

— Je ne sais pas trop. Tu es différente ces derniers temps. (Noel ramassa son T-shirt et l'enfila.) Il y a quelqu'un d'autre, c'est ça ? Tu me caches quelque chose ?

Un frisson parcourut l'échine d'Aria. En vérité, elle avait des tas de secrets vis-à-vis de lui.

Bien entendu, Noel était au courant pour Ali, « A » et ce qui était arrivé dans les Poconos. Le monde entier était au courant. Mais Noel ignorait tout de la chose impardonnable qu'Aria avait faite en Islande. Il ne savait pas non plus ce qui s'était passé en Jamaïque, alors qu'il était là – pas avec elle, évidemment, mais en train de dormir dans une chambre voisine. Voudrait-il encore sortir avec Aria si elle lui racontait tout ?

— Bien sûr que non, il n'y a personne d'autre, affirma Aria en l'étreignant par-derrière. J'ai juste besoin d'un peu plus de temps. Tout va bien, je te le promets.

— Tu devrais faire gaffe, dit Noel en se radoucissant. Je vais finir par trouver une jeunette délurée pour satisfaire mes besoins.

— Tu n'oserais pas, dit Aria en lui donnant une tape.

Noel grimaça.

— Tu as raison. Les filles de 2de sont trop vulgaires cette année.

— Comme si ce genre de chose t'avait déjà arrêté ! répliqua Aria.

Noel se retourna, lui coinça la tête sous son bras et lui frotta le crâne avec les jointures de sa main libre.

— Donc, tu te trouves vulgaire toi aussi.

— Arrête ! glapit Aria.

Ils retombèrent contre le dossier du canapé et recommencèrent à s'embrasser.

— Hum-hum.

Aria se redressa brusquement. Sa mère se tenait sur le seuil de la pièce. Elle avait relevé ses longs cheveux noirs au sommet de son crâne, et elle portait un long caftan par-dessus un legging noir.

— Bonjour, Aria, dit-elle calmement malgré son expression désapprobatrice. Bonjour, Noel.

— S-salut, Ella, bredouilla Aria en s'empourprant.

Même si sa mère était plutôt du genre libéral, elle refusait qu'Aria reste seule à la maison avec son petit ami. Et Aria ne l'avait pas franchement prévenue que Noel lui rendrait visite ce jour-là.

— D-désolée. On discutait juste, je te promets.

— Mouais. (Ella avança les lèvres en une moue entendue. Puis, secouant la

tête, elle se dirigea vers la cuisine.) Vous comptiez manger où ce soir ? lança-t-elle par-dessus son épaule. Je prépare des raviolis de navets crus pour Thaddeus et moi. Vous pouvez dîner avec nous si vous voulez.

Aria jeta un coup d'œil à Noel, qui secoua vigoureusement la tête.

Thaddeus était le petit ami d'Ella ; ils s'étaient rencontrés à la galerie où travaillait cette dernière. Thaddeus ne consommait que des aliments crus, et il avait réussi à convertir Ella. Pour sa part, Aria préférait que ses spaghettis ne croquent pas sous la dent.

Le téléphone de Noel, qui était posé sur la table basse, émit un mugissement de corne de brume. Le jeune homme se détacha d'Aria, consulta l'écran et se rembrunit.

— Merde, j'avais oublié. Je dois passer prendre quelqu'un à l'aéroport dans une heure.

— Qui ça ? demanda Aria en rajustant son gilet sur ses épaules.

— Juste un débile d'étudiant étranger qui vient passer le semestre à Rosewood. Mes parents m'ont balancé ça hier après la soirée des Hastings. Ça va être trop naze.

Aria en resta bouche bée.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Un correspondant étranger, c'est super intéressant !

Quand elle était en 5e, une collégienne japonaise nommée Yuki avait séjourné dans la famille de Lanie Iler. La plupart de ses camarades la trouvaient bizarre, mais Aria était fascinée par sa façon d'écrire en idéogrammes, par les animaux en origami qu'elle confectionnait avec ses devoirs de vocabulaire, et par ses cheveux noirs incroyablement raides et brillants.

Noel enfila les mocassins fatigués dont il se servait pour conduire.

— Tu plaisantes ? Ça craint un max. Et tu sais d'où vient ce type ? De Finlande ! Ce sera probablement un illuminé qui portera des jeans de fille et qui jouera de la flûte.

Aria sourit en se rappelant que, juste après son retour d'Islande, Noel l'avait appelée « la Finlandaise » pendant des mois.

— Ce type est sans doute un gros ringard, grogna-t-il en se dirigeant vers le couloir.

— Tu veux que je t'accompagne ? cria Aria dans son dos.

Noel agita la main sans se retourner.

— Pas la peine. Je préfère t'épargner Péquenot et ses sabots en bois peint.

Tu confonds avec la Hollande, voulut dire Aria. Très vite, elle rejoignit Noel dans le vestibule et enfila son manteau et ses bottes.

— Sérieusement, ça ne me dérange pas.

Le jeune homme se mordit la lèvre.

— D'accord, mais tu ne pourras pas dire que je ne t'avais pas prévenue.

L'aéroport de Philadelphie grouillait de familles qui traînaient d'énormes valises, d'hommes d'affaires qui couraient pour attraper leur avion et de voyageurs hagards forcés d'ôter leurs chaussures pour passer le portique de sécurité.

Selon le panneau des arrivées, le vol en provenance d'Helsinki venait juste d'atterrir. Noel sortit un bout de carton de son sac à dos et le déplia. « HUUSKO », était-il marqué en grosses lettres rouges.

— C'est son nom de famille, expliqua le jeune homme d'un air las, en le regardant comme s'il s'agissait de son ordre d'exécution. On dirait une marque de culottes pour mamies, non ? Ou une pâte à tartiner ignoble.

Aria gloussa.

— Ce que tu peux être bête.

Noel s'affala sur un des bancs près des portiques de sécurité et regarda avancer la file d'un air morose.

— C'est notre dernière année de lycée, Aria. Notre seule chance de nous amuser encore un peu avant la fac. Je n'ai vraiment pas envie de me retrouver avec un débile accroché à mes basques. Je te jure, ma mère n'a proposé de l'accueillir que pour me torturer.

Aria émit un « Mmmm » compatissant. Puis elle remarqua le titre qui s'affichait en lettres jaunes sur l'écran de télévision accroché en hauteur : « Anniversaire de la meurtrière de Rosewood ».

Une journaliste brune se tenait devant l'ancienne maison des DiLaurentis, le vent agitant ses cheveux autour de son visage.

« Il y aura un an samedi, Alison DiLaurentis, dont les agissements ont choqué une nation tout entière, a péri dans l'incendie qu'elle avait elle-même allumé au milieu des monts Poconos. Douze mois plus tard, la petite ville paisible de Rosewood ne s'en est toujours pas remise. »

Des images de Jenna Cavanaugh et de Ian Thomas, deux des victimes de la véritable Ali, se succédèrent à l'écran. Elles furent suivies par un portrait de classe de Courtney DiLaurentis, la fille qui avait pris la place de sa sœur jumelle pendant leur année de 6e, celle que la véritable Ali avait tuée pendant leur soirée pyjama en fin de 5e.

« Beaucoup de gens s'étonnent toujours que le corps de Mlle DiLaurentis n'ait pas été retrouvé dans les décombres. Malgré l'avis contraire des experts, certains pensent que la jeune fille a survécu. »

Un frisson parcourut l'échine d'Aria. Noel lui couvrit les yeux de sa main.

— Tu ne devrais pas regarder ça, dit-il gentiment.

Aria se dégagea.

— C'est difficile d'y échapper.

— Tu y penses beaucoup en ce moment ?

— Pas mal, oui.

— Tu veux qu'on regarde le film ensemble ? suggéra Noel.

— Surtout pas, grogna Aria.

Son petit ami parlait de *La Tueuse au visage d'ange*, un téléfilm de deux heures qui reconstituerait les événements tragiques de l'année précédente. Aria trouvait ça presque obscène.

Soudain, un flot de gens franchit la porte des douanes. La plupart d'entre eux étaient grands, blonds et pâles – probablement tout juste descendus de l'avion en provenance d'Helsinki.

— Nous y voilà, grommela Noel en brandissant sa pancarte marquée « HUUSKO ».

Aria scruta la foule.

— C'est quoi, son prénom, au juste ?

— Klaudius ? Un truc comme ça.

Des hommes d'âge mûr parlaient dans leur iPhone tout en tirant leur valise à roulettes derrière eux. Trois filles immenses gloussaient ensemble. Des parents accompagnés d'un bébé à la tête carrée luttaient pour ouvrir une poussette. Il n'y avait personne qui ressemblât à un Klaudius.

Puis une voix se fit entendre dans la foule des voyageurs.

— Monsieur Kahn ?

Aria et Noel se dressèrent sur la pointe des pieds pour essayer de voir. La jeune fille remarqua un adolescent au visage allongé et lippu. Il avait une pomme d'Adam saillante et des joues constellées de boutons. C'était forcément Klaudius. Il tenait même un petit étui à instrument qui pouvait fort bien contenir une flûte. Pauvre Noel.

— Monsieur Kahn ? appela de nouveau la voix.

Pourtant, le garçon qu'Aria avait pris pour Klaudius n'avait pas ouvert la bouche.

La foule s'écarta. Une silhouette coiffée d'une toque en fourrure, engoncée dans une doudoune et des bottes rembourrées, s'avança vers Aria et Noel.

— Bonjour ! Je suis l'étudiante étrangère qui loger chez vous, Klaudia Huusko.

Klaudia. Noel ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

Aria détailla la personne qui leur faisait face en manquant avaler son chewing-gum. Ce n'était pas un joueur de flûte maigre comme un épouvantail et défiguré par l'acné, mais une fille blonde aux yeux bleus avec une voix rauque et sensuelle, de gros seins et des petites fesses mises en valeur par son jean moulant.

Et elle allait vivre dans la chambre voisine de celle de Noel.

5

LA RENCONTRE AVEC LES PENNYTHISTLE

— Spencer, la rabroua Mme Hastings en se penchant sur la table du restaurant. Ne touche pas au pain. C'est malpoli de commencer à manger avant que tout le monde soit assis.

Spencer lâcha le morceau de ciabatta beurré qu'elle s'apprêtait à prendre dans la corbeille. Si elle mourait de faim avant l'arrivée des autres, ce serait la faute de sa mère.

C'était le dimanche soir. Spencer, Melissa et leur mère étaient assises dans la salle du Goshen Inn, un restaurant chic installé dans une vieille maison du XVIIIe siècle qui avait autrefois servi de pension aux soldats de l'armée britannique. Mme Hastings n'arrêtait pas de répéter qu'elle aimait beaucoup cet endroit, mais Spencer le trouvait aussi déprimant qu'un magasin de pompes funèbres.

Des mousquets datant de la guerre d'Indépendance ornaient les murs ; des tricornes garnissaient les vitrines, et les tables étaient éclairées par de vieilles lampes à huile dans lesquelles on avait planté des bougies. Et parce que la clientèle semblait aussi vieillotte que la décoration, une odeur de renfermé et de légère moisissure planait dans l'air, se mélangeant à celle du filet mignon trop cuit et du Vicks Vaporub.

— Ce fameux Nicholas… Il fait quoi dans la vie, déjà ? demanda Spencer en tripotant la serviette sur ses genoux.

Mme Hastings se raidit.

— Jusqu'à nouvel ordre, tu l'appelleras M. Pennythistle.

Spencer réprima un gloussement. On aurait dit le nom d'un clown dans un film porno.

— Moi, je sais, intervint Melissa. Je n'ai pas fait le rapprochement tout de suite, mais on nous a parlé de lui en cours. (La jeune fille avait étudié dans une école de commerce.) C'est le plus gros promoteur immobilier de la région, le Donald Trump pennsylvanien.

Spencer grimaça.

— Donc, il rase les fermes et chasse les animaux sauvages de leur habitat naturel pour construire d'horribles lotissements ?

— C'est lui qui a créé Applewood, Spence, s'extasia Melissa. Tu sais, les jolis chalets qu'ils ont bâtis le long du parcours de golf ?

Spencer retourna sa fourchette entre ses mains. Elle n'était pas impressionnée. Chaque fois qu'elle traversait Rosewood en voiture, un nouveau lotissement était en train de jaillir de terre, et apparemment c'était la faute du fameux Nicholas.

— Chut, les filles, siffla soudain Mme Hastings en regardant la porte.

Deux personnes se dirigeaient vers leur table. Venait d'abord un grand type costaud qui aurait pu être joueur de rugby dans une vie antérieure. Il avait des cheveux gris bien peignés, des yeux bleu acier, un nez droit et un début de bajoues. Son blazer bleu marine et son pantalon assorti semblaient fraîchement repassés, et ses boutons de manchettes en or étaient gravés aux initiales « N.P. ». Dans sa main, il tenait trois roses rouges à longue tige dépourvue d'épines.

Une fille d'une quinzaine d'années l'accompagnait. Ses cheveux noirs courts et bouclés étaient retenus par un bandeau en velours. Son pull gris évoquait l'uniforme d'une femme de chambre. Ses sourcils froncés lui donnaient l'air d'être constipée depuis plusieurs jours.

Mme Hastings se leva avec maladresse, se cognant le genou contre le bord de la table et faisant trembler les verres.

— Nicholas, je suis si contente de te voir ! (Elle rougit lorsqu'il lui tendit une des roses.) Voici mes filles, Melissa et Spencer, dit-elle en les désignant tour à tour.

Melissa se leva elle aussi.

— Ravie de faire votre connaissance, dit-elle en serrant vigoureusement la main de M. Pennythistle.

Spencer salua à son tour ce dernier, mais avec moins d'enthousiasme. Lécher les bottes des gens, ce n'était pas son style.

— Je suis enchanté, répondit M. Pennythistle d'une voix étonnamment douce.

Et il leur tendit une rose chacune. Melissa poussa un couinement ravi, mais Spencer se contenta de faire tourner la tige de la fleur entre ses doigts. Tout ça lui faisait penser au *Bachelor*, songea-t-elle, méfiante.

M. Pennythistle désigna l'adolescente qui l'accompagnait.

— Et voici ma fille Amelia.

L'intéressée, dont la propre rose dépassait de son horrible sacoche, serra la main de tout le monde d'un air morne.

— J'aime bien ton bandeau, la complimenta Spencer dans un élan de magnanimité.

Amelia la fixa sans réagir, les lèvres pincées. Elle détailla les longs cheveux blonds de Spencer, sa robe-pull en cachemire gris et ses bottes noires Frye. Au bout d'un moment, elle renifla et se détourna comme si c'était Spencer qui avait commis un faux pas vestimentaire, et pas elle.

— Zachary nous rejoindra très bientôt, promit M. Pennythistle en s'asseyant. Il avait une réunion de son groupe d'études préparatoires après les cours.

— Je comprends tout à fait. (Mme Hastings leva son verre d'eau et s'adresssa à ses filles :) Zachary et Amelia vont tous les deux à St. Agnes.

Spencer en avala le glaçon qu'elle était en train de sucer. St. Agnes était le lycée le plus snob de Pennsylvanie, avec un règlement intérieur tellement strict que, par comparaison, l'Externat de Rosewood ressemblait à un établissement de banlieue défavorisée.

L'été précédent, pendant qu'elle suivait un programme d'études préparatoires à l'université de Pennsylvanie, Spencer avait rencontré une élève de St. Agnes nommée Kelsey. Au début, elles s'étaient très bien entendues, puis…

Spencer dévisagea soigneusement Amelia. Connaissait-elle Kelsey ? Avait-elle entendu parler de ce qui lui était arrivé ?

Il y eut un long silence. Mme Hastings continuait à se pâmer devant sa rose, à regarder autour d'elle et à sourire d'un air embarrassé. La stéréo diffusait une musique classique aussi banale que possible. M. Pennythistle commanda poliment un cognac Delamain à la serveuse. Il n'arrêtait pas de se racler la gorge pour faire passer ses glaires.

Crache un bon coup, ça ira mieux après, avait envie d'aboyer Spencer.

Finalement, Melissa se lança :

— C'est un endroit charmant, monsieur Pennythistle.

— Oui, tout à fait, renchérit Mme Hastings, reconnaissante à sa fille d'avoir brisé la glace.

— La déco fait très révolutionnaire, ajouta Spencer. Espérons juste que la nourriture ne date pas de la même époque !

Mme Hastings partit d'un rire forcé, mais s'interrompit en voyant l'air perplexe, voire blessé, de son petit ami. Amelia fronça le nez comme si elle avait senti une mauvaise odeur.

— Spencer plaisantait, dit très vite Mme Hastings. Elle fait souvent ça.

M. Pennythistle tira sur le col amidonné de sa chemise.

— C'est mon restaurant préféré depuis des années. Leur carte des vins a gagné plusieurs prix.

Qu'est-ce qu'on se marre !

Spencer promena un regard à la ronde, regrettant de ne pas pouvoir aller s'asseoir à la table des sexagénaires à moitié soûles qui gloussaient dans le fond.

Au moins, elles avaient l'air de passer un bon moment. Spencer jeta un coup d'œil complice à Melissa, mais celle-ci observait M. Pennythistle avec un sourire béat, comme si c'était le dalaï-lama.

Quand la serveuse eut apporté leurs verres, M. Pennythistle se tourna vers Spencer. Vu de près, il avait des pattes-d'oie autour des yeux et des sourcils broussailleux en désordre.

— Alors comme ça, tu es en terminale à l'Externat de Rosewood ?

Spencer acquiesça.

— En effet.

— Elle est très active, se vanta Mme Hastings. Elle appartient à l'équipe de hockey sur gazon, et elle a joué Lady Macbeth dans la dernière pièce produite par le club de théâtre – qui est considéré comme l'un des meilleurs du pays.

M. Pennythistle haussa un sourcil.

— Et comment sont tes notes ce semestre ?

La question prit Spencer au dépourvu. *De quoi je me mêle ?*

— Ça va, répondit-elle évasivement. De toute façon, j'ai déjà été admise à Princeton, donc mes résultats jusqu'à la fin de l'année n'ont plus beaucoup d'importance.

Elle était sûre que le nom de Princeton impressionnerait M. Pennythistle et sa snobinarde de fille. Mais le petit ami de sa mère prit une expression encore plus sévère.

— Ils n'aiment pas beaucoup les tire-au-flanc à Princeton, tu sais, dit-il sèchement. Ce n'est pas le moment de te reposer sur tes lauriers.

Spencer eut un mouvement de recul. Comment osait-il la réprimander ? Pour qui se prenait-il : son père ? C'était M. Hastings en personne qui avait dit à sa cadette qu'elle pouvait se la couler douce ce semestre, après avoir travaillé si dur pour faire partie de la première vague d'admissions à Princeton.

Du regard, Spencer chercha le soutien de sa mère, mais celle-ci approuvait docilement.

— Il a raison, Spence. Tu te laisses peut-être trop aller.

— J'ai entendu dire que les universités accordent beaucoup plus d'importance aux notes des derniers examens, de nos jours, renchérit Melissa.

Traîtresse, songea Spencer.

— C'est aussi ce que j'ai dit à mon fils. (M. Pennythistle ouvrit la carte des vins, qui était à peu près aussi volumineuse qu'un dictionnaire.) Il va à Harvard, précisa-t-il sur un ton hautain, comme pour dire : « ce qui est quand même un cran au-dessus de Princeton ».

Spencer baissa la tête et arrangea ses couverts pour qu'ils soient parfaitement parallèles. D'habitude, ça la calmait – mais pas aujourd'hui.

Puis M. Pennythistle se tourna vers Melissa.

— Et j'ai entendu dire que tu étais diplômée de l'école de commerce de Wharton. Tu travailles pour le fonds spéculatif de Brice Langley, c'est bien ça ? Je suis impressionné.

Melissa, qui avait coincé sa fleur derrière son oreille, rosit.

— J'ai eu de la chance. Mon entretien s'est bien passé.

— La chance et un bon entretien n'auraient pas suffi, répliqua M. Pennythistle avec admiration. Langley n'engage que la crème de la crème. Amelia et toi avez beaucoup de choses à vous dire. Elle aussi, elle veut travailler dans la finance.

Melissa adressa un grand sourire à Amelia, qui – miracle ! – daigna le lui rendre. *Génial. On prend les mêmes et on recommence*, songea Spencer, dégoûtée. Comme toujours, Melissa était la star de la soirée, la fille à qui tout réussissait, tandis que Spencer se retrouvait cantonnée dans le rôle de la semi-ratée dont personne ne savait quoi faire.

Elle en avait assez. Murmurant une excuse, elle se leva et déposa sa serviette sur le dos de sa chaise, puis se dirigea vers les toilettes situées près du bar, au fond de la salle.

La porte peinte en rose et munie d'une poignée antique était verrouillée. Spencer s'assit sur un tabouret haut pour attendre. Le barman, un beau gosse de vingt-cinq ans environ, s'approcha en faisant glisser devant elle une serviette en papier aux armes du Goshen Inn.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

Derrière le comptoir, les bouteilles d'alcool luisaient d'une manière affreusement tentante. Ni la mère de Spencer ni M. Pennythistle ne pouvaient la voir depuis leur table.

— Euh, juste un café, répondit la jeune fille, qui ne voulait pas tenter le diable.

Le barman se tourna vers la machine pour remplir une tasse. Quand il la posa devant elle, Spencer remarqua une image sur l'écran de la télévision allumée. Une photo récente d'Ali – la *vraie* Ali, celle qui avait tenté de tuer Spencer et les autres – se découpait dans le coin supérieur droit. En bas, un gros titre disait : « Anniversaire de l'incendie des Poconos : Rosewood se souvient. » La dernière chose que voulait Spencer, c'était bien se souvenir que la véritable Ali avait tenté de les faire brûler vives.

Quelques semaines après l'incendie, Spencer avait pris la décision de voir le bon côté des choses. Au moins, cette terrible épreuve était terminée. Elle connaissait le fin mot de l'histoire ; elle allait pouvoir tourner la page. C'était elle qui avait proposé à ses amies de passer les vacances de printemps en Jamaïque ; elle avait même offert de payer une partie du voyage à Emily et à Aria.

— Ce sera un bon moyen pour nous de tout oublier et de repartir de zéro, avait-elle affirmé en étalant les brochures de l'hôtel sur une table de la cafétéria pendant la pause-déjeuner. On se rappellera de ce voyage jusqu'à la fin de notre vie.

Sur ce point, Spencer ne s'était pas trompée. Jamais elles n'oublieraient ce voyage – mais pas pour la raison qu'elle espérait.

Quelqu'un grogna non loin de Spencer. La jeune fille tourna la tête, s'attendant à voir un vieux bonhomme en train de faire une crise cardiaque. Au lieu de ça, elle découvrit un jeune homme avec des cheveux bruns ondulés, de larges épaules et les cils les plus longs qu'elle ait jamais vus.

L'inconnu lui jeta un coup d'œil et désigna l'iPhone qu'il tenait dans la main.

— Tu ne sais pas ce qu'il faut faire quand ce truc se bloque, par hasard ?

Un rictus se dessina sur le visage de Spencer.

— Comment sais-tu que j'ai un iPhone ? le taquina-t-elle.

Le type baissa son portable et la détailla longuement.

— Sans vouloir te vexer, tu n'as pas l'air du genre à tolérer autre chose que ce qui se fait de mieux et de plus récent dans quelque domaine que ce soit.

— Vraiment ? (Spencer porta une main à sa poitrine avec une mine faussement offensée.) Tu sais que l'habit ne fait pas le moine.

L'inconnu se leva et rapprocha son tabouret de celui de Spencer. Vu de près, il était encore plus mignon avec ses pommettes bien découpées, la petite bosse adorable au bout de son nez, ses dents impeccables et la fossette qui creusait sa joue droite quand il souriait. Il portait une chemise blanche qu'il n'avait pas rentrée dans son pantalon, et des Converse All-Star. Spencer raffolait de ce look décontracté-mais-pas-trop.

— Tu veux savoir la vérité ? lança l'inconnu. Tu es la seule personne ici qui a une tête à posséder un portable.

Il jeta un coup d'œil éloquent à la ronde. La table la plus proche était occupée par des vieillards en trottinette électrique. L'un d'eux avait même un tube à oxygène sous le nez.

Spencer ricana.

— Ouais, les autres sont plutôt du genre téléphone à cadran.

— S'ils ne demandent pas à l'opératrice de composer le numéro pour eux ! (L'inconnu poussa son iPhone vers Spencer.) Sérieusement, tu crois qu'il faut que je le redémarre ?

— Je ne sais pas trop… (Spencer remarqua que l'écran était figé sur 1010 WINS, la station sportive locale.) Oh, je les écoute tout le temps !

Le garçon la dévisagea, sceptique.

— Tu écoutes une radio sportive ?

— Ça me calme. (Spencer but une gorgée de café.) Ça change des journalistes qui ne parlent que de politique. (*Ou d'Ali*, ajouta-t-elle en son for intérieur.) Et puis, je suis fan des Phillies.

— Tu écoutes les World Series ? demanda l'inconnu.

Spencer se pencha vers lui.

— J'aurais même pu y aller : mon père avait un abonnement saisonnier.

Le garçon fronça les sourcils.

— Pourquoi tu n'en as pas profité ?

— J'en ai fait don à une œuvre caritative qui s'occupe d'enfants défavorisés, révéla Spencer.

L'inconnu s'esclaffa.

— Ou bien tu es mère Teresa, ou bien tu as beaucoup de choses à te faire pardonner.

Spencer frémit, puis se redressa.

— Je l'ai fait parce que ça rend bien sur les demandes d'inscription en fac. Mais si tu es gentil, je t'emmènerai peut-être la saison prochaine.

Les yeux du garçon pétillèrent.

— Espérons que les Phillies se qualifieront.

Spencer soutint son regard un moment, son cœur battant un peu plus fort. Ce type flirtait avec elle, ça ne faisait aucun doute – et elle aimait ça. Personne ne lui avait vraiment plu depuis sa rupture avec Andrew Campbell, l'année précédente.

Le garçon but une gorgée de bière. Quand il voulut reposer son verre sur le comptoir, Spencer se hâta de pousser un sous-bock vers lui. Puis elle essuya le bord du verre avec une serviette en papier pour empêcher la mousse de couler.

L'inconnu la regarda faire, l'air amusé.

— Tu nettoies toujours les verres des gens que tu viens à peine de rencontrer ?

— C'est une manie, admit Spencer.

— Tu veux toujours tout contrôler, pas vrai ?

— J'aime que les choses soient bien faites, rectifia la jeune fille, pas mécontente de son sous-entendu. (Elle tendit la main au garçon.) Je m'appelle Spencer.

— Moi, c'est Zach, dit son interlocuteur en lui donnant une poignée de main énergique.

Ce nom lui disait quelque chose. Elle détailla les pommettes hautes du jeune homme, sa façon cultivée de s'exprimer et ses yeux bleu acier.

— Attends. Zach, c'est le diminutif de Zachary ?

Le jeune homme grimaça.

— Il n'y a que mon père qui m'appelle comme ça. (Il fronça les sourcils.) Pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que je suis censée dîner avec toi ce soir. Ma mère et ton père…

Incapable de dire « sortent ensemble », Spencer écarta les mains.

Zach mit un moment à digérer cette révélation.

— Tu es l'une des filles de… ?

— Oui.

Il la dévisagea.

— Pourquoi j'ai l'impression de t'avoir déjà vue quelque part ?

— Je connaissais Alison DiLaurentis, avoua Spencer en désignant la télévision.

Elle n'arrivait pas à croire que le reportage sur l'anniversaire de la mort d'Ali ne soit pas encore terminé. N'y avait-il pas de nouvelles plus importantes ?

Zach claqua des doigts.

— Mais oui ! Avec mes amis, on trouvait que c'était toi la bombasse de la bande.

— Vraiment ? couina Spencer, ravie. Pas Hanna, tu es sûr ?

— Ouah. (Zach se passa les mains dans les cheveux.) C'est dingue. Je n'avais vraiment pas envie d'assister à ce dîner. Je pensais que les filles de la petite amie de mon père seraient…

— Snobs ? suggéra Spencer. Chiantes ?

— Plus ou moins, admit le jeune homme avec un sourire penaud. Mais en fait, tu es cool.

Spencer en eut des palpitations.

— Tu n'es pas mal non plus. (Puis elle se remémora quelque chose et désigna le verre de bière du jeune homme.) Tu étais là depuis le début ? Ton père nous a dit que tu avais une réunion avec ton groupe d'études.

Zach baissa la tête.

— J'avais besoin de décompresser un peu avant de l'affronter. Je le trouve stressant. (Il haussa un sourcil.) Donc, tu as déjà fait sa connaissance. Amelia est là aussi ? Ils ont déjà raconté beaucoup de conneries ?

Spencer gloussa.

— Ma mère et ma sœur sont tout aussi nulles qu'eux, le rassura-t-elle. C'était à qui impressionnerait le plus les autres.

Le barman posa la note de Zach devant lui. Spencer remarqua que l'horloge fixée au mur indiquait 18 h 45. Elle s'était éclipsée depuis presque un quart d'heure.

— On devrait y retourner, tu ne crois pas ?

Zach ferma les yeux et poussa un grognement.

— On est obligés ? Et si on s'enfuyait, plutôt ? Si on se planquait dans Philadelphie, ou qu'on sautait dans le prochain avion pour Paris ?

— Je préférerais Nice, déclara Spencer.

— La Riviera, ça me convient, acquiesça Zach, très excité. Mon père a une villa à Cannes. On pourrait se cacher là-bas.

— Je savais que je ne t'avais pas rencontré pour rien, plaisanta Spencer en lui donnant une bourrade amicale.

Zach la lui rendit en laissant sa main s'attarder un peu plus longtemps que nécessaire sur le bras nu de la jeune fille. Il s'humecta les lèvres et se pencha en avant. Un instant, Spencer crut qu'il allait l'embrasser.

Elle rebroussa chemin vers la salle à manger d'un pas dansant, avec l'impression que ses pieds touchaient à peine le sol. Mais au moment où elle passait devant la télé, une image lui fit tourner la tête.

Le visage d'Ali s'affichait en gros sur l'écran. Il parut s'animer, comme si elle regardait Spencer depuis l'intérieur du poste et qu'elle devinait exactement ce que la jeune fille avait en tête. Son sourire semblait encore plus sinistre que d'habitude.

Une phrase de Zach résonna soudain dans la tête de Spencer. « Ou bien tu es mère Teresa, ou bien tu as beaucoup de choses à te faire pardonner. » Il avait raison.

À l'automne précédent, Spencer avait fait don de son abonnement saisonnier pour les World Series parce qu'elle ne se sentait pas le droit d'y aller et de s'amuser – pas après ce qu'elle avait fait. Et juste après avoir reçu sa lettre d'admission à Princeton, elle avait envisagé de ne pas s'y rendre, jusqu'à ce qu'elle réalise que ça aurait été idiot de sa part.

Tout comme c'était idiot de penser que l'image à l'écran était autre chose qu'un assemblage de pixels. Ali avait disparu ; elle ne reviendrait jamais. Spencer fixa son portrait à l'écran en plissant les yeux. *Adieu, et bon débarras*. Puis, carrant les épaules, elle se détourna et suivit Zach vers leur table.

6

LES JOLIES FILLES MANQUENT TOUJOURS DE CONFIANCE EN ELLES

— Surprise ! chuchota Mike Montgomery le lundi après-midi, en se glissant dans le fauteuil voisin de celui d'Hanna au milieu de l'auditorium. Je suis passé chez Tokyo Boy.

Et il dévoila un gros sac plein de sushis.

— Comment tu as su ? s'écria Hanna en saisissant une paire de baguettes.

Faute de trouver quelque chose de comestible (selon ses critères) à la cafétéria de l'Externat, elle n'avait pas déjeuné le midi, et son estomac gargouillait férocement.

— Je sais toujours de quoi tu as envie, la taquina Mike en écartant une mèche de cheveux noirs qui lui tombait dans les yeux.

Ils mangèrent le plus discrètement possible. Sur scène, une élève de 2de bêlait un morceau de *West Side Story*. Hanna et Mike frémirent.

En principe, l'étude avait lieu dans l'aile la plus ancienne de l'Externat, mais une fuite était apparue au plafond de la salle la semaine précédente, et les élèves avaient été envoyés à l'auditorium – où se tenaient déjà les répétitions de la chorale du lycée. Comment étaient-ils censés faire leur devoir avec tout ce boucan ? se demandait Hanna.

Malgré les voix qui lui écorchaient les oreilles, la jeune fille devait reconnaître que l'auditorium était l'un de ses endroits préférés à l'Externat. Un riche bienfaiteur avait payé pour l'équiper aussi bien que n'importe quelle salle de spectacle sur Broadway. Les sièges étaient en velours, le haut plafond orné de moulures, et l'éclairage de la scène ôtait bien cinq kilos aux filles les plus grassouillettes.

Du temps où Hanna était amie avec Mona Vanderwaal, elles se faufilaient souvent dans l'auditorium après la fin des cours. Là, elles faisaient semblant d'être des actrices célèbres jouant dans une comédie musicale primée aux Tony. Bien entendu, c'était avant que Mona pète les plombs et tente d'écraser Hanna.

Mike planta sa baguette dans un California roll, qu'il enfourna tout entier dans sa bouche.

— Alors, quand est-ce que tu fais tes débuts à la télé ?

Hanna le regarda sans comprendre.

— Hein ?

— La vidéo pour ton père, lui rappela Mike en mastiquant.

— Ah, ça. (Hanna mordit dans un sushi plein de wasabi, et ses yeux s'emplirent de larmes.) Je suis certaine qu'ils m'ont coupée au montage.

— Pas forcément. Tu étais géniale.

Sur scène, un groupe de filles tentaient de chanter en chœur. On aurait dit une bagarre de chats de gouttière.

— On ne verra que mon père, Isabel et Kate dans cette pub, marmonna Hanna. La famille parfaite. C'est ce qu'il veut.

Mike essuya un grain de riz collé à sa joue.

— Ce n'est pas ce qu'il a dit.

L'optimisme du jeune homme tapait sur les nerfs d'Hanna. Combien de fois avait-elle parlé à Mike de ses problèmes avec son père ? Combien de fois avait-il eu personnellement affaire à Kate ? Mais c'était toujours pareil avec les garçons : en général, ils n'avaient pas plus de sensibilité qu'un bloc de pierre.

Hanna prit une grande inspiration et fixa les élèves assis devant eux, le regard dans le vide.

— Si je veux vraiment passer à la télé, je n'y arriverai que par mes propres moyens. Je devrais peut-être appeler ce photographe.

Mike en lâcha ses baguettes sur ses genoux.

— Ce poseur qui te bavait dessus pendant le tournage ? Tu es sérieuse ?

— Il s'appelle Patrick Lake, répondit sèchement Hanna.

Il la trouvait belle et douée, et, surtout, il avait rabaissé Kate devant elle.

— Pourquoi tu le traites de poseur ? demanda la jeune fille au bout d'un moment. C'est un pro. Il veut me prendre en photo et me mettre en contact avec une agence de mannequins.

Pendant la pause-déjeuner, elle avait cherché Patrick sur Google à l'aide de son iPhone. Elle avait longuement examiné son compte Flickr et sa page Facebook. Son site Internet mentionnait qu'il avait travaillé pour plusieurs magazines de la région et réalisé un encart mode pour le *Philadelphia Sentinel*. Et puis il portait le même prénom que Patrick Demarchelier, le photographe de mode préféré d'Hanna.

— Un pro de la drague, ouais, ricana Mike. Il ne veut pas t'aider à devenir mannequin, Hanna. Il veut juste coucher avec toi.

Hanna en resta bouche bée.

— Tu ne me crois pas capable de décrocher un contrat avec une agence ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, tempéra Mike.

— Bien sûr que si. (Furieuse, Hanna s'écarta de lui.) Donc, si je comprends bien, tous les garçons qui m'approchent sont juste intéressés par mon cul, c'est ça ? Je ne suis pas assez jolie pour qu'on me prenne au sérieux.

Mike ferma les yeux comme s'il avait la migraine tout à coup.

— Tu veux bien t'écouter une seconde ? Il n'y a que les jolies filles qui se font draguer. Si tu étais un thon, ce type ne t'aurait même pas adressé la parole. Mais il ne m'a pas plu du tout. Il m'a rappelé cet artiste bizarre qui avait branché Aria pendant notre voyage en Islande.

Hanna se raidit. Elle voyait très bien de qui parlait Mike : du type qui s'était assis à côté d'eux dans un bar de Reykjavik, décrétant qu'Aria était sa nouvelle muse.

— D'ailleurs, je vais envoyer un texto à Aria, dit Mike en sortant son téléphone. Je suis sûr qu'elle te dira la même chose que moi.

Hanna lui saisit le poignet.

— Il est hors de question que tu parles de ça à ta sœur. On n'est plus amies, d'accord ?

Mike baissa son téléphone sans ciller.

— Je m'en étais aperçu, oui, répondit-il calmement. Je me demandais juste combien de temps il te faudrait encore pour l'admettre.

Surprise, Hanna déglutit. Elle pensait que Mike n'avait rien remarqué. Il voulait sans doute savoir pourquoi sa sœur et sa petite amie ne se parlaient plus, mais Hanna ne pouvait pas le lui raconter.

Soudain, elle ne supporta plus de se trouver dans la même pièce que Mike. Quand elle se leva et attrapa son sac posé par terre, le jeune homme lui attrapa le coude.

— Où vas-tu ?

— Aux toilettes, lâcha Hanna sur un ton hautain. J'ai le droit ?

Le regard de Mike se fit glacial.

— Tu vas appeler ce type, c'est ça ?

— Peut-être, dit Hanna en repoussant ses cheveux auburn par-dessus son épaule.

— Ne fais pas ça.

— Tu n'as pas d'ordres à me donner.

Mike froissa le sac de Tokyo Boy entre ses mains.

— Si tu l'appelles, tu peux toujours te brosser pour que je t'accompagne aux autres événements de la campagne de ton père.

Hanna n'en croyait pas ses oreilles. Jamais encore Mike ne lui avait posé d'ultimatum. Depuis qu'ils sortaient ensemble, le jeune homme la traitait comme une princesse. Mais de toute évidence, les choses changeaient.

— Dans ce cas… (Hanna se glissa dans l'allée.) Oublions tout le reste aussi.

Mike se décomposa. Visiblement, il bluffait. Mais avant qu'il puisse protester, Hanna avait déjà quitté l'auditorium.

Elle passa devant le secrétariat, l'infirmerie et le Steam, qui sentait toujours le café brûlé à cette heure-ci. Finalement, elle s'arrêta devant la double porte de la salle de détente. Là, il y avait une petite alcôve depuis laquelle on pouvait téléphoner sans que les profs s'en aperçoivent. Hanna sortit son portable de son sac et composa le numéro de Patrick Lake.

Il y eut trois sonneries, puis une voix ensommeillée lança :

— Allô ?

— Patrick ? dit Hanna de son intonation la plus professionnelle. Ici Hanna Marin. On s'est rencontrés samedi sur le tournage de la vidéo de mon père.

— Hanna ! (Soudain, Patrick semblait tout à fait réveillé.) Je suis ravi que tu appelles.

En moins d'une minute, tout fut arrangé. Hanna irait le rejoindre à Philadelphie le lendemain après les cours, et il prendrait des photos d'elle pour son book. Il s'était comporté de façon on ne peut plus respectable, sans même tenter de flirter avec elle.

Après avoir raccroché, Hanna pressa son téléphone entre ses paumes, son cœur battant la chamade. *Prends ça, Mike*. Patrick n'était pas un obsédé. Il allait faire d'elle une star.

Tandis qu'elle glissait son téléphone dans son sac, Hanna vit une ombre onduler dans un coin. Le visage d'une fille blonde se reflétait dans la porte vitrée de la salle de détente. *Ali !*

Hanna fit volte-face, s'attendant à trouver Ali debout près d'un casier derrière elle, mais ce n'était qu'une affiche reproduisant son portrait alors qu'elle était en 5e. Dessous, il y avait des photos plus petites de Jenna Cavanaugh et de Ian Thomas, ainsi que de la véritable Ali après qu'elle était revenue en se faisant passer pour sa jumelle morte. « *Il a suffi d'une allumette* », était-il marqué sous les images, juste avant la date et l'heure de diffusion du téléfilm *La Tueuse au visage d'ange*.

Incroyable. Même l'Externat cautionnait cette ignominie. Hanna arracha l'affiche et la roula rageusement en boule.

Soudain, une voix familière résonna dans sa tête. *J'ai l'impression de vous connaître depuis toujours, les filles. Mais c'est impossible, pas vrai ?* Puis il y eut un gloussement inquiétant.

— Non, chuchota Hanna.

Elle n'avait pas entendu cette voix depuis longtemps. La dernière fois, c'était juste après son retour de Jamaïque. Elle n'avait pas l'intention de l'écouter, et

encore moins de se laisser culpabiliser par elle.

Trois filles en blouson The North Face et bottes UGG traversèrent la salle de détente. Un prof d'anglais longea le couloir, les bras chargés de livres. Hanna déchira la photo d'Ali en mille morceaux. Satisfaite, elle les jeta dans la poubelle la plus proche. Là. Plus d'Ali. Ni sur le papier, ni dans la vie. Ça, Hanna en était certaine.

7

UNE IMAGINATION DÉBORDANTE… OU PAS

Le lundi soir, Emily gara la grosse Volvo familiale dans l'allée des Roland et serra le frein à main. Elle avait les paumes en sueur et du mal à croire qu'elle allait passer la soirée dans la maison où Toby et Jenna avaient vécu.

Dans le jardin se dressait encore la souche de l'arbre qui abritait jadis la cabane de Toby – l'endroit où une blague avait mal tourné, ôtant la vue à Jenna. Et la grande baie vitrée du salon : c'était par là qu'Ali et sa bande espionnaient Jenna quand elles n'avaient rien de mieux à faire.

Ali s'était toujours montrée impitoyable envers Jenna. Elle n'arrêtait pas de se moquer de sa voix aiguë, de sa peau blanche, des sandwichs au thon qu'elle apportait pour le déjeuner et qui lui donnaient mauvaise haleine jusqu'à la fin de la journée.

Mais même si Emily et les autres l'ignoraient, Ali et Jenna partageaient un secret. Jenna savait qu'Ali avait une jumelle. Voilà pourquoi la véritable Ali avait fini par l'éliminer.

La porte de chêne peinte en rouge s'ouvrit brusquement, et Chloe apparut sur le seuil de la maison.

— Coucou, Emily. Entre !

La jeune fille avança d'un pas hésitant.

La maison sentait la pomme. Les murs avaient été repeints dans des tons rouges et orangés. Des tapisseries indiennes dissimulaient l'espace sous l'escalier. Côté mobilier, des fauteuils Stickley voisinaient avec des divans élimés des années 60, ainsi qu'une table basse improvisée à partir d'une grande planche d'érable légèrement incurvée. L'endroit ressemblait à une brocante colorée.

Emily suivit Chloe dans la pièce du fond, où une autre baie vitrée donnait sur le patio.

— Gracie est là-bas, dit-elle en désignant le bébé allongé dans son cosy. Gracie, tu te souviens de ta copine Emily ?

Le bébé poussa un vagissement ravi avant de se remettre à mâchouiller sa girafe en caoutchouc. Emily sentit quelque chose gonfler sa poitrine, un sentiment qu'elle ne se pensait pas prête à affronter.

— Salut, Grace. Tu as une belle girafe.

Elle pressa le jouet, qui couina.

— Tu veux monter dans ma chambre une minute ? proposa Chloe depuis l'escalier. Je dois prendre un ou deux trucs pour mon entretien. Grace ne risque rien dans son cosy.

— Euh, d'accord.

Emily traversa le salon alors que l'horloge de grand-père sonnait sept heures dans le vestibule.

— Où sont tes parents ?

Chloe contourna un tas de cartons dans le couloir de l'étage.

— Encore au travail. Ils sont avocats tous les deux, et constamment débordés. Au fait, j'ai parlé de toi à mon père. Il dit que l'UCN cherche toujours des bons nageurs.

— C'est super !

Emily aurait voulu serrer Chloe dans ses bras, mais elle ne la connaissait pas encore assez bien pour ça.

La jeune fille poussa la porte de sa chambre, qui était décorée de posters de footballeurs célèbres. David Beckham torse nu tapait dans un ballon. Mia Hamm courait sur le terrain – elle avait des abdominaux spectaculaires. Chloe prit une brosse sur sa commode et la passa dans ses cheveux.

— Tu m'as dit que tu avais arrêté la natation cet été, c'est ça ?

— Ouais.

— Je peux te demander pourquoi ?

Emily fut surprise par cette question très directe. Elle ne pouvait en aucun cas raconter la vérité à Chloe.

— J'avais juste… des problèmes à régler, répondit-elle évasivement.

Chloe se dirigea vers la fenêtre et regarda dehors.

— J'ai joué au foot jusqu'à l'année dernière, au cas où tu n'aurais pas deviné. (Elle désigna les posters d'un grand geste.) Et, du jour au lendemain, je me suis mise à détester ça. Je ne voulais plus remettre mes crampons ni retourner sur le terrain. Mon père n'a pas compris. « Mais enfin, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as toujours adoré le foot ! » Et je ne pouvais pas lui expliquer. Je n'avais plus envie de jouer, un point c'est tout.

— Et maintenant, ta mère et lui en pensent quoi ? interrogea Emily.

— Ils ont fini par accepter. (Chloe ouvrit sa penderie. Ses vêtements étaient accrochés à des cintres, tandis que de vieux jeux de plateau – Monopoly, Cluedo

ou petits chevaux – s'empilaient en désordre sur l'étagère du dessus.) Mais ils ont eu du mal. Puis d'autres trucs se sont produits, et ça leur a remis les idées en place.

Elle prit un pull rouge et referma la porte de sa penderie.

Soudain, Emily remarqua des traits de crayon à moitié effacés sur le mur, à droite de la penderie. *Jenna*. Ils indiquaient la taille de la jeune fille à des dates et des âges différents.

Emily se laissa tomber sur le lit. Cette chambre avait dû être celle de Jenna autrefois.

Chloe vit ce qu'Emily regardait, et elle frémit.

— Oh, je voulais peindre par-dessus ça.

— Donc… tu es au courant ? demanda Emily.

Chloe écarta une mèche de cheveux bruns qui lui tombait devant la bouche.

— Quand mes parents ont parlé d'acheter cette maison, je n'étais pas d'accord. J'avais peur qu'il y ait de mauvaises ondes. Mais ils m'ont convaincue que ça irait. Que c'était le meilleur quartier de la ville, et qu'ils ne pouvaient pas passer à côté d'une occasion pareille. (La jeune fille enfila son pull rouge, puis reporta son attention sur Emily.) Tu les connaissais, pas vrai ? Les jeunes qui habitaient ici ?

— Hun-hun.

Emily baissa les yeux.

— Je m'en doutais. (Chloe se mordit la lèvre inférieure.) En fait, je t'ai reconnue l'autre jour. Mais je ne savais pas si tu voudrais en parler.

Emily balança ses pieds sans rien dire. Évidemment que Chloe l'avait reconnue. Tout le monde la reconnaissait.

— Ça va ? demanda doucement la jeune fille en s'asseyant près d'Emily. Toute cette histoire avec ton ancienne amie avait l'air vraiment horrible.

Les lampadaires allumés dans la rue projetaient de longues ombres en travers de la chambre. Une odeur de lavande et de laque chatouillait les narines d'Emily.

Est-ce que ça allait ? Oui et non. Après avoir fait ses adieux à Ali, après avoir accepté le fait que l'Ali avec laquelle elle s'était réconciliée n'était pas celle qu'elle avait aimée, Emily allait aussi bien que possible. L'Ali qui était revenue l'année précédente était une dangereuse psychopathe. Mieux valait qu'elle ait disparu.

Puis il y avait eu la Jamaïque.

Au départ, Emily était très excitée à l'idée de partir là-bas. Spencer avait tout organisé : elle avait choisi l'hôtel à Negril, réservé des massages, des cours de yoga, des expéditions de plongée sous-marine et des dîners dans les grottes au coucher du soleil. Ce voyage s'annonçait comme une parfaite occasion de

s'évader. La Jamaïque serait un endroit idéal pour oublier toutes les horreurs qu'elles avaient traversées. Emily espérait par ailleurs que le climat tropical guérirait cette gastro dont elle n'arrivait pas à se débarrasser.

Le premier après-midi avait été idyllique : l'eau tiède, le barbecue de poisson au déjeuner, la caresse apaisante du soleil. Puis Emily avait aperçu cette fille sur la terrasse, au début de la soirée.

Quand elle s'était avancée, le vent agitant ses cheveux blonds et faisant onduler sa robe jaune autour de ses jambes, Emily avait eu un vertige, et sa vision s'était rétrécie à cette apparition. Son visage ovale, son nez pointu, sa silhouette un peu plus épaisse n'étaient pas du tout ceux d'Ali. Pourtant, Emily avait eu la certitude que c'était elle. Au fond de son cœur, elle avait toujours su qu'elle reverrait Ali un jour, et ce jour était enfin arrivé. Ali était vivante, et elle la regardait.

Emily s'était tournée vers ses amies.

— C'est Ali, avait-elle chuchoté.

Les autres l'avaient fixée sans comprendre.

— De quoi tu parles, Em ? Ali est morte, avait fini par lâcher Spencer.

— Elle a brûlé avec la maison des Poconos, tu te souviens ? avait ajouté Aria en dévisageant Emily d'un air soupçonneux, comme si elle craignait que celle-ci provoque un esclandre.

— Vraiment ? (Emily avait repensé à la nuit du drame avec un mélange de culpabilité et d'anxiété.) Et si elle avait réussi à s'échapper ? Personne n'a retrouvé son corps.

Hanna s'était tournée vers la fille en jaune, qui se dirigeait vers le bar.

— Em, elle ne lui ressemble pas du tout. Tu dois avoir de la fièvre.

Mais Emily refusait d'abandonner si facilement. Elle avait regardé la fille se commander à boire, en adressant au barman un de ses fameux sourires qui semblaient dire : « Je suis Ali, et je suis fabuleuse. » Combien de fois Emily avait-elle admiré ce sourire ? Combien de fois avait-elle tenté de le provoquer ? Son cœur avait battu encore plus fort.

— Si Ali avait survécu à l'incendie, elle aurait dû subir des tas d'opérations de chirurgie réparatrice pour effacer ses brûlures, avait-elle chuchoté. Ça pourrait expliquer qu'elle ait l'air différente. Et ça expliquerait aussi les marques sur ses bras.

— Emily… (Aria avait pris la main de son amie.) Tu te montes la tête pour rien. Ce n'est pas Ali. Tu dois tourner la page.

— Mais je l'ai déjà tournée ! avait rugi Emily.

La jeune fille revint dans le présent. Glissant une main dans la poche de son pantalon en velours, elle toucha la pampille en soie orange. Si quelqu'un lui

posait la question, si quelqu'un la reconnaissait, elle dirait qu'elle l'avait trouvée sur la pelouse de la maison des Poconos après l'explosion – même si ce n'était pas vrai.

Soudain, Chloe se leva d'un bond.

— Maman, papa ! Qu'est-ce que vous faites là ?

Un couple apparut dans le couloir. L'homme était athlétique. Il avait des cheveux noirs et une peau impeccable. Il portait un costume gris avec des souliers en cuir cirés. La femme avait des cheveux bruns coupés en carré très net et des lunettes de hipster à monture noire. Elle portait une jupe-crayon très serrée, un chemisier rose brillant et des escarpins à bout pointu.

On devinait chez eux quelque chose de branché, comme s'ils étaient du genre à faire un boulot très classique dans la journée mais à aller voir des groupes indépendants en concert le soir. Ça changeait agréablement des bourges coincés qu'on voyait partout à Rosewood, décida Emily.

— On habite ici, tu as déjà oublié ? plaisanta le père de Chloe. (Puis il vit Emily et lui sourit.) Bonsoir, mademoiselle… ?

— Fields. Emily Fields.

Elle s'avança pour saluer les parents de Chloe.

— La fille du vestiaire de l'autre soir, c'est ça ? demanda Mme Roland en serrant la main tendue.

Elle portait un énorme solitaire qu'Emily avait remarqué ce samedi.

— Et la nageuse de l'Externat, ajouta M. Roland.

— Et la baby-sitter qui va garder Grace pendant que j'irai à mon entretien pour Villanova, révéla Chloe. Je vous promets qu'elle est super.

M. Roland s'accouda à la balustrade.

— En fait, Chlo, on n'aura pas besoin de baby-sitter puisqu'on reste ici tous les deux ce soir. (Il se tourna vers Emily.) Mais on te paiera quand même pour le déplacement, bien entendu.

— Oh, pas la peine, dit très vite Emily. C'était chouette de venir ici.

Et elle réalisa qu'elle était sincère. Elle avait passé l'automne précédent et une bonne partie de l'hiver cloîtrée dans sa chambre, sans personne à qui parler. Elle n'avait fait que ruminer et s'inquiéter. Il lui semblait qu'elle s'éveillait juste d'un long sommeil.

— Nous insistons, dit Mme Roland. Henry, va chercher ton portefeuille.

Elle se dirigea vers la chambre du fond tandis que Chloe et son père descendaient l'escalier. Emily leur emboîta le pas.

— Tu as ta pause-déjeuner à quelle heure ? lança Chloe par-dessus son épaule.

— Midi les mardi et jeudi, treize heures les lundi, mercredi et vendredi, répondit Emily.

— Moi aussi, je l'ai à treize heures le mercredi et le vendredi. (Chloe attrapa son manteau dans la penderie du vestibule.) Tu veux qu'on mange ensemble ? Si tu n'es pas déjà occupée, bien sûr.

— Ça me ferait très plaisir, souffla Emily.

Ces derniers temps, elle déjeunait hors du campus – ce que les élèves de terminale étaient autorisés à faire. Mais elle se sentait toujours si seule !

Les deux filles prévirent de se retrouver devant le Steam le mercredi suivant. Puis Chloe partit en courant à son entretien, et Emily fit face à M. Roland, qui avait sorti un portefeuille en cuir très chic.

— Sérieusement, vous n'avez pas besoin de me payer.

M. Roland eut un geste désinvolte.

— Chloe m'a parlé de ton problème pour la natation. Tu veux vraiment poursuivre la compétition en fac ?

— Oui.

Il la dévisagea un moment.

— D'accord. J'ai beaucoup d'influence à l'UCN. Si tu me donnes tes chronos, je peux contacter le recruteur. Je sais que leur équipe n'est pas encore au complet.

Emily pressa une main sur sa poitrine.

— Merci beaucoup, vraiment.

— De rien. (M. Roland lui tendit un billet de vingt dollars. Ses yeux bleus pétillèrent.) C'est assez ?

Emily repoussa le billet.

— C'est beaucoup trop.

— Prends-le.

M. Roland le lui fourra dans la main et referma ses doigts dessus. Puis, alors qu'il la guidait vers la porte, sa main remonta le long du bras d'Emily, glissa sur son épaule et vint se poser sur la hanche de la jeune fille.

Emily s'arrêta net, bouche bée. Elle voulait lui dire d'arrêter, mais ses lèvres étaient comme paralysées.

Puis le père de Chloe s'écarta d'elle et sortit nonchalamment son BlackBerry.

— Alors à bientôt, Emily. Je te recontacte quand j'en saurai plus.

Il s'exprimait comme s'il ne s'était rien passé d'inapproprié. Emily hésita. Et si elle avait mal interprété un geste tout à fait innocent ?

Elle sortit de la maison, descendit l'allée en titubant et s'appuya contre la Volvo. La nuit était calme et froide. Le vent soufflait, agitant les branches des arbres.

Puis quelque chose remua entre la maison des Hastings et celle où les DiLaurentis habitaient autrefois. Emily sursauta. Quelqu'un l'espionnait-il ? Et, si oui, qui ?

Bip.

Emily fit un bond. C'était son téléphone portable, enfoui au fond de son sac. Elle le sortit et consulta l'écran. « 1 NOUVEAU MESSAGE. » L'expéditeur était Spencer Hastings. Clignant des yeux de surprise, Emily appuya sur le bouton « Ouvrir ».

Rejoins-moi devant la boîte aux lettres d'Ali. J'ai quelque chose pour toi.

8

VOUS AVEZ DU COURRIER !

Assise en tailleur au milieu du salon de son père, Aria écoutait un podcast appelé « Trouvez votre zen intérieur », qu'elle avait téléchargé à partir de l'ordinateur d'Ella.

« Visualisez votre troisième œil, chuchotait une voix masculine rauque à ses oreilles. Laissez le vent emporter votre passé. Vivez dans l'instant présent. »

Le vent emporte mon passé, se répéta Aria en silence.

Elle aurait bien voulu que ce soit possible. Après le voyage en Jamaïque, elle avait écouté des tas de programmes de relaxation, mais aucun n'avait fonctionné sur elle. Peut-être n'avait-elle pas de troisième œil. Ou peut-être son passé était-il trop lourd pour que le vent l'emporte.

— Et merde ! jura son frère Mike en agrippant la manette de sa PlayStation.

Il jouait à Gran Turismo, et chaque fois qu'il crashait sa Lamborghini Murcielago dans une chicane, il jetait violemment la manette sur le canapé. Forcément, ça n'aidait pas Aria à localiser son troisième œil.

— J'espère que tu ne conduis pas comme ça dans la vraie vie, murmura Meredith, la fiancée de leur père, en passant dans le couloir.

Sa fille Lola était emmaillotée dans un porte-bébé BabyBjörn qui passait autour de ses bras et s'attachait dans le bas du dos. On aurait dit un instrument de torture.

— La ferme, toutes les deux, aboya Mike.

— Quelque chose te préoccupe, Schumacher ? lança Aria.

— Non, non, répondit Mike, visiblement agité. Tout va bien.

Mais Aria le connaissait trop bien pour le croire. Le matin, il était allé au lycée avec elle au lieu d'attendre qu'Hanna passe le chercher. Et en se rendant à son cours de photographie, Aria avait remarqué que le petit divan du hall d'entrée où les deux jeunes gens avaient l'habitude de se peloter entre les cours était indubitablement inoccupé.

Sa partie terminée, Mike posa la manette.

— Alors, tu as rencontré la déesse nordique, hein ?

Aria lui jeta un regard méfiant.

— Pardon ?

Mike leva les yeux au ciel.

— Klaudia. Qui doit vouloir dire « bombasse » en scandinave.

— Le scandinave n'est pas une langue, grogna Aria.

Mike tendit la main vers la table basse et prit une grosse poignée de pop-corn bio dans le saladier en céramique.

— Tu dois tout me dire sur elle. Oh, et tâche de la photographier dans les vestiaires du gymnase, quand elle prend sa douche.

Aria enroula le cordon de son iPod autour de l'appareil en s'efforçant de garder son calme.

— Je ne crois pas qu'elle apprécierait. De toute façon, personne ne prend de douche après le cours de sport.

— Ah bon ?

Mike avait l'air si déçu qu'Aria se retint de rire. Pourquoi tous les garçons fantasmaient-ils secrètement sur des filles nues batifolant ensemble sous les douches communes du lycée ? Comme si ça avait la moindre chance d'arriver !

Mike se ressaisit très vite.

— Tant pis. Fais-toi inviter à passer la nuit chez Noel, et prends des photos là-bas. Je te parie que Klaudia se balade constamment à poil chez les Kahn. Il paraît que tous les Finlandais font ça. Et que ce sont de gros obsédés. Forcément, il n'y a pas grand-chose à faire dans leur pays, à part s'envoyer en l'air.

— Mike ! (Aria grimaça et lui jeta un pop-corn à la tête.) Et que pense Hanna de ta nouvelle fixette ?

Mike haussa les épaules sans répondre.

A-ha.

— Il s'est passé quelque chose entre vous ? insista Aria.

Mike entama une nouvelle partie, avec une Ferrari cette fois.

— Quand Klaudia est descendue de la voiture de Noel ce matin, j'ai eu du mal à en croire mes yeux. Il a vraiment touché le jackpot, cet enfoiré. Mais il ne veut rien me dire. Il se comporte comme s'il ne voyait même pas que Klaudia est canon. Sérieux ! Il faudrait être aveugle.

Aria serra les poings.

— Aurais-tu oublié que Noel est mon petit ami ?

Mike haussa une seule épaule.

— Regarder, ce n'est pas un crime. Ça ne veut pas dire qu'il se passera quoi que ce soit entre eux.

Aria s'affaissa contre le dossier du canapé en regardant la craquelure qui grandissait autour du plafonnier. Toute cette histoire la rendait nerveuse. Klaudia

était effectivement une authentique déesse nordique : elle avait des cheveux d'un blond presque blanc, des yeux bleu vif, et elle était foutue comme les mannequins qui posaient en maillot dans *Sports Illustrated*.

La veille, tout le monde l'avait suivie des yeux tandis qu'elle traversait le terminal avec Aria et Noel. Plusieurs types avaient eu l'air de vouloir mettre un genou en terre pour la demander en mariage – ou, au minimum, lui offrir une nuit de passion endiablée.

Pendant que la jeune fille attendait ses bagages, Aria avait enfoncé un doigt dans les côtes de Noel.

— Tu savais que Klaudia était une fille ?

Peut-être était-ce pour cela qu'il ne voulait pas qu'elle l'accompagne à l'aéroport. Peut-être avait-il vu des photos de la jeune étrangère qui allait bientôt vivre chez lui et décidé qu'il voulait jouir de quelques moments en tête à tête avec elle.

— Bien sûr que non, avait répondu Noel. Je suis aussi choqué que toi !

Il avait l'air sincère.

Avant qu'Aria puisse ajouter quoi que ce soit, Klaudia était revenue avec deux énormes valises à roulettes et deux sacs de couchage roulés qu'elle portait sur son épaule.

— Je suis taaant chargée, avait-elle dit avec un accent prononcé.

Aria avait froncé les sourcils. Elle avait rencontré des tas de Finlandais pendant son séjour en Islande, et ils parlaient tous anglais dix fois mieux que Klaudia. Avec sa voix rauque et chantante, on aurait dit qu'elle avait grandi dans une usine de poupées Barbie.

Noel et Aria l'avaient aidée à mettre ses affaires dans la voiture. Klaudia avait adressé un signe de tête poli à l'autre fille pour la remercier. Puis elle s'était tournée vers Noel et lui avait collé deux bises sur les joues à la façon des Européens.

— Je suis tant contente partager chambre avec toi !

Au lieu de détromper Klaudia – qui aurait dû passer sur le corps d'Aria pour dormir dans la même pièce que Noel –, le jeune homme avait juste rougi et ri comme s'il trouvait ça drôle. Comme s'il avait voulu que ce soit vrai.

Soudain, Aria s'était sentie très, très nerveuse. Peut-être aurait-elle dû coucher avec lui plus tôt. Des mois auparavant. Et si Noel se lassait de l'entendre dire « non » ? Et s'il se rabattait sur quelqu'un qui lui dirait « *ja* » ?

Aria se secoua pour laisser le vent emporter ce souvenir. Elle ne devait pas lâcher la bride à son imagination. Longtemps, elle avait cru que Noel en pinçait pour Ali – la véritable Ali, celle qui était revenue à Rosewood pour les tuer –, mais elle se trompait.

Et puis, il y avait eu cette soirée en Jamaïque. Pendant le dîner, Aria avait tourné le dos une minute. Quand elle avait cherché Noel du regard, elle l'avait trouvé debout au bar, près d'une blonde sexy qui lui bavait littéralement dessus.

— Ce n'est pas possible, avait-elle soufflé en sentant la jalousie lui tordre le ventre.

Elle avait foncé vers le bar pour s'interposer, mais avant qu'elle les rejoigne, la fille s'était retournée. C'était l'inconnue qu'Emily avait prise pour Ali.

Elle avait adressé un large sourire à Aria.

— Salut, Aria. Je m'appelle Tabitha.

Un frisson avait parcouru l'échine d'Aria.

— Comment connais-tu mon nom ?

— C'est ton petit ami qui vient de me le dire. (Tabitha avait tapoté l'épaule de Noel.) Ne t'en fais pas, il est très sage. Pas comme la plupart des gens.

Tabitha avait fait un clin d'œil à Aria qui pouvait laisser entendre qu'elle en savait plus sur sa vie. Que son père avait trompé sa mère avec Meredith. Et qu'Aria elle-même avait été infidèle à Sean Ackard avec Ezra Fitz.

Mais comment aurait-elle pu être au courant ? Noel ne lui en aurait pas parlé. Et même si la presse avait divulgué beaucoup d'informations au sujet d'Aria, aucun article n'avait jamais mentionné la raison du divorce de ses parents ni sa propre liaison avec son professeur d'anglais.

Méfiante, Aria avait observé les brûlures sur les bras de Tabitha. Il était arrivé quelque chose d'affreux à cette fille. Peut-être avait-elle effectivement été prise dans un incendie. Mais ça ne signifiait pas qu'Emily avait raison.

Bip.

Aria baissa les yeux. C'était son téléphone Droid posé sur la table basse. Elle le saisit et consulta l'écran. Elle avait reçu un message d'Hanna Marin.

Aria fronça les sourcils. Hanna ? Elles ne s'étaient pas parlé depuis des mois.

Aria ouvrit le message.

Retrouve-moi devant l'ancienne boîte aux lettres d'Ali. C'est très important.

Descendre la rue où les DiLaurentis habitaient autrefois donnait toujours à Aria l'impression de traverser un cimetière. L'ancienne maison des Vanderwaal se dressait juste après le carrefour. Les fenêtres étaient noires, les portes toutes verrouillées, et une pancarte « À VENDRE » gisait dans le jardin de devant.

Par contraste, la maison des Hastings brillait comme un gâteau d'anniversaire, mais Aria ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil vers les restes de la grange et

les bois qui mettraient des années à renaître de leurs cendres après l'incendie provoqué par la véritable Ali.

Aria n'oublierait jamais sa course désespérée, par cette nuit de janvier. En essayant d'échapper à la fumée et aux flammes, elle avait découvert une fille coincée sous un tronc d'arbre. Elle l'avait traînée en lieu sûr.

Cette fille, c'était Ali. Mais pas *leur* Ali. Pas celle qui avait choisi Aria, Spencer, Hanna et Emily pour devenir ses nouvelles meilleures amies au début de leur année de 6e. Pas celle qu'elles avaient tour à tour adorée et détestée. C'était la véritable Ali, qui avait passé tout ce temps internée au Sanctuaire d'Addison-Stevens.

Aria secoua la tête pour chasser ces souvenirs tandis que ses phares balayaient l'ancienne allée des DiLaurentis. Une silhouette se tenait près de la boîte aux lettres, sautillant d'un pied sur l'autre afin de se réchauffer. Aria se gara le long du trottoir et descendit de voiture. Ce n'était pas Hanna, mais Emily.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? s'étonna Aria.

Emily semblait tout aussi surprise qu'elle.

— Spencer m'a demandé de venir. Toi aussi, tu as reçu un texto d'elle ?

— Non, d'Hanna.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

Pivotant, les deux filles virent Hanna descendre de sa Prius, ses cheveux auburn relevés en chignon. Aria brandit son téléphone.

— Tu m'as demandé de venir ici.

— Pas du tout. (Hanna semblait perplexe.) Si Emily ne m'avait pas envoyé de texto pour que je la rejoigne, je serais bien au chaud chez moi à l'heure qu'il est.

Emily fronça les sourcils.

— Je ne t'ai pas envoyé de texto.

Un craquement résonna derrière elles. Les trois filles firent volte-face. Spencer jaillit des buissons qui séparaient la propriété des Hastings de celle des DiLaurentis.

— Tu as donné rendez-vous à tout le monde, Aria ?

Aria partit d'un rire nerveux.

— Je n'ai donné rendez-vous à personne.

— Bien sûr que si.

Spencer agita son iPhone sous le nez de l'autre fille.

Retrouve-moi devant l'ancienne boîte aux lettres d'Ali. J'ai quelque chose à te montrer.

Un nuage passa devant la lune, masquant sa lumière argentée. Des congères

couvertes de givre scintillaient doucement sur la pelouse.

Aria et les autres échangèrent un regard inquiet. C'était une scène dont la familiarité tordit de nouveau l'estomac de la jeune fille.

— Je faisais du baby-sitting dans le coin, dit Emily d'une voix tremblante. Quand j'ai reçu mon texto, j'ai regardé par ici, et j'ai vu quelqu'un. J'ai cru que c'était toi, Spencer, puisque tu venais de me dire de te rejoindre ici.

— Non, ce n'était pas moi, la détrompa Spencer d'une voix rauque.

Un instant, personne ne dit rien. Aria devinait qu'elles pensaient toutes à la même chose – à la pire de toutes les explications.

— D'accord. (Spencer se tourna vers le jardin des DiLaurentis.) Très drôle. Ha, ha. Tu peux sortir de ta cachette, andouille ! On sait que tu es là.

Personne ne répondit. Rien ne bougeait ni dans le jardin ni dans les bois au-delà.

Le cœur d'Aria battait la chamade. Elle avait l'impression que quelque chose, ou quelqu'un, se tapissait tout près d'elles, les observant et attendant le moment opportun pour frapper.

Soudain, le vent forcit, et Aria huma une odeur de fumée et de gaz – la même odeur horrible qu'elle avait sentie la nuit où Ali avait mis le feu au bois. La même odeur que la nuit où elle avait fait brûler la maison des Poconos.

— Je m'en vais, décréta Aria en récupérant ses clés de voiture dans son sac. Je ne suis pas d'humeur à jouer.

— Attends ! s'écria Emily. C'est quoi, ça ?

Aria se retourna. Le vent agitait un morceau de papier qui dépassait de la boîte aux lettres des DiLaurentis. Emily s'approcha et le dégagea.

— Ce n'est pas pour nous, siffla Hanna. C'est sans doute juste une publicité idiote !

— Une publicité idiote avec nos noms dessus ? répliqua Emily.

Elle brandit une enveloppe blanche sur laquelle était marqué : « SPENCER, EMILY, ARIA ET HANNA ».

— C'est quoi cette connerie ? souffla Spencer, l'air plus agacée qu'effrayée.

Hanna arracha l'enveloppe des mains d'Emily. Les autres filles se massèrent autour d'elle pour voir. Elles n'avaient pas été aussi proches depuis des mois. Aria sentait l'odeur sucrée du parfum Michael Kors d'Hanna, et celle du chewing-gum double menthe d'Emily. Une mèche des cheveux blonds soyeux de Spencer lui frôlait la joue.

Spencer activa l'application lampe de poche de son iPhone et braqua la lumière sur l'enveloppe. Celle-ci contenait une page de magazine pliée en trois, qui se révéla être la dernière photo existante de la véritable Ali – prise à son

retour du Sanctuaire d'Addison-Stevens l'année précédente. « *La Tueuse au visage d'ange, ce samedi à 20 h 00* », était-il marqué en bas.

— Ce foutu téléfilm, gronda Aria. Quelqu'un joue avec nos nerfs.

— Attends. (Emily désigna l'autre chose que contenait l'enveloppe.) Et ça, c'est quoi ?

Hanna la prit entre deux doigts pour la sortir. C'était une carte postale. La photo, prise depuis les airs, montrait un océan turquoise scintillant, bordé de falaises rocheuses. Au sommet de celles-ci se dressait un hôtel avec une immense piscine, des chaises longues, des huttes tiki, une terrasse et un restaurant sur le toit.

Hanna hoqueta.

— On dirait…

— Impossible, chuchota Spencer.

— Et pourtant. (Emily désigna la mosaïque en forme d'ananas au fond de la piscine.) Les Falaises.

Aria recula comme si la carte postale était en feu. Elle n'avait pas vu de photo de la Jamaïque depuis un an. Elle avait effacé toutes celles qu'elle avait prises pendant leurs vacances de printemps. Elle s'était détaguée de tous les clichés que Mike et Noel avaient publiés sur leur mur Facebook et qui les montraient à la plage, en train de dîner, de faire du kayak ou de la plongée sous-marine dans les récifs. Tous ces clichés où elle faisait semblant de s'amuser alors qu'elle dissimulait une vérité horrible.

Le simple fait de regarder cette vue aérienne de l'hôtel lui donna la nausée. Une image très nette se forma dans son esprit : Tabitha debout au bar, la regardant avec un sourire en coin, comme si elle savait exactement qui était Aria et quels secrets elle cachait.

— Qui a bien pu nous envoyer ça ? souffla Hanna.

— Ce n'est qu'une coïncidence, affirma Spencer avec force. Quelqu'un s'amuse à nos dépens.

Elle regarda de nouveau autour d'elle, mais personne ne se tapissait dans les buissons ni ne gloussait sous l'ancien porche des DiLaurentis. La rue était calme et silencieuse, comme si les filles étaient les seules personnes dehors à des kilomètres à la ronde.

Puis Hanna retourna la carte postale et plissa les yeux.

— Oh, mon Dieu.

— Quoi ? demanda Spencer.

Sans répondre, Hanna secoua frénétiquement la tête et lui tendit la carte postale.

L’une après l’autre, les filles déchiffrèrent le message au dos. Spencer se couvrit les yeux. Emily lâcha un « Non… ». Son tour venu, Aria se concentra très fort sur les lettres inscrites, pour lutter contre sa nausée grandissante.

Il paraît que la Jamaïque est très belle en cette saison. Dommage que vous ne puissiez plus JAMAIS y retourner.

Vous m’avez manqué !

« A »

9

DES ENNUIS AU PARADIS

Les mots se brouillèrent pour Spencer. Le vent soufflait, et les branches des arbres raclaient le côté de l'ancienne maison des DiLaurentis avec un crissement plaintif.

— Vous croyez que c'est vraiment elle ? chuchota Emily.

Il faisait si froid qu'un petit nuage de vapeur se formait devant sa bouche.

Spencer examina de nouveau la carte postale. Elle voulait désespérément répondre que c'était une mauvaise blague, comme tous les autres messages signés « A » qu'on leur avait envoyés depuis la mort d'Ali. Spencer en avait reçu dans sa boîte aux lettres, adressés à Spenser Hastengs, Spancer Histings ou, plus amusant encore, Spencer Montgomery.

La plupart d'entre eux étaient assez inoffensifs : *Je te surveille*, ou *Je connais tous tes secrets*. D'autres, bizarrement, étaient plutôt sympathiques. Quelques-uns semblaient plus inquiétants : tentatives de chantage ou d'extorsion de fonds. Spencer les avait transmis au département de police de Rosewood, qui avait promis de s'en occuper, et elle était retournée à ses occupations habituelles.

Mais cette fois, c'était différent. Le message faisait allusion à un véritable secret, une chose à laquelle Spencer n'osait pas penser depuis presque un an. Si la nouvelle tombait entre de mauvaises oreilles, les quatre filles auraient de très gros ennuis. Et leurs vies seraient détruites.

— Comment est-ce possible ? souffla Hanna. Comment quelqu'un pourrait-il être au courant ? Il n'y avait personne. Personne n'a vu ce qu'a fait Aria.

Les lèvres d'Aria s'entrouvrirent tandis qu'une vive culpabilité se peignait sur son visage.

— Ce que nous avons toutes fait, rectifia très vite Spencer. Nous avons toutes participé.

Hanna croisa les bras sur sa poitrine.

— D'accord, d'accord. Mais il n'y avait personne. Nous nous en sommes assurées.

— Nous nous sommes peut-être trompées, suggéra Emily, dont les yeux brillaient dans la lumière de l'iPhone.

— N'y pense même pas, dit Spencer sur un ton d'avertissement. Ça ne peut pas être elle. C'est tout à fait impossible.

Hanna retourna la carte postale pour regarder la vue aérienne de l'hôtel. Elle fronça les sourcils.

— Ce n'est peut-être pas ce que nous croyons. Il s'est passé beaucoup de choses en Jamaïque. L'auteur de ce message parle peut-être de la fois où Noel a volé ces mignonnettes de rhum au bar pour les rapporter dans notre chambre ?

— Oui, parce que c'est très plausible que quelqu'un se soucie encore de ça un an plus tard, railla Aria. Ce ne serait pas une raison suffisante pour nous empêcher de retourner en Jamaïque. Rendons-nous à l'évidence. Il est bien question de *ça*.

De nouveau, les filles se turent. Un chien aboya quelques maisons plus loin. Un morceau de glace choisit ce moment pour se détacher du toit de l'ancien garage des DiLaurentis et s'écraser sur le sol, où il se brisa en mille morceaux. Les filles sursautèrent violemment.

— Vous croyez qu'il faut en parler à la police ? murmura Emily.

Spencer la dévisagea comme si elle était folle.

— À ton avis ?

— Ils ne nous demanderaient peut-être pas de quoi parle l'auteur du message, insista Emily. On pourrait se débrouiller pour ne pas le leur dire. Mais si quelqu'un en a vraiment après nous, il faut l'arrêter avant que l'une de nous soit blessée.

— La seule personne qui pourrait nous vouloir du mal, c'est quelqu'un qui sait ce que nous avons fait, dit Aria d'une petite voix. Et si nous allons voir la police, ça se saura forcément.

Emily roulait des yeux affolés.

— Mais nous ne sommes même pas certaines de ce qui s'est passé ce soir-là, fit-elle remarquer.

— Arrêtez ! coupa Spencer en fermant les yeux. (Si elle s'autorisait à y penser, le remords et la paranoïa la submergeraient comme une lame de fond, et elle se noierait.) Quelqu'un essaie de nous faire peur, d'accord ? (Elle prit la carte postale des mains d'Hanna et la fourra dans la poche de son duffle-coat.) Il est hors de question que je me laisse encore manipuler. Nous avons déjà assez souffert.

— Alors, que suggères-tu ? s'enquit Aria en levant les mains.

— On ignore ce message, décida Spencer. On fait comme si on ne l'avait jamais reçu.

— Mais quelqu'un est au courant, Spencer, geignit Emily. Et si « A » allait voir la police ?

— Avec quelles preuves ? (Spencer regarda tour à tour chacune des autres filles.) Il n'y en a pas, tu te souviens ? Il n'existe aucun lien avec nous, sinon nos souvenirs. Personne n'a rien vu. Personne ne la connaissait. Personne ne l'a cherchée par la suite. Et si Hanna avait raison ? Et si ce message faisait allusion à autre chose ? À moins que quelqu'un n'ait remarqué que nous n'étions plus aussi proches qu'avant, et qu'il en ait déduit que ça avait un rapport avec la Jamaïque.

Spencer s'interrompit, repensant à la curiosité avec laquelle Wilden l'avait observée durant la soirée organisée par sa mère. N'importe qui aurait pu se rendre compte que leur amitié s'était délitée.

— Je ne vais pas me laisser traumatiser par ce truc, affirma-t-elle. Qui est avec moi ?

Les autres filles se dandinèrent, indécises. Emily fit tourner autour de son poignet le bracelet en argent qu'elle avait acheté pour remplacer l'ancien bracelet brésilien fabriqué par Ali. Aria fourra les mains dans ses poches en se mordillant nerveusement la lèvre inférieure. Mais Hanna redressa le dos.

— Moi, je suis avec toi. Je n'ai vraiment pas besoin d'une autre « A » dans ma vie. Le harcèlement, c'est passé de mode.

— Bien. (Spencer regarda les autres.) Et vous, les filles ?

Emily donna un coup de pied dans un tas de neige qui s'était formé au bord du trottoir.

— Je ne sais pas trop.

Aria aussi hésitait.

— C'est quand même une drôle de coïncidence…

Spencer se gifla les cuisses.

— Croyez ce que vous voulez, mais ne m'entraînez pas là-dedans, d'accord ? Qui que soit ce nouveau « A », il ne fait pas partie de ma vie. Et si vous êtes malignes, vous ne le laisserez pas non plus faire partie de la vôtre.

Sur ces mots, elle tourna les talons et regagna sa maison, les épaules carrées et la tête haute. C'était ridicule de penser qu'un nouveau « A » avait fait son apparition, et encore plus d'imaginer que quelqu'un était au courant de ce qu'elles avaient fait. Leur secret était bien gardé. Et puis tout allait si bien pour Spencer en ce moment ! Elle ne laisserait personne gâcher son année de terminale – et, à plus forte raison, lui enlever Princeton.

Sa détermination demeura intacte pendant dix pas. Mais au moment où elle atteignait la vive lumière du porche, un souvenir indésirable s'imposa à son esprit.

Après le dîner, le premier soir de leurs vacances en Jamaïque, Spencer était allée aux toilettes. Lorsqu'elle était ressortie du box, une fille était assise sur les lavabos devant le miroir, une flasque en métal à la main. La fille dont Emily aurait juré que c'était Ali.

Spencer avait voulu battre en retraite dans le box et verrouiller la porte. Cette fille avait quelque chose d'étrange. Elle affichait un sourire narquois, comme si elle avait connaissance d'un très mauvais tour en train de se jouer. Avant que Spencer ait pu s'échapper, elle lui avait tendu la flasque. Du liquide avait clapoté dans le fond.

— Tu en veux ? C'est un rhum terrible qu'une vieille femme m'a vendu sur la route de l'hôtel. Ça va te retourner la tête.

La musique de l'orchestre de bidons qui jouait au bar avait vibré à travers les murs peu épais. Une odeur de bananes plantain frites avait chatouillé les narines de Spencer. La jeune fille avait hésité. Un pressentiment lui disait qu'elle s'apprêtait à faire quelque chose de dangereux.

— Tu as peur ? lança la fille sur un ton de défi, comme si elle avait lu dans les pensées de Spencer.

Redressant le dos dans un sursaut d'orgueil, celle-ci avait pris la flasque et bu une petite gorgée. L'alcool lui avait réchauffé immédiatement la poitrine.

— C'est vraiment bon.

— Je te l'avais bien dit. (La fille avait repris sa flasque.) Je m'appelle Tabitha.

— Spencer.

— Tu étais avec le groupe dans le coin, pas vrai ? avait demandé Tabitha.

Spencer avait alors acquiescé.

— Tu as de la chance. Mes amies m'ont lâchée. Elles ont changé leur réservation pour le Royal Plantain, un peu plus haut sur la route, sans me prévenir. Et quand j'ai essayé de prendre une chambre là-bas, tout était complet. Ça craint.

— Grave, avait murmuré Spencer. Vous vous êtes disputées, ou quoi ?

Tabitha avait haussé les épaules d'un air coupable.

— Ouais. À propos d'un garçon. J'imagine que tu vois de quoi je veux parler.

Spencer avait cligné des yeux. La plus grosse dispute qu'elle avait eue au sujet d'un garçon, c'était avec Ali – *son* Ali –, à propos de Ian Thomas qui leur plaisait à toutes les deux.

Le soir de la disparition de son amie, à la fin de leur année de 5e, Ali avait quitté en trombe la grange des Hastings, et Spencer l'avait suivie. Ali lui avait balancé qu'elle sortait en secret avec Ian, et que la seule raison pour laquelle ce dernier avait embrassé Spencer, c'était parce qu'elle le lui avait ordonné. Il lui

obéissait comme un gentil toutou, s'était vantée Ali. Furieuse, Spencer l'avait poussée très fort.

Un sourire entendu avait flotté sur les lèvres de Tabitha, comme si elle faisait justement allusion à cette histoire. Mais elle ne pouvait pas être au courant, pas vrai ?

Le plafonnier avait clignoté. Et soudain, Spencer avait remarqué la façon dont le coin des lèvres de Tabitha se relevait, exactement comme le faisait Ali. Ses poignets étaient tout aussi fins, et Spencer imaginait très bien ses mains aux paumes carrées et aux longs doigts l'empoignant pour lutter avec elle devant la grange de sa famille.

Soudain, le portable de Tabitha s'était mis à jouer le refrain d'« Hallelujah ». La jeune fille avait jeté un coup d'œil à l'écran et s'était dirigée vers la porte.

— Désolée, il faut que je réponde. À plus ?

Avant que Spencer ait pu réagir, la porte des toilettes s'était refermée derrière Tabitha. Spencer était restée plantée devant les lavabos, observant son reflet.

Elle n'aurait pas su dire pourquoi elle avait sorti son iPhone afin de faire une recherche sur les hôtels de la région. Et elle aurait soutenu que c'était à cause du rhum que son cœur avait battu si fort pendant qu'elle entrait sa requête dans Google. Mais lorsque les résultats étaient apparus à l'écran, elle avait commencé à penser que c'était bien l'anxiété qui lui nouait le ventre. Quelque chose clochait.

Il n'y avait pas d'hôtel Royal Plantain dans les parages, ni même dans le reste de la Jamaïque. La mystérieuse Tabitha était donc une menteuse.

Spencer avait regardé de nouveau son reflet. On aurait dit qu'elle avait vu un fantôme.

Ce qui était peut-être le cas.

10

UNE ÉTOILE EST NÉE

L'après-midi du lendemain, après que le SEPTA R5 se fut arrêté dans tous les bleds du chemin, Hanna arriva enfin à Philadelphie. Dès que la porte métallique du train coulissa, la jeune fille mit la bandoulière de sa besace argent cloutée sur son épaule et descendit l'Escalator.

Deux filles en sweat-shirts de la fac de Bryn Mawr et jean bootcut la fixaient. Un instant, Hanna se raidit, pensant à la carte trouvée dans l'ancienne boîte aux lettres d'Ali la veille. Puis elle percuta : les filles la reconnaissaient parce qu'elles l'avaient vue aux informations l'année dernière. Il arrivait encore assez souvent qu'on la dévisage dans la rue.

Hanna leva le nez en prenant l'air hautain et indifférent d'une célébrité. Après tout, elle se rendait à sa toute première séance photo. Et ces deux-là, où allaient-elles ? Faire les soldes dans une friperie ?

Une grande silhouette portant un appareil autour du cou attendait devant le McDonald's de la gare. Le cœur d'Hanna bondit dans sa poitrine. Avec sa veste kaki à capuche doublée de fourrure, son slim et ses boots lacés, Patrick avait même l'allure d'un photographe branché.

Le jeune homme se retourna et vit approcher Hanna. Il leva son appareil numérique muni d'un gros objectif et le braqua vers elle. Un instant, Hanna voulut se couvrir le visage de ses mains. Au lieu de ça, elle rejeta ses épaules en arrière et lui adressa un grand sourire. C'était peut-être un test : shooting en action d'un mannequin dans la gare crasseuse, bondée de touristes obèses avec une banane autour de la taille.

— Tu es venue, constata Patrick quand Hanna le rejoignit.

— Tu pensais que je me défilerais ? le taquina la jeune fille en s'efforçant de contrôler son excitation.

Patrick la détailla de la tête aux pieds.

— Chouette tenue. Tu ressembles à Adriana Lima, en plus canon.

— Merci.

Hanna posa les mains sur ses hanches et prit la pose. Heureusement qu'il la trouvait chouette, cette tenue ! Hanna en avait essayé un million avant d'arrêter son choix sur cette robe rose à volants, ce blouson de motocross, ces grosses bottines en daim, ces bracelets et ce collier en or. Ses jambes nues allaient sans doute geler, mais ça en vaudrait la peine.

Les haut-parleurs annoncèrent qu'un train à destination de Trenton venait d'entrer en gare, et une petite foule se précipita dans l'escalier. Patrick saisit le sac en toile qui contenait son matériel et se dirigea vers la sortie de la 16e Rue.

— Je pensais qu'on pourrait faire quelques clichés d'extérieur dans différents endroits de la ville. Devant la mairie et la Cloche de la Liberté, par exemple. Ce sont des classiques, et la lumière est parfaite à cette heure-ci.

— D'accord, acquiesça Hanna.

Patrick parlait même comme un professionnel accompli !

— Puis on finira par une séance en intérieur à mon studio de Fishtown. Ça ne t'embête pas trop de faire tout ça ? Ce serait génial pour mon book. Et comme promis, je t'aiderai à choisir des photos pour les agents.

— C'est parfait.

Tandis qu'ils montaient l'escalier, Patrick pressa son bras contre celui d'Hanna en désignant une plaque de verglas de sa main libre.

— Attention.

— Merci, dit Hanna en contournant la zone glissante.

Dès que le danger fut passé, Patrick retira son bras.

— Tu as toujours voulu être photographe ? lui demanda Hanna pendant qu'ils longeaient Market Street en direction de la mairie.

Il faisait glacial ; tous les passants marchaient tête baissée et capuche relevée. De la neige sale à moitié fondue s'accumulait au bord des trottoirs.

— Depuis que je suis tout petit, admit Patrick. J'étais ce genre de gosse qui ne va nulle part sans un appareil jetable. Tu te souviens de ces trucs ? Tu es trop jeune, peut-être.

Hanna eut un petit rire.

— Bien sûr que je m'en souviens ! J'ai dix-huit ans, et toi ?

— Vingt-deux, répondit Patrick comme si une génération entière les séparait. (Il tendit un bras vers la gauche.) J'ai fait l'École des Arts Moore. Je viens juste de finir.

— Ça t'a plu ? J'envisage d'aller au F.I.T. ou à Pratt pour étudier la mode.

Hanna avait envoyé ses demandes d'inscription quelques semaines plus tôt.

— J'ai adoré.

Patrick contourna un stand de hot-dogs planté au milieu du trottoir. Une odeur de saucisses grasses planait dans l'air.

— New York te plaira aussi, mais je te parie que tu n'iras pas là-bas pour étudier. Une agence de mannequins te proposera un contrat, j'en suis sûr.

Hanna avait l'impression que des fées dansaient dans son ventre.

— Pourquoi ? demanda-t-elle nonchalamment, comme si la réponse lui importait peu.

— Pendant mes études, j'ai bossé comme assistant sur des tas de shootings de mode. (Patrick s'arrêta à un feu rouge.) Tu as exactement le look que recherchent les couturiers et les rédactrices.

— Tu trouves ?

Si seulement Hanna avait pu enregistrer ce qu'il disait et le poster sur Twitter ! Ou, mieux encore, directement sur le mur Facebook de Kate !

— Au fait, comment tu as atterri sur le tournage de la vidéo de mon père ? s'enquit Hanna.

Patrick eut un sourire en coin.

— Je rendais service à un ami. En principe, je ne fais pas de pub, surtout pour une campagne électorale. La politique ne m'intéresse pas vraiment.

— Moi non plus, avoua Hanna, soulagée.

Elle ne savait même pas quelles étaient les opinions de son père sur les sujets importants. S'il remportait l'élection et que quelqu'un voulait l'interviewer… eh bien, elle prendrait un coach afin qu'il lui dise quoi répondre.

— Mais il a l'air sympa, cria Patrick pour se faire entendre malgré le vacarme d'un bus qui passait devant eux. Ta sœur, par contre… elle est plutôt coincée, non ?

— Ce n'est pas ma sœur. Seulement la fille de ma belle-mère, dit très vite Hanna.

— Ah. (Patrick acquiesça d'un air entendu, et un léger sourire plissa le coin de ses yeux noirs.) J'aurais dû me douter que vous n'étiez pas parentes.

Ils atteignirent la mairie, et Patrick se mit au travail, demandant à Hanna de poser dans l'ombre de la grande arche.

— OK. Pense à quelque chose que tu veux tellement que tu t'y vois déjà, lui ordonna-t-il en braquant son objectif sur elle. Une chose dont tu as très envie, et pour laquelle tu es prête à tout. Tu peux faire ça ?

Ce n'était pas très difficile pour Hanna. Elle s'adossa au mur, jetant à Patrick le regard le plus déterminé qu'elle pût trouver.

— Génial, la félicita le jeune homme. (*Clic. Clic.)* Tes yeux sont magnifiques.

Hanna rejeta ses cheveux auburn en arrière, baissa la tête et entrouvrit à peine les lèvres. C'était une pose qu'elle prenait souvent quand, avec Ali et le reste de la bande, elle jouait à mimer des séances photo dans le salon des DiLaurentis. Ali

lui disait toujours que ça lui donnait un double menton et l'air d'une droguée, mais Patrick se déchaîna en criant :

— Fabuleux !

Au bout d'un moment, il s'interrompit pour passer en revue les clichés qu'il avait déjà pris, sur le petit écran de son appareil.

— Tu es sensationnelle. Tu avais déjà fait beaucoup de shootings ?

— Quelques-uns, répondit Hanna évasivement.

La séance photo pour *People* juste après l'incendie des Poconos, ça comptait, non ?

Patrick leva de nouveau son appareil.

— OK, relève le menton et fais-moi la femme fatale.

Hanna s'efforça de prendre un air sulfureux. *Clic*. *Clic*.

Une petite foule de touristes se forma autour d'eux.

— Vous travaillez pour quel magazine ? demanda une femme d'âge mûr émerveillée.

— *Vogue*, répondit Patrick sans hésiter.

Les gens poussèrent des soupirs et des exclamations. Certains se rapprochèrent pour prendre eux aussi des photos d'Hanna. La jeune fille avait l'impression d'être une star.

Après quelques clichés supplémentaires devant la Cloche de la Liberté, Patrick suggéra qu'ils se rendent à son studio. Le soleil déclinait à l'horizon lorsqu'ils arrivèrent à Fishtown. Patrick monta d'un bond les marches d'une jolie bâtisse de pierre brune et ouvrit la porte d'entrée pour Hanna.

— J'espère que les escaliers ne te dérangent pas.

Quand il poussa la porte peinte en noir sur le palier du troisième étage, Hanna laissa échapper un « Ooooh ! » de surprise autant que de ravissement.

Le studio était une immense pièce aux murs couverts de photos de toutes les tailles et de tous les styles. Trois grandes fenêtres donnaient sur la rue. L'écran plat d'un Mac se dressait dans un coin. Il y avait une kitchenette sur la droite, avec des bidons de révélateur et de fixateur sur le comptoir. Mais au lieu d'une odeur chimique, Hanna sentit le parfum de sa bougie Delirium & Co préférée : thé de Chine.

— Tu vis ici ? demanda-t-elle.

— Non, j'y travaille seulement, la détrompa Patrick en laissant tomber son sac par terre. Je partage cet endroit avec deux collègues. Avec un peu de chance, personne ne nous dérangera.

Il mit un vieux CD de bossa nova, arrangea un projecteur et positionna un tabouret devant. Hanna s'y assit et se mit aussitôt à se balancer au rythme de la musique.

— Super, murmura Patrick. Bouge ton corps. Oui, comme ça.

Clic. *Clic*.

Hanna fit glisser son blouson en cuir sur ses épaules et commença à onduler en rythme, les yeux mi-clos. La lumière du projecteur lui chauffait les jambes. Mue par une impulsion, elle se débarrassa de son blouson, révélant le haut de la robe bustier qu'elle portait dessous.

— Trèèès bien, la félicita Patrick. (*Clic*. *Clic*. *Clic*. *Clic.)* Maintenant, balance tes cheveux. Oui, comme ça !

Hanna obtempéra, laissant quelques mèches lui retomber devant les yeux de manière sexy. Une des bretelles de son soutien-gorge glissa de son épaule, mais Hanna ne prit pas la peine de la remonter.

Elle était comme hypnotisée par les pommettes hautes et les lèvres charnues de Patrick. Il lui donnait l'impression qu'elle était la plus belle fille de la Terre, et elle adorait ça. Elle aurait voulu que tout le monde puisse la voir.

Au milieu de la musique sensuelle, de la lumière des projecteurs et des poses glamours qu'elle enchaînait, un souvenir indésirable jaillit dans la tête d'Hanna. Quand Ali était revenue à Rosewood l'année précédente, elle avait pris les mains d'Hanna pour lui dire combien elle la trouvait belle à présent.

— Sérieusement, regarde-toi ! s'était-elle exclamée. Tu es éblouissante.

C'était la chose la plus merveilleuse qu'Hanna eût jamais entendue. Depuis qu'elle s'était prise en main – qu'elle avait perdu du poids, soigné son acné et investi dans une nouvelle garde-robe –, elle rêvait qu'Ali revienne d'entre les morts et voie qu'elle n'était plus la mocheté de leur petite bande. Mais au final, ce n'était qu'un commentaire hypocrite destiné à gagner sa confiance.

Un autre souvenir indésirable surgit de sa mémoire. En Jamaïque, après le dîner du premier soir, Hanna s'était dirigée vers le grand télescope installé dans un coin du restaurant sur le toit. Il était braqué sur le ciel au-dessus de la mer. La nuit était sans nuages ; les étoiles semblaient assez proches pour qu'on puisse les toucher en tendant le bras.

Quelqu'un avait toussé derrière Hanna, qui s'était retournée. Une fille blonde en robe jaune se tenait près d'elle – la fille qu'Emily leur avait désignée à son arrivée. Elle ne ressemblait pas du tout à Ali, sinon qu'elle était blonde et qu'elle avait elle aussi une lueur malicieuse dans les yeux. Pourtant, elle s'était penchée vers Hanna comme si elle la connaissait.

— J'ai entendu dire que ce télescope était génial.

Son haleine sentait légèrement le rhum.

— Euh, ouais. (Hanna fit un pas sur le côté.) Tu veux voir ?

La fille avait approché son œil de l'instrument. Au bout de quelques secondes, elle s'était redressée et s'était présentée. Elle s'appelait Tabitha Clark,

elle venait de New York, et c'était sa première soirée à l'hôtel.

— Moi aussi, répondit très vite Hanna. J'adore cet endroit. On est allées sauter des falaises cet après-midi. Et demain, je prends un cours de yoga.

Elle s'était sentie un peu nerveuse et n'avait pu s'empêcher de regarder les traces de brûlures sur les bras de l'autre fille. Que lui était-il arrivé ?

— Tu es très belle, tu sais, lança soudain Tabitha.

Hanna avait pressé une main sur sa poitrine.

— M-merci !

Tabitha avait penché la tête sur le côté.

— Mais je parie que tu ne l'as pas toujours été, pas vrai ?

Hanna s'était rembrunie.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

Tabitha avait humecté ses lèvres roses.

— Je crois que tu le sais très bien.

Hanna avait été prise de vertige. Il était possible que Tabitha l'ait reconnue après l'avoir vue à la télé ou dans les journaux. La presse avait raconté beaucoup de choses sur Hanna : que Mona l'avait renversé avec sa voiture, qu'elle avait été prise en train de voler à l'étalage, qu'elle et ses amies avaient juré avoir vu le cadavre de Ian dans les bois… Mais son passé de petite grosse boutonneuse ne s'était pas ébruité. Aucune photo d'elle avant sa transformation n'avait jamais paru dans des magazines ni circulé sur Internet. Hanna avait soigneusement vérifié. Alors, comment Tabitha pouvait-elle savoir qu'Hanna avait été un vilain petit canard ?

Quand Hanna reporta son attention sur l'autre fille, il lui avait semblé que son visage avait changé. Au-delà de la lueur dans ses yeux bleus, Hanna avait décelé d'autres ressemblances avec Ali : l'arc de sa lèvre supérieure, par exemple. C'était comme si le fantôme d'Ali transparaissait à travers la peau abîmée de Tabitha.

— Hanna ?

La voix de Patrick interrompit le cours de ses pensées. Elle cligna des yeux, tentant de s'arracher à ses souvenirs. La voix de Tabitha résonnait encore à ses oreilles. *Je parie que tu n'as pas toujours été belle*.

Patrick la dévisageait, mal à l'aise.

— Euh, tu devrais peut-être…

Il eut un geste vers la poitrine d'Hanna. Celle-ci baissa les yeux. Le bustier de sa robe avait glissé, et la moitié de son sein gauche pendait hors de son soutien-gorge.

— Oups, dit Hanna en rajustant ses vêtements.

Patrick baissa son appareil.

— Tu as eu comme une absence tout à coup. Ça va ? s'inquiéta-t-il.

L'image de Tabitha persistait dans la tête d'Hanna. Mais la jeune fille s'était fait une promesse : elle ne laisserait pas le message de « A » reçu la veille rouvrir la boîte de Pandore. Alors, elle redressa les épaules et se secoua.

— Désolée, je pensais juste à un truc. Mais c'est fini.

La dernière chanson des Black Eyed Peas commença. Hanna fit signe à Patrick de monter le son.

— On continue.

Et ils se remirent au travail.

11

EMILY A UN FAN

— Dix fois cent mètres en une minute trente, cria Raymond depuis le bord du bassin le mardi après-midi. Départ sur la minute !

Raymond était l'entraîneur du club de natation municipal. Il s'occupait d'Emily depuis qu'elle était gamine. Pendant toutes ces années, elle ne l'avait jamais vu porter autre chose que ses claquettes de piscine Adidas et sa combinaison TYR noire brillante. Il avait une pilosité de gorille, comme beaucoup d'hommes qui s'étaient longtemps rasés les bras et les jambes pour des compétitions, et les larges épaules de quelqu'un qui s'était spécialisé dans la nage dorsale.

L'aiguille des secondes approchait du douze. Raymond se pencha en avant.

— Prêtes ? Partez !

Emily donna une poussée pour s'écarter du mur, son corps fendant l'eau comme une flèche et ses jambes ondulant telle la queue d'un dauphin. L'eau était fraîche sur sa peau, et la jeune fille entendait des bribes des vieilles chansons que diffusait la radio dans le bureau de Raymond.

Les muscles d'Emily se détendirent. C'était bon de nager de nouveau après une si longue interruption.

Arrivée à l'autre bout du bassin, elle vira et donna une poussée pour repartir en sens inverse. Les autres filles dans son couloir en firent autant. C'étaient toutes de bonnes nageuses, qui espéraient obtenir une bourse dans une fac bien cotée. Certaines des élèves de terminale avaient déjà été recrutées ; elles avaient fièrement montré leur lettre d'admission à Raymond dès qu'elles l'avaient reçue.

Emily continua à agiter bras et jambes en faisant le vide dans son esprit. D'après Raymond, ça l'aiderait à nager plus vite. Mais elle ne pouvait s'empêcher de repenser à la carte postale dans la boîte aux lettres d'Ali. Qui l'avait envoyée ? Quelqu'un avait-il vu ce qu'elles avaient fait ?

Personne n'avait été témoin de ce qui s'était passé en Jamaïque. Aucun couple ne s'embrassait sur la plage, aucun visage n'était collé à une fenêtre de l'hôtel, aucun employé ne balayait la terrasse de derrière. Ou bien « A » avait porté un

coup au hasard, ou bien c'était la personne dont Emily avait le plus peur au monde.

Arrivée au bout de la distance réclamée, la jeune fille toucha le mur, haletante.

— Bon chrono, Emily, lança Raymond depuis le bord du bassin. C'est chouette de te revoir dans l'eau.

— Merci.

Emily s'essuya les yeux et regarda autour d'elle. La piscine n'avait pas changé depuis qu'elle avait commencé à y venir, quand elle avait six ans. Il y avait toujours des gradins en plastique jaune vif dans un coin, et une grande fresque représentant des joueurs de water-polo. Des citations motivantes étaient affichées sur les murs ; des plaques dorées célébrant les records établis là s'alignaient dans le couloir. Petite, Emily louchait dessus en espérant battre l'un d'eux, un jour. L'année précédente, elle en avait battu pas moins de trois. Mais cette année…

Raymond donna un bref coup de sifflet, et Emily s'élança pour son deuxième cent mètres. Les longueurs défilèrent très vite sous les bras puissants de la jeune fille. Chacun de ses virages était impeccablement exécuté, et son chrono ne cessait de s'améliorer.

Lorsque la série de dix fut terminée, Emily remarqua que quelqu'un la filmait depuis les gradins. L'homme baissa sa caméra et la regarda droit dans les yeux. C'était M. Roland. Il descendit jusqu'au bord du bassin.

— Salut, Emily. Tu as une seconde ?

Une autre nageuse vira près d'Emily, éclaboussant cette dernière. Avec un haussement d'épaules, la jeune fille sortit du bassin. Elle se sentait nue dans son maillot de bain, surtout à côté du costume en laine grise et des mocassins noirs de M. Roland. Et elle n'arrivait pas à oublier la soirée de la veille. Avait-il fait exprès de toucher sa hanche, ou était-ce un accident ?

M. Roland s'assit au bout d'un banc. Emily attrapa sa serviette et s'installa à l'autre extrémité.

— J'ai envoyé tes chronos au recruteur et entraîneur de l'UCN. Il s'appelle Marc Lowry. Il m'a demandé de passer pour te voir nager. (M. Roland désigna sa caméra d'un air penaud.) J'espère que ça ne te dérange pas.

— Non, ça va, dit Emily en croisant les bras sur sa poitrine.

— Ton style est vraiment nickel, commenta M. Roland en regardant une image arrêtée sur l'écran de sa caméra. Et Lowry est très impressionné par tes chronos. Mais il se demande pourquoi ce sont ceux de l'an dernier, et pas ceux de cette année.

— J’ai dû faire une pause cet été et cet automne, répondit Emily, mal à l’aise. Je n’ai pas pu nager en compétition.

Un pli barra le front de M. Roland.

— Et comment cela se fait-il ?

Emily se détourna.

— C’est personnel.

— Je ne veux pas être indiscret, mais le recruteur te posera forcément la question, insista gentiment M. Roland.

Emily tira sur un fil de sa serviette du championnat des lycées auquel elle avait participé l’année précédente, avant d’aller en Jamaïque. À l’époque déjà, elle sentait que quelque chose clochait. Elle avait eu la nausée dans le vestiaire, et elle avait failli s’évanouir sur sa chaise pliante en attendant qu’on appelle son groupe.

Elle avait réalisé un chrono décent, à peine un ou deux dixièmes de seconde en dessous de ses records personnels, mais, après coup, elle s’était sentie épuisée, comme si ses jambes et ses bras étaient remplis de sable. Ce soir-là, elle était rentrée chez elle et avait dormi quinze heures d’affilée.

Au fil des jours, elle s’était sentie de plus en plus mal. Quand elle avait dit à sa mère qu’elle comptait arrêter la natation pendant l’été pour faire un stage à Philadelphie, Mme Fields l’avait regardée comme si elle venait de lui avouer qu’elle était enceinte. Mais Emily avait joué la carte « Ali » – elle avait besoin de s’éloigner de Rosewood, trop de choses affreuses s’étaient passées ici –, et sa mère avait fini par céder.

Emily avait logé avec sa sœur Carolyn, qui prenait des cours d’été à l’université de Pennsylvanie avant d’entrer à Stanford à l’automne. Elle lui avait raconté son secret, et, à sa grande surprise, Carolyn n’en avait parlé à personne. Mais ça ne lui avait pas plu du tout.

Quand Emily était revenue à Rosewood pour la rentrée des classes et avait annoncé à sa mère qu’elle ne comptait pas reprendre la natation, Mme Fields avait blêmi. Elle avait proposé de l’emmener voir un psychologue du sport, mais Emily n’en avait pas démordu : elle ne nagerait pas cette saison.

— Tu dois oublier Alison, avait insisté sa mère.

— Ce n’est pas d’elle qu’il s’agit, avait répondu Emily, larmoyante.

— Alors, de quoi s’agit-il ? avait demandé Mme Fields.

Mais Emily ne pouvait pas le lui dire. Sans quoi, sa mère ne lui aurait plus jamais adressé la parole.

M. Roland attendait toujours la réponse de la jeune fille. Emily se racla la gorge.

— Je ne pourrais pas juste invoquer des raisons personnelles ? Je… l'an dernier, j'ai été harcelée par une fille que je prenais pour ma meilleure amie. Vous en avez peut-être entendu parler – Alison DiLaurentis ?

M. Roland haussa les sourcils.

— C'était toi ?

Emily acquiesça, les lèvres pincées.

— Je suis désolé. Je ne m'en doutais absolument pas. Je sais que nous avons acheté la maison où vivait une de ses victimes, mais… (M. Roland se couvrit les yeux d'une main.) Tu n'auras pas besoin d'en dire plus. Lowry comprendra.

Au moins, cette horrible histoire avec Ali allait lui être utile à quelque chose, songea Emily.

— Mais maintenant, je suis plus motivée que jamais, promit-elle.

— Tant mieux. (M. Roland se leva.) En tout cas, tu en as l'air. Si ça te convient, je dois pouvoir faire venir Lowry ou quelqu'un de son équipe d'ici samedi.

Emily consulta mentalement son emploi du temps.

— En fait, j'ai une compétition ce samedi.

— Raison de plus pour qu'il vienne. (M. Roland tapa quelque chose sur son BlackBerry.) Il te verra en action. C'est parfait.

— Merci beaucoup, s'écria Emily.

Elle aurait voulu se jeter au cou de M. Roland, mais elle se retint.

— Les amies de Chloe sont mes amies, répondit-il avant de se détourner. Et je suis ravi qu'elle s'en soit fait aussi rapidement à Rosewood. À plus tard, Emily.

Coinçant son attaché-case sous son bras, il se dirigea vers la porte embuée des vestiaires en contournant les flaques sur le carrelage.

Soudain, Emily se sentit un million de fois mieux. Elle s'était juste fait des idées sur M. Roland, la veille.

Quelqu'un soupira derrière elle. Emily se retourna, balayant du regard la baie vitrée qui donnait sur l'extérieur. Le soleil s'était couché ; le ciel avait viré à l'indigo, et les montagnes découpaient leur silhouette noire à l'horizon. Ce fut alors qu'Emily aperçut une ombre près de sa Volvo garée sur le parking – une personne qui semblait regarder à travers la vitre passager.

Une autre nageuse arrivée en bout de bassin effectua une culbute, éclaboussant les jambes d'Emily. Celle-ci s'écarta d'un pas. Quand elle reporta son attention sur l'extérieur, le ciel était devenu d'un noir d'encre, comme si quelqu'un avait brusquement tiré un rideau. Emily n'y voyait plus rien du tout.

12

*D*ÎNER FINLANDAIS

Le mardi soir, Aria sonna chez les Kahn, une grande maison de brique rouge avec des colonnes blanches, un garage à six places, des tas d'avant-toits et de tourelles, ainsi qu'un jardin de quatre hectares qui avait été le cadre de nombreuses soirées épiques.

Ce soir encore, les Kahn recevaient, même si Aria doutait fort qu'on se mette à boire de l'alcool dans le nombril ou que des couples illicites allaient se peloter dans un coin sombre. Les parents de Noel avaient organisé un smörgåsbord finlandais traditionnel pour souhaiter la bienvenue à Klaudia en Amérique. À en juger par le nombre de voitures dans la longue allée circulaire, ils avaient invité tous les habitants de Rosewood et de plusieurs autres villes des environs.

Mme Kahn ouvrit la porte en grand.

— *Tervetuloa*, Aria ! clama-t-elle, rayonnante. Ça veut dire « bienvenue » en finlandais.

— Euh, *tervetuloa*, répéta poliment Aria en essayant de trouver le bon accent… et de ne pas écarquiller les yeux à la vue de la tenue de son hôte.

En temps normal, la mère de Noel était l'incarnation du chic équestre avec ses pantalons d'équitation Ralph Lauren, ses pulls en cachemire torsadés, ses bottes Tod's et ses bijoux en diamant qui valaient sans doute plus cher que les deux maisons des parents d'Aria réunies.

Mais aujourd'hui, elle portait une longue jupe rouge qu'on aurait dite taillée dans de la feutrine, un chemisier à smocks et manches bouffantes au col orné de broderies, et une veste paysanne multicolore, également brodée, qui sentait la naphtaline. Un bonnet légèrement phallique et des bottes en cuir noir lacées sur le devant, qui ne ressemblaient en rien à celles qu'on pouvait admirer dans la vitrine de chez Jimmy Choo au centre commercial King James, complétaient cet accoutrement.

— C'est trognon, n'est-ce pas ? s'extasia Mme Kahn en tournant sur elle-même pour faire gonfler sa jupe. C'est le costume traditionnel finlandais. Tu avais

déjà vu quelque chose d'aussi coloré ? Je suis à moitié finlandaise, tu sais. Peut-être que mes ancêtres s'habillaient toutes comme ça !

Aria acquiesça avec un sourire figé, même si elle doutait que les Finlandaises s'habillent ainsi, à moins d'y être obligées. Qui avait envie de ressembler à un personnage d'un conte de Grimm ?

Puis Klaudia s'avança dans le vestibule.

— Aria ! Je suis si contente tu es venue !

Noel était juste derrière elle. Klaudia passa un bras autour de ses épaules comme s'ils étaient en couple.

— Je n'aurais raté ça pour rien au monde, grinça Aria en regardant fixement Noel.

Elle pensait qu'il se dégagerait de l'étreinte de Klaudia et qu'il viendrait la rejoindre, puisqu'elle était sa petite amie. Mais il resta planté face à elle, un sourire idiot sur le visage. Klaudia lui chuchota quelque chose à l'oreille. Noel lui répondit tout aussi bas, et ils gloussèrent de concert.

Les poils d'Aria se hérissèrent sur ses bras.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— C'est juste… (Noel eut un geste insouciant.) Peu importe.

Ce soir-là, Klaudia portait une robe-pull chinée trop petite d'au moins deux tailles. Ses cheveux blonds étaient lâchés dans son dos, et elle avait mis du gloss brillant qui attirait le regard vers sa bouche. Tous les mâles présents à la soirée n'avaient d'yeux que pour elle, y compris M. Shay, le vieux prof de biologie de l'Externat de Rosewood dont Aria avait toujours pensé qu'il était aveugle, au sens médical du terme.

Puis Noel fendit la foule des admirateurs de Klaudia et vint enlacer Aria.

— Je suis content que tu sois là.

La jeune fille se sentit tout de suite mieux, d'autant que Klaudia les observait.

Tout le monde se tourna vers la cuisine, où jouait très fort une sorte de polka qui devait être de la musique traditionnelle finlandaise, supposa Aria. Le buffet aussi avait un côté « conte de fées » avec ses chaudrons bouillonnants, ses énormes gobelets, ses saucisses à la peau éclatée, ses poissons auxquels on n'avait pas enlevé la tête, et ses bonshommes en pain d'épice façon *Hansel et Gretel*. Un pichet en verre contenait du lait aigre. Mme Kahn avait collé une étiquette « Ragoût d'élan ! » sur une marmite pleine. Les habitants de Rosewood rassemblés là semblaient un peu perdus.

— Oooooh, miam ! s'écria Klaudia en découvrant le buffet.

Au moins dix garçons se précipitèrent pour la servir, comme si elle était un bébé incapable de remplir une assiette toute seule. Mason Byers lui offrit de la soupe ; Philip Gregory lui demanda avec un petit rire gras si elle voulait de la

saucisse. Preston Wallis et John Dexter, qui allaient désormais à la fac d'Hollis mais qui étaient restés parmi les amis les plus proches de Noel, lui tendirent des serviettes en papier et une chope de cidre.

Les filles, en revanche… Naomi Ziegler et Riley Wolfe jetaient des regards assassins à Klaudia depuis l'îlot de la cuisine. Lanie Iler, qui se tenait tout près d'Aria dans la queue pour le buffet, se pencha vers Phi Templeton, qui n'était plus aussi ringarde que du temps où Ali et sa bande se moquaient d'elle en classe de 5e, et chuchota :

— Franchement, elle n'est pas si jolie.

— Elle est dans ma classe, acquiesça Phi en levant les yeux au ciel. C'est à peine si elle sait lire l'anglais. Je croyais que les Européens le parlaient tous couramment.

Aria dissimula un sourire moqueur. On aurait pu croire qu'une fille obsédée par les trottinettes Razor n'oserait pas dire du mal des autres.

— Si James continue à baver sur elle, je vais lui arracher les yeux, poursuivit Lanie, les dents serrées, en empalant une saucisse sur sa fourchette.

Elle sortait depuis peu avec James Freed.

Quelqu'un donna une tape sur l'épaule d'Aria, qui se retourna. C'était Klaudia.

— Coucou, Aria. Je mange toi ?

Au début, Aria crut qu'elle était sérieuse. C'était tout à fait le genre de choses qu'aurait pu dire une sorcière de conte de fées. Puis Klaudia jeta un regard nerveux à la foule.

— Tant de gens, et que toi je connais !

— Quelle bonne idée ! (Jaillissant de nulle part, Mme Kahn abattit sa main sur l'épaule d'Aria.) Mais oui, mangez donc toutes les deux. Klaudia, tu vas adorer Aria.

— Oh.

Aria tripota la manche chauve-souris de son chemisier en soie. Klaudia n'aurait-elle pas préféré manger avec ses admirateurs ? Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait pas lui dire non devant Mme Kahn.

Après s'être servie en goulasch végétarien, Aria entraîna Klaudia vers la banquette devant la baie vitrée.

Un moment, elles se contentèrent d'observer les autres invités sans rien dire. Les filles les plus populaires de l'Externat s'étaient regroupées dans le coin petit déjeuner, depuis lequel elles fusillaient Klaudia – et, par association, Aria – du regard. Un groupe d'adultes qu'Aria ne connaissait pas se vantaient des universités où leurs enfants avaient été admis. Par l'arche ouverte qui donnait sur

le salon, Aria aperçut Spencer et un garçon qu'elle ne connaissait pas, mais elle se garda bien d'agiter la main pour les saluer.

La carte postale la hantait. Ce jour-là, elle était certaine d'avoir senti quelqu'un l'observer – même pendant les cours où elle était assise au dernier rang, même quand elle était enfermée aux toilettes. Elle n'avait pas arrêté de se retourner brusquement, la peur au ventre, sans jamais voir personne.

Pendant l'étude, elle avait écouté deux cassettes de méditation d'affilée, mais ça n'avait réussi qu'à l'énerver davantage. En ce moment même, assise dans la cuisine des Kahn, elle ne cessait de consulter son téléphone portable pour voir si elle avait reçu un nouveau texto – une perspective qui la terrifiait.

Se pouvait-il vraiment que « A » soit de retour ? Et au courant de la chose horrible qu'Aria avait faite ? Pour tenter de se changer les idées, elle se tourna vers Klaudia.

— Alors, tu te plais à l'Externat de Rosewood ?

Klaudia se tamponna la bouche avec une serviette en papier.

— C'est tant grand ! Même quand je demande chemin, je me perds. (Elle fit mine d'essuyer de la sueur sur son front.) Mon école, à Helsinki ? Six pièces. Trente personnes dans ma promo. Rien à voir.

Les coins de sa bouche s'étaient abaissés au fur et à mesure qu'elle parlait. Elle finit sa tirade par un petit rire tremblant.

On dirait qu'elle a peur, songea Aria, surprise. Jusque-là, l'idée que cette créature sculpturale puisse être intimidée par quoi que ce soit ne lui avait même pas traversé l'esprit. En réalité, Klaudia était peut-être aussi humaine que n'importe qui.

— Je comprends ce que tu veux dire, acquiesça Aria en avalant une bouchée de purée betterave-navet. Quand je vivais à Reykjavik, il n'y avait qu'une centaine d'élèves dans toute mon école. Je connaissais tout le monde en deux semaines.

Klaudia baissa sa fourchette.

— Tu as habité à Reykjavik ?

— Oui. (Noel ne lui avait-il pas parlé d'elle ?) Pendant presque trois ans. J'ai adoré.

Le sourire de Klaudia s'élargit.

— Je vais là-bas tous les ans pour le festival Iceland Airwaves !

— J'y suis allée aussi ! s'exclama Aria.

C'était à cette occasion qu'elle avait vu son premier concert. Elle s'était sentie tellement adulte pendant qu'elle marchait seule sur le site, longeant les tentes de hippies qui vendaient des attrape-rêves et des tatouages temporaires, inhalant les odeurs de cuisine végétarienne et de pipe à eau.

Pendant que jouait un des nombreux groupes islandais, Aria avait rencontré trois garçons : Asbjorn, Gunnar et Jonas. Ce dernier l'avait embrassée à la fin des rappels. Alors, Aria avait su que déménager en Islande était la meilleure chose qui pouvait lui arriver.

Klaudia acquiesça, très excitée.

— Tant de musique ! Mes préférés, c'est Metric.

— Je les ai vus à Copenhague !

Aria n'aurait jamais imaginé que Klaudia était fan de Metric. La musique faisait partie de ces choses dont elle ne pouvait parler avec personne depuis son retour en Amérique : les « ados typiques » de Rosewood, comme elle les appelait, n'écoutaient jamais rien d'autre que ce qui figurait dans la liste des morceaux les plus téléchargés sur iTunes.

— J'adore ! Tant de… *tanssi*.

Klaudia plissa les yeux, cherchant le mot anglais, et se mit à agiter la tête comme si elle dansait. Puis, posant son assiette en papier sur le bord de la fenêtre, elle sortit son iPhone et chercha dans ses photos.

— C'est Tanja, dit-elle en montrant à Aria un sosie canon de Sofia Coppola. Ma meilleure amie. On va ensemble à Reykjavik pour concerts. Elle manque à moi. On envoie textos tous les soirs.

Klaudia fit défiler d'autres photos de ses amies, pour la plupart grandes et blondes, et de sa famille. Sa mère avait les joues creuses et ne se maquillait pas ; son père, qui était ingénieur, portait des costumes fripés, et son frère cadet semblait perpétuellement ébouriffé. Leur maison, un cube moderne, rappela à Aria celle que les Montgomery habitaient à Reykjavik. Et ils avaient un chat appelé Mika, que Klaudia portait comme un bébé. Aria faisait la même chose avec son propre chat, Polo.

— Il manque tant à moi, s'exclama Klaudia en embrassant l'écran de son téléphone.

Aria gloussa. Sur ces photos, Klaudia n'avait pas l'air d'une aguicheuse, mais d'une fille normale, voire cool. Aria se dit qu'elle l'avait peut-être jugée un peu vite. Si elle passait son temps à toucher Noel, c'était peut-être parce qu'elle se sentait mal à l'aise et qu'elle avait besoin de réconfort. Quant à sa tenue provocante… elle pensait peut-être que toutes les Américaines s'habillaient ainsi, ce qui était tout à fait compréhensible si elle avait regardé beaucoup de séries télé.

Au final, Klaudia et elle avaient bien plus de points communs qu'Aria ne l'avait cru au premier abord. Les filles populaires du lycée les prenaient toutes les deux de haut, comme elles prenaient de haut tout ce qu'elles ne comprenaient pas.

Klaudia passa à la photo suivante, qui montrait une de ses amies en tenue de ski au sommet d'une montagne.

— C'est Kalle, dit-elle, en prononçant « Kah-lee ». On va skier tous les week-ends. Avec qui je skie maintenant ?

— Avec moi, si tu veux, s'entendit proposer Aria à sa propre surprise.

Le visage de Klaudia s'éclaira.

— Tu sais skier ?

— Euh, non, admit Aria en pourchassant avec sa fourchette la dernière bouchée de goulasch dans son assiette. Je n'ai jamais essayé.

— Je t'apprends ! (Klaudia sauta de joie sur la banquette.) On va bientôt ! Très facile !

— D'accord.

Maintenant qu'Aria y pensait, Noel lui avait dit que sa famille envisageait de partir skier durant le week-end prolongé, à la fin de la semaine suivante. Klaudia les accompagnerait sûrement.

— Mais je voudrais t'apprendre quelque chose en échange.

— Pourquoi pas ça ? (Klaudia désigna l'écharpe en mohair rose qu'Aria portait autour du cou.) Tu… *neuloa* ? dit-elle en mimant le geste de tricoter.

Aria inspecta son écharpe.

— Oh, je l'ai faite il y a des années. Elle n'est pas très réussie.

— Si, si, très belle ! s'enthousiasma Klaudia. Montre-moi ! Je fais cadeaux pour Tanja et Kalle.

— Tu veux que je t'apprenne à tricoter ?

Aria était abasourdie. Personne, pas même Ali et les autres filles de leur bande, ne s'était jamais intéressé au tricot. Ça faisait partie de ces choses à cause desquelles Aria était considérée comme une originale – et pas dans le bon sens du terme. Mais Klaudia n'avait pas l'air de trouver ça bizarre.

Elles convinrent de se retrouver le jeudi dans une boutique de sport pour qu'Aria puisse s'équiper. Lorsqu'elles se levèrent pour regarder les desserts, Aria vit que Noel l'observait depuis l'autre bout de la pièce, un sourire surpris aux lèvres. Klaudia suivit la direction de son regard.

— C'est ton petit ami ?

— Oui. On sort ensemble depuis plus d'un an, répondit Aria.

— Oooh, c'est sérieux, la taquina Klaudia, les yeux pétillants.

Mais elle ne semblait pas du tout jalouse.

M. Kahn apparut sur le seuil de la cuisine. Aria ne l'avait pas vu depuis plusieurs semaines. Il était toujours en voyage d'affaires. Ce soir-là, avec son pagne marron, son manteau en peau d'ours, ses bottes noires et son casque à cornes, il ressemblait à Fred Pierrafeu.

— Je suis prêt pour le banquet ! rugit-il en brandissant une massue de la main gauche.

Les invités l'encouragèrent de la voix. Dans le coin petit déjeuner, les filles de l'Externat pouffèrent. Aria et Klaudia échangèrent un coup d'œil horrifié. Il n'était quand même pas sérieux !

— Sauve-moi, chuchota Klaudia en se cachant derrière Aria.

Celle-ci se mit à glousser.

— Vise un peu ces cornes ! Et pourquoi une massue ?

— Aucune idée. (Klaudia se boucha le nez.) Sa jupe sent comme le… *hevonpaskaa* !

Aria ne connaissait pas la signification de ce mot, mais elle se plia en deux de rire. Elle sentait les filles populaires de l'Externat l'observer sévèrement depuis l'autre bout de la pièce, mais elle s'en moquait. Tout à coup, elle était ravie que Klaudia soit venue. C'était la première fois depuis presque un an qu'elle riait avec une autre fille, une fille qui la comprenait comme aucune « ado typique » de Rosewood ne pouvait la comprendre.

Pendant un moment, elle en oublia même « A ».

13

SÉDUCTION ET SECRETS

Debout à la fin de la file d'attente devant le smörgåsbord des Kahn, Spencer détaillait la nourriture d'un œil critique. Certains de ces plats ressemblaient à du vomi de chat. Et quelle personne saine d'esprit boirait du lait qui avait tourné ?

Une main se posa sur l'épaule de la jeune fille.

— Surprise, dit Zach Pennythistle en brandissant sous son nez une bouteille en verre ambré déjà débouchée.

Le liquide vert qui y était contenu sentait le dissolvant. Spencer haussa un sourcil.

— C'est quoi, ce truc ?

— Du schnaps finlandais. (Zach en versa deux rasades dans des gobelets en polystyrène pris sur la table.) Je l'ai piqué au bar quand personne ne regardait.

— Vilain garçon ! le réprimanda Spencer en agitant un index. Tu es toujours aussi polisson ?

— Je t'avais prévenue que j'étais le mouton noir de ma famille, la taquina Zach en la fixant de ses yeux bleus.

Spencer sentit son estomac se retourner.

Elle était ravie que Zach ait accepté son invitation à la soirée smörgåsbord. Depuis leur dîner du dimanche précédent, au Goshen Inn, elle n'arrêtait pas de penser à leur conversation. Elle s'était tant amusée à flirter avec lui ! Même après avoir rejoint leurs familles à la table, ils avaient continué à se lancer des regards provocateurs et des sourires en coin.

Les deux jeunes gens traversèrent le salon sans se presser et s'installèrent dans l'escalier qui menait au premier étage. La soirée devenait bruyante ; un groupe d'élèves de l'Externat s'était mis à danser une gigue irlandaise au son de la polka, et beaucoup d'adultes commençaient à avoir la voix pâteuse.

— C'est assez rare qu'un étudiant de Harvard soit le mouton noir de sa famille, fit remarquer Spencer à Zach, reprenant le fil de leur conversation là où ils l'avaient interrompue.

Le jeune homme eut un mouvement de recul.

— Qui t'a dit que j'allais à Harvard ? demanda-t-il, les sourcils froncés.

Spencer cligna des yeux.

— Ton père, l'autre soir. Avant que je te rencontre au bar.

— Évidemment. (Zach grimaça et but une longue gorgée de schnaps.) Franchement, je ne suis pas sûr qu'Harvard soit la meilleure fac pour moi. Je préférerais Berkeley ou Columbia. Même si mon père n'est pas au courant, bien entendu.

Spencer leva son gobelet.

— J'espère que tu obtiendras ce que tu veux.

Zach sourit.

— J'obtiens toujours ce que je veux, affirma-t-il d'un air entendu qui fit frissonner Spencer.

Il allait se passer quelque chose entre eux ce soir, elle le sentait.

— Vous buvez de l'alcool ? s'écria une voix outrée.

Amelia, la petite sœur de Zach, se planta devant eux, une assiette pleine de nourriture à la main.

Spencer soupira et ferma les yeux. Sa mère avait été ravie qu'elle invite Zach au smörgåsbord – ce serait une parfaite occasion pour eux d'apprendre à mieux se connaître, avait-elle déclaré.

« Tu pourrais même demander à Amelia de vous accompagner », avait-elle ajouté immédiatement.

Avant que Spencer puisse protester, Mme Hastings avait empoigné son téléphone pour appeler Nicholas et étendre l'invitation à l'acariâtre adolescente.

Amelia avait-elle au moins envie d'assister à cette soirée ? Dès qu'elle avait franchi le seuil de la maison des Kahn, elle avait adopté une expression affreusement aigre. Et quand Mme Kahn avait mis un CD de chansons folkloriques finlandaises, Amelia avait frémi et s'était alors bouché les oreilles.

— Tu en veux ? dit Zach en tendant son gobelet à sa sœur. Ça a un goût de bonbons à la menthe, tes préférés.

Amelia s'écarta en grimaçant.

— Non, merci.

Sa conception d'une tenue de soirée, c'était un chemisier rayé Brooks Brothers rentré dans une jupe en jean qui lui arrivait aux genoux. Elle ressemblait à Mme Ulster, la remplaçante de la prof d'algèbre.

Amelia s'adossa à la balustrade en foudroyant les invités du regard.

— Alors, ces gens sont tes amis ? lança-t-elle à Spencer sur un ton aussi dégoûté que si elle avait parlé d'un matelas infesté de puces.

Spencer balaya la foule des yeux. La plupart des élèves de terminale de l'Externat faisaient partie du cercle social des Kahn.

— Disons qu'on va tous au même lycée.

Amelia secoua la tête d'un air désapprobateur.

— Ils sont vraiment ringards. Surtout les filles.

Spencer frémit. Kelsey mise à part, elle n'avait pas eu de copine qui fréquentait St. Agnes depuis une éternité. Mais elle avait assisté à quelques-unes de leurs fêtes quand elle était au collège. Chaque bande de filles se donnait le nom d'une princesse ou d'une reine européenne. Il y avait les Sofia d'Espagne, les Olga de Grèce, et les Charlotte de Monaco. Si ça, c'était pas ringard…

Zach vida son gobelet et le posa sur les marches.

— Oh, je suis sûr que ces filles ont aussi des cadavres dans leurs placards.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Spencer sur un ton taquin.

— Il suffit de les observer. C'est comme quand je t'ai rencontrée au bar dimanche soir : j'ai su tout de suite que tu essayais d'échapper à quelqu'un. Que tu avais besoin de prendre l'air.

Spencer lui donna une tape amicale.

— Non mais quel menteur !

Zach croisa les bras sur sa poitrine.

— Tu veux parier ? J'ai un petit jeu qui s'appelle « Les apparences sont parfois trompeuses ». Je suis sûr que j'arrive à deviner plus de secrets que toi.

Spencer frémit. Non sans raison, le jeu de Zach lui faisait penser à la carte postale reçue la veille. Même si, devant les autres filles, Spencer avait prétendu que ça n'avait aucune importance, des étincelles d'anxiété menaçaient de s'enflammer en elle.

Se pouvait-il que quelqu'un sache ce qui s'était passé en Jamaïque ? Des tas de gens les connaissaient à l'hôtel des Falaises : Mike, Noel, les Californiens avec qui ils avaient fait du surf, un groupe d'Anglais un peu déjantés et, bien entendu, le personnel. Mais après coup, elles avaient scruté la plage dans tous les sens sans voir personne. Il faisait nuit noire, et elles avaient eu l'impression d'être les dernières personnes sur Terre. À moins que…

Spencer ferma les yeux et repoussa ces pensées. Il n'y avait pas de « à moins que ». Et il n'y avait pas non plus de nouveau « A ». La carte postale n'était qu'une coïncidence, quelqu'un qui avait eu la chance de toucher un point sensible en tentant de les inquiéter.

Un groupe de filles qui écrivaient toutes dans le journal de l'Externat entra dans le salon. Elles tenaient des assiettes de boulettes de viande, de patates et de sardines. Spencer reporta son attention sur Zach.

— D'accord, je vais jouer à ton petit jeu. Mais tu réalises que je vais à l'école avec ces gens et que ça me donne un sacré avantage sur toi, pas vrai ?

— Alors, on va prendre des adultes que tu ne connais pas.

Zach se pencha en avant et scruta la foule. Il désigna Mme Byers, la mère de Mason, qui était vêtue en Kate Spade de la tête aux pieds.

— Elle, par exemple.

Amelia, qui avait écouté toute la conversation, poussa un grognement.

— Elle ? Pitié, c'est un cliché ambulant ! Une femme au foyer qui fait le taxi pour ses gamins avec sa Lexus. *Ronfllll*. (Elle pencha la tête, les yeux fermés, pour être sûre de son effet.)

Zach fit claquer sa langue.

— C'est là que tu te trompes. Elle a l'air d'une bourge ordinaire, mais elle aime les garçons beaucoup plus jeunes qu'elle.

— Pourquoi dis-tu ça ? demanda Spencer, abasourdie.

— Regarde.

Mme Byers remplissait le gobelet de Ryan Zeiss, un des coéquipiers de Mason dans l'équipe de lacrosse. Sa main s'attarda un peu trop longtemps sur l'épaule du jeune homme.

— Ouah, souffla Spencer, qui n'avait jamais fait attention.

Elle comprenait maintenant pourquoi Mme Byers se portait toujours volontaire pour accompagner l'équipe chaque fois qu'elle avait un match à l'extérieur.

C'était le tour de Spencer. Elle jeta un coup d'œil à la ronde, tentant de localiser une victime. Mme Ziegler, la mère de Naomi, glissait sur le carrelage à damiers noir et blanc. Elle était toujours aussi chic. *Bingo !*

— Elle se fait faire des injections de Botox en secret, affirma Spencer.

Amelia leva les yeux au ciel.

— Trop facile. Toutes ces femmes s'en font faire. Et une bonne partie de leurs filles aussi, je parierais.

— … Sous les bras, acheva triomphalement Spencer en se souvenant que, quelques années plus tôt, Mme Ziegler avait toujours des auréoles de sueur sur ses T-shirts quand elle levait les bras pour applaudir un but de hockey sur gazon.

Mais cette année, les taches en question avaient disparu comme par magie.

— Pas mal, siffla Zach.

Ils continuèrent leur tour de salon en essayant de deviner d'autres secrets. Zach désigna Liam Olsen et affirma qu'il trompait sa petite amie Devon Arliss. Spencer s'intéressa à une serveuse au look gothique et décréta que c'était une fan de Justin Bieber qui embrassait un de ses posters avec la langue chaque soir. Zach déclara qu'Imogen Smith était le genre de fille à avoir chopé une MST, et Spencer avança que Beau Baxter, son partenaire introverti de *Macbeth*, couchait avec des femmes plus âgées. Puis Amelia tendit un doigt vers quelqu'un.

— Elle, c'est le genre de fille qui sort en cachette avec ses profs.

Spencer plissa les yeux pour voir de qui parlait Amelia, et elle faillit s'étrangler. C'était Aria.

Quand les filles avaient recommencé à se fréquenter, Aria avait confié à Spencer et aux autres qu'elle avait eu une liaison avec Ezra Fitz, son professeur d'anglais. Comment Amelia pouvait-elle le savoir ?

Puis l'adolescente tourna ses petits yeux perçants vers Spencer.

— Et toi, quel est ton secret ?

— Euh…

Un frisson parcourut l'échine de Spencer. Amelia semblait avoir un peu trop d'intuition tout à coup, comme si elle était déjà au courant. *La Jamaïque. Comment j'ai été acceptée à Princeton. Ce que j'ai fait à Kelsey*. Spencer avait à son actif beaucoup de choses dont elle n'était pas fière.

Zach leva les yeux au ciel.

— Ne lui réponds pas. On a tous des secrets qu'on ne veut pas partager, moi y compris.

Peu de temps après, Amelia s'éloigna pour aller parler à deux filles qui avaient fait du bénévolat dans le même hôpital qu'elle. La soirée vira au spectacle de danse finlandaise trop alcoolisée, avec Aria et l'étudiante étrangère qui s'agitaient follement au milieu du salon sur cette polka démodée.

Un verre et demi de schnaps plus tard, Spencer et Zach jouaient toujours à « Les apparences sont parfois trompeuses ».

— Sean Ackard est un masturbateur compulsif, affirma Spencer en le désignant.

— La femme habillée intégralement en Gucci achète toutes ses fringues de couturier sur Canal Street, à New York, contra Zach.

— Celeste Richards adore l'odeur de ses propres pets, gloussa Spencer.

— Cette fille de Finlande est en réalité une drag-queen, hulula Zach.

— Lori, Kendra et Madison participent à des orgies, s'écria Spencer en montrant les trois solistes de la chorale qui, dans un coin de la pièce, frappaient le sol du talon ou de la pointe sans grand enthousiasme.

Elle riait si fort que des larmes coulaient sur ses joues, emportant sans doute son mascara. Zach et elle s'étaient rapprochés dans l'escalier ; leurs jambes se touchaient, leurs mains s'effleuraient souvent, et, parfois, l'un d'eux posait brièvement la tête sur l'épaule de l'autre à la faveur d'un fou rire.

Au bout d'un moment, l'entrain général retomba, et les invités commencèrent à prendre congé. Spencer et Zach récupérèrent Amelia et s'entassèrent dans la voiture du jeune homme.

Assise dans le siège passager, Spencer s'empara de l'iPod de Zach pour mettre St. Vincent. Pendant qu'elle hurlait « Actor Out of Work » à pleins

poumons, Amelia restait à bouder sur la banquette arrière.

Zach s'arrêta le long du trottoir devant chez les Hastings et tira le frein à main. Spencer se tourna vers lui, à la fois triste que la soirée se termine et très excitée parce que c'était le moment qu'elle attendait depuis des heures. Zach allait sûrement descendre de voiture pour la raccompagner jusqu'à sa porte – et là, loin de sa sœur, il l'embrasserait.

— Au final, on n'a jamais défini l'enjeu pour cette petite séance de « Les apparences sont parfois trompeuses », susurra Spencer. Et je crois que j'ai gagné : j'ai deviné bien plus de secrets que toi !

Zach haussa un sourcil.

— Pas du tout. C'est moi qui mérite la récompense.

Il se pencha vers elle, et le cœur de Spencer fit un bond dans sa poitrine.

Amelia poussa un grognement et passa la tête entre les sièges avant.

— Vous voulez bien cesser de flirter ? Vous vous rendez compte qu'on est à deux doigts de devenir demi-frère et sœurs ? Si vous sortiez ensemble, ce serait quasiment de l'inceste.

Zach se raidit et s'écarta de Spencer.

— Qui a parlé de sortir ensemble ?

Ouille. Spencer jeta son regard le plus meurtrier à Amelia. *Merci d'avoir gâché ce moment*.

Quand elle reporta son attention sur Zach, celui-ci déposa un chaste baiser sur sa joue.

— Appelle-moi. On ira bruncher au country club de Rosewood. Je suis sûr que leurs clients ont tous des secrets.

— Volontiers, dit Spencer en essayant de ne pas laisser transparaître sa déception.

Elle se dirigea vers la porte de sa maison en évitant les plaques de neige et de verglas sur la chaussée.

Tandis qu'elle cherchait ses clés dans son sac, son portable bipa. Elle s'en saisit, espérant que Zach venait de lui envoyer un texto du genre : *J'ai hâte de te revoir sans ma peste de sœur* ou, mieux encore : *J'avais trop envie de t'embrasser. Ce n'est que partie remise*.

Mais c'était un message d'un expéditeur anonyme.

Les effets du schnaps se dissipèrent immédiatement, laissant Spencer plus sobre que jamais. La jeune fille regarda autour d'elle pour voir si quelqu'un ne l'observait pas depuis les buissons ou ne s'enfuyait pas entre les arbres. Mais il n'y avait personne.

Prenant une grande inspiration, elle appuya sur le bouton pour ouvrir le message.

Salut, Spence. En effet, tout le monde a des secrets. Et devine quoi ? Je connais les tiens.

« A »

14

*M*EILLEURES AMIES POUR LA VIE

Le mercredi après-midi, Emily attendait devant le Steam. Comme d'habitude, tous les tabourets étaient déjà pris à l'intérieur du café de l'Externat. Naomi Ziegler, Riley Wolfe et Kate Randall avaient installé leur cour sous la grande affiche de *La Dolce Vita*. Debout au comptoir, Kirsten Cullen et Amanda Williamson essayaient de se mettre d'accord sur le parfum du cupcake qu'elles voulaient partager.

Des élèves longeaient le couloir, se dirigeant vers la cafétéria ou vers leur cours suivant. Emily repéra d'abord Hanna parmi la foule : un sourire ravi aux lèvres, elle semblait à mille lieues de là. Puis, une seconde plus tard, Spencer tourna au coin. Elle parlait d'une voix très forte avec Scott Chin, un des autres éditeurs de l'almanach du lycée.

— Je me suis bien amusée hier soir au smörgåsbord des Kahn, pas toi ?

Enfin, Aria apparut au bout du couloir, marchant bras dessus, bras dessous avec l'étudiante finlandaise qui vivait depuis peu chez les Kahn.

Pas une seule des trois ne jeta le moindre coup d'œil à Emily. L'horrible message que le nouveau « A » avait laissé pour elles dans la boîte aux lettres d'Ali ne semblait pas les préoccuper le moins du monde. Alors, pourquoi Emily ne parvenait-elle pas à se le sortir de la tête, elle aussi ?

— Salut, Emily !

Chloe émergea du flot de lycéens. Emily agita la main.

— Salut.

Comme Chloe se dirigeait vers elle à grands pas, Emily se sentit heureuse tout à coup. C'était la première fois qu'elles allaient déjeuner ensemble, mais depuis qu'Emily était passée chez les Roland le lundi, les deux filles étaient devenues amies sur Facebook, avaient mutuellement commenté leurs statuts et discuté très longtemps par messagerie instantanée la veille au soir. Elles avaient parlé de leurs camarades, des profs à éviter et de la rumeur selon laquelle la salle audio-vidéo servait souvent de baisodrome aux couples en mal de sexe.

Chloe détailla Emily de la tête aux pieds avec un sourire en coin.

— Où ai-je déjà vu cette tenue ? (Elle désigna l'uniforme de l'Externat de Rosewood, composé d'une jupe à carreaux, d'un chemisier blanc et d'un blazer bleu, puis tripota le revers de sa propre veste.) C'est franchement bizarre d'être tous habillés pareil. On se croirait dans une secte.

— Ne m'en parle pas, je supporte ça depuis douze ans, grogna Emily. (Elle se tourna vers la cafétéria.) On va déjeuner ?

Chloe acquiesça, et Emily suivit le flot d'autres élèves à l'intérieur de la salle qui se remplissait rapidement. Pendant qu'elles longeaient les différents comptoirs, Emily fit un rapide topo à Chloe.

— Les sushis sont bons, mais ne prends pas le teriyaki de poulet, c'est de la conserve.

— Bien reçu.

Emily choisit une salade César et un paquet de bretzels secs, qu'elle posa sur son plateau.

— Le bar à pâtes n'est pas mal, mais pour une raison qui m'échappe, seuls les musiciens de la fanfare et de l'orchestre se servent là.

— Et les bretzels mous ? demanda Chloe en désignant le présentoir.

— Ils sont bons, répondit sobrement Emily.

Ces gros bretzels moelleux étaient tout ce qu'Ali mangeait au déjeuner pendant leur année de 6e. Dès l'instant où elles avaient fait partie de sa bande, Emily, Spencer et Aria s'y étaient mises aussi, et des tas d'autres filles de leur classe les avaient copiées.

Une odeur de brûlé s'échappa de la cuisine, rappelant à Emily l'incendie dans les Poconos. Même si les flammes avaient atteint la cime des arbres, même si la police lui avait juré à plusieurs reprises qu'Ali n'avait pas pu survivre à l'explosion, Emily avait l'horrible sentiment qu'elle avait réussi à s'échapper.

La nuit d'après le drame, elle avait rêvé qu'elle trouvait Ali dans les bois qui entouraient la maison de ses parents. La jeune fille était couverte de brûlures. Elle avait ouvert les yeux et fixé Emily.

— Tu viens juste de creuser ta propre tombe, lui avait-elle lancé sur un ton rieur, en essayant de la griffer avec ses doigts recourbés.

— Tu viens ? appela Chloe en regardant Emily d'un air intrigué.

Emily baissa les yeux. Elle s'était arrêtée au beau milieu de la cafétéria, perdue dans ses pensées.

— J'arrive, dit-elle très vite en avançant vers la caisse.

Chloe et elle trouvèrent une table près des fenêtres. Les terrains de sport disparaissaient sous une couche de neige immaculée.

Chloe sortit son téléphone portable et le poussa vers Emily.

— Regarde cette photo de Grace. Ma mère me l'a envoyée ce matin.

Sur l'écran, le bébé avait des Cheerios plein la figure.

— Elle est adorable, roucoula Emily. On en mangerait.

— Oui, hein ? acquiesça Chloe, rayonnante. Elle est craquante avec ses grosses joues à bisous. C'est vraiment chouette d'avoir une petite sœur.

— Elle était planifiée ? lança Emily sans réfléchir. (Mortifiée, elle ferma les yeux.) Désolée. Je ne voulais pas être indiscrète.

— Ne t'en fais pas, tout le monde nous pose la question. (Chloe mordit dans son bretzel.) La réponse, c'est… oui et non. Mes parents ont toujours voulu un autre enfant après moi, mais ma mère a eu beaucoup de mal à retomber enceinte. Quand Grace est arrivée, mon père et elle étaient méga surpris. Mais Grace a sauvé leur couple. Avant sa naissance, ils avaient de gros problèmes, et depuis qu'elle est là, tout va pour le mieux.

— Oh. (Pour ne pas avoir à regarder Chloe en face, Emily feignit d'être fascinée par un morceau de poulet dans sa salade.) Qu'est-ce qui n'allait pas entre eux avant ?

— Oh, les trucs habituels. (Chloe enfonça une paille dans sa canette de soda au gingembre.) Disputes, rumeurs d'infidélités… Ma mère est beaucoup trop bavarde ; j'en ai entendu plus que je n'aurais dû.

— Mais tout va bien maintenant ? insista Emily.

Les quelques bouchées de salade qu'elle avait avalées pesaient comme du plomb dans son estomac. Elle ne se souvenait que trop bien du contact de la main de M. Roland sur sa hanche.

Chloe haussa les épaules.

— On dirait.

Quelqu'un s'approcha de leur table. Emily leva les yeux. C'était Ben, son ancien petit ami de l'équipe de natation masculine de l'Externat.

— Salut, Emily, grimaça-t-il. Tu me présentes ta copine ?

Chloe eut un sourire innocent.

— Je m'appelle Chloe Roland. Je viens de Caroline du Nord.

Elle lui tendit la main, et Ben la serra cérémonieusement. Son meilleur ami, Seth Cardiff, se tenait derrière lui. Il se mit à ricaner tout bas.

— Vous avez l'air de bien vous entendre toutes les deux, insinua Ben.

— Je vais voter pour vous pour le titre du Meilleur Couple, plaisanta Seth.

— Très drôle, aboya Emily. Fichez-nous la paix.

Ben dévisagea Chloe.

— Tu es au courant, pas vrai ? Tu connais ses goûts ?

Il agita les hanches de manière obscène.

— Va-t'en, siffla Emily, les dents serrées.

Les deux garçons s'éloignèrent en gloussant. Emily tourna la tête vers la fenêtre, son cœur battant si fort qu'il l'assourdissait à moitié.

— C'était quoi, ça ? demanda Chloe.

— Je sortais avec Ben autrefois, répondit sèchement Emily. Puis j'ai fait quelque chose qu'il ne m'a jamais pardonné.

— Quoi donc ? insista Chloe.

Emily se retourna pour regarder Ben et Seth sortir de la cafétéria en se donnant des bourrades. Elle ne pensait pas parler de ça si vite à sa nouvelle amie, mais elle n'avait plus le choix.

— J'ai rompu pour sortir avec une fille, révéla-t-elle.

Une expression de surprise passa sur le visage de Chloe, mais disparut très vite.

— Misère. Je parie que ça a foutu un coup à sa virilité, pouffa la jeune fille.

— Ouais. Il m'a harcelée pendant des mois pour me le faire payer.

Emily dévisagea Chloe. Pour une fois que quelqu'un ne s'étranglait pas en apprenant la nouvelle !

— Tu ne trouves pas ça bizarre que je sois sortie avec une fille ?

— Bah, si c'est bon, pourquoi s'en priver ? (Chloe enfourna le reste de son bretzel dans sa bouche.) En tout cas, c'est ma devise. Tu la trouvais spéciale, cette fille ?

Emily pensa à Maya St. Germain et sourit.

— Sur le coup, oui. Elle m'a vraiment aidée à comprendre ce que je voulais ou ne voulais pas. Mais on ne se parle plus trop maintenant. Elle sort avec quelqu'un d'autre, je crois. Ce n'était pas l'amour de ma vie ni rien de ce genre.

L'amour de sa vie, bien entendu, c'était Ali – *son* Ali. Emily se demanda si elle n'était pas folle d'en pincer encore pour une morte. Ali exerçait toujours une telle emprise sur elle…

Quand « Courtney » était réapparue, lui avait avoué qu'elle était sa véritable amie et l'avait embrassée passionnément sur la bouche, ça avait été le paradis. À présent, même si Emily savait que *son* Ali était morte la nuit de leur soirée pyjama, en 5e, elle espérait toujours qu'elle finirait par revenir.

Cela lui fit penser à cette funeste première nuit en Jamaïque. Alors qu'Emily était revenue des toilettes après avoir vomi pour la énième fois, une main lui avait saisi le bras.

— Hé ! s'était écriée joyeusement une voix familière.

Emily avait écarquillé les yeux. C'était la fille qu'elle avait repérée plus tôt, celle qu'elle avait prise pour Ali.

— Euh, b-bonsoir, avait-elle bredouillé.

— Je m'appelle Tabitha, avait dit la fille en lui tendant sa main couverte de

cicatrices. J'ai vu que tu m'observais tout à l'heure. Tu vas au même lycée que moi ?

— J-je ne crois pas, avait couiné Emily.

Mais elle n'avait pu s'empêcher de fixer Tabitha en cherchant les ressemblances entre elle et Ali.

L'autre fille avait penché la tête sur le côté.

— Tu veux ma photo ? Comme ça, tu pourras me regarder tout ton soûl.

Emily avait détourné les yeux.

— Désolée. J'ai juste l'impression de t'avoir déjà vue quelque part.

Tabitha lui avait fait un clin d'œil.

— C'est peut-être le cas. On s'est peut-être rencontrées dans une vie antérieure.

La sono avait attaqué un morceau de Ke$ha. Le visage de Tabitha s'était éclairé.

— J'adore Ke$ha ! s'était-elle exclamée en prenant la main d'Emily. Danse avec moi !

Danser avec elle ? C'était une chose que cette fille ressemble à Ali, mais si en plus elle se comportait de la même façon…

Malgré sa réticence, Emily n'avait pas résisté. Comme si elle avait été hypnotisée, elle avait laissé Tabitha l'entraîner sur la piste et la faire tourner. Au milieu de la chanson, Tabitha avait tendu un bras et pris une photo d'elles deux avec son portable. Elle avait promis à Emily de la lui envoyer plus tard…

… Promesse qu'elle n'avait pas tenue.

L'emballage d'une paille rebondit sur le nez d'Emily. De l'autre côté de la table, Chloe gloussa.

Emily s'arracha à ses ruminations.

— Ah, c'est comme ça ? (Saisissant sa propre paille, elle déchira le haut de l'emballage.) Tu vas voir ce que tu vas voir !

Elle souffla l'emballage dans l'oreille de Chloe, qui riposta en lui jetant sa serviette en papier froissée sur l'épaule. Les projectiles suivants furent un croûton pour Emily et un M&M's pour Chloe. Le bonbon ricocha sur le front d'Emily avant de disparaître dans le décolleté d'Imogen Smith. Celle-ci se retourna et foudroya les deux filles du regard. À une table voisine, James Freed grimaça.

— Je veux bien le repêcher, Imogen !

La jeune fille avait une des plus grosses poitrines de leur classe.

La surveillante de la cafétéria, une très vieille femme appelée Mary, fonça vers Emily et Chloe.

— On ne joue pas avec la nourriture ! Ne m'obligez pas à vous séparer, toutes les deux !

Ses lunettes attachées à une chaîne se balançaient autour de son cou. Elle portait un pull tricoté avec des chatons sur le devant.

— Désolée, chuchota Emily.

Puis Chloe et elle échangèrent un regard et éclatèrent de rire. Cela lui rappela toutes les fois où elle s'était marrée à la cafétéria avec Ali et les autres. Soudain, elle réalisa ce qui se passait. Pour la première fois depuis très longtemps, Emily était heureuse.

15

*H*ANNA MARIN, EXEMPLE À SUIVRE

— Très bien. Tout le monde s'assoit à sa place ! réclama Jeremiah en frappant dans ses mains.

La scène se déroulait au quartier de campagne de M. Marin, une grande suite de bureaux dans un immeuble chic qui abritait également une entreprise de décoration intérieure, ainsi que le cabinet d'un chirurgien plastique et celui de plusieurs psychiatres. Les lunettes de Jeremiah étaient de travers, et il avait les yeux cernés. Ce dont il avait vraiment besoin, songea Hanna, c'était d'une journée détente dans un spa.

La jeune fille tentait de ne pas se faire bousculer par les membres de l'équipe de campagne, les consultants et les chefs de groupes d'opinion qui s'entassaient dans la pièce. C'était le mercredi soir, et tout le monde s'était rassemblé là pour regarder la version définitive du spot publicitaire de M. Marin.

Une brève sonnerie annonça l'arrivée de l'ascenseur. Isabel et Kate entrèrent, tout sourires et cheveux brillants. Isabel était orange et ridicule comme à son habitude, mais Kate avait l'air fraîche et jolie dans sa robe en jersey corail Rachel Pally et ses escarpins noirs à plate-forme Kate Spade. Dès qu'elle aperçut Hanna, elle lui adressa un sourire forcé.

— Salut, Hanna. Impatiente de voir le résultat final ? demanda-t-elle d'une voix mielleuse, avec un enthousiasme feint.

Elle semblait très contente d'elle-même, sans doute parce qu'elle était sur le point de damer le pion à Hanna.

Celle-ci leva les yeux au ciel. *Pense ce que tu veux, ma vieille*. Kate allait être la star d'une publicité politique – la belle affaire ! Quelques jours plus tôt, Hanna aurait été blessée, mais plus maintenant.

— Évidemment, répondit-elle. (Puis elle rajusta sur ses épaules le foulard en soie Love Quotes qu'elle avait acheté l'après-midi même chez Otter. Dans *Full Frontal Fashion*, toutes les filles en portaient un pour ne pas s'enrhumer dans les coulisses des défilés.) La moindre apparition publique est bonne à prendre pour ma carrière de mannequin.

Le sourire hypocrite de Kate s'évanouit.

— Quelle carrière de mannequin ?

— Oh, tu n'étais pas au courant ? Un photographe m'a découverte l'autre jour pendant le tournage, expliqua Hanna sur un ton désinvolte, comme si cela lui arrivait souvent. On a fait un shooting à Philadelphie, un truc très classe. Il va envoyer mon book à des agents de New York. Il a des tas de contacts bien placés dans le milieu de la mode.

Kate cligna des yeux tandis que ses joues s'empourpraient. On aurait dit qu'elle allait prendre feu.

— Ah, lâcha-t-elle enfin, dépitée. Bonne chance, alors.

Puis elle s'éloigna, le dos très raide et les fesses serrées. *Un point pour moi*, se réjouit Hanna.

Tom Marin entra dans la salle, et tout le monde applaudit. Il vint se placer face aux sièges en agitant les mains pour réclamer le silence.

— Merci à tous d'être venus. J'ai hâte que vous voyiez le spot. Mais d'abord, laissez-moi vous présenter quelques personnes sans qui rien de tout cela ne serait arrivé…

Et il commença à remercier environ cinquante milliards de gens, depuis le réalisateur jusqu'à sa coiffeuse en passant par la femme de ménage qui nettoyait ses bureaux. Hanna regarda autour d'elle, espérant que Patrick serait là, mais Sergio était le seul membre de l'équipe de tournage dans la salle.

Depuis la veille, son béguin pour Patrick n'avait fait qu'augmenter. Elle lui avait envoyé plusieurs textos pendant les cours et, chaque fois, le jeune homme avait répondu immédiatement, en lui disant que ses photos étaient aussi belles qu'elle. Hanna les imaginait déjà faire un tabac à New York ensemble : le nouveau photographe de mode qui cassait la baraque et sa petite amie mannequin.

Tom Marin remercia Jeremiah, qui s'inclina humblement devant l'assistance. Il gratifia Isabel d'une longue tirade sur le thème « Merci de m'avoir soutenu même dans les moments difficiles ». *Je vais vomir*. Isabel se leva pour l'écouter avec un sourire béat et les yeux pleins de larmes de joie. Hanna voyait les marques de sa culotte à travers sa jupe.

Puis les lumières s'éteignirent, et la télévision s'alluma. M. Marin se tenait devant le tribunal de Rosewood, très chic dans son costume bleu. Il portait une cravate rayée rouge et blanc, ornée d'une épingle représentant le drapeau américain. On le voyait s'entretenir avec des citoyens, agiter la main pour saluer la foule, examiner un site en construction et discourir sur les dangers de l'alcool devant une classe de primaire. Une musique classique exaltante accompagnait les images, tandis qu'une voix masculine affirmait que Tom Marin était le bon choix pour la Pennsylvanie. *Bla, bla, bla*.

Vint ensuite la scène de famille devant le drapeau ondulant. Hanna s'avança au bord de sa chaise, surprise de se voir à l'écran. La caméra s'attarda même quelques instants sur elle. Y avait-il une erreur ? Ne s'agissait-il pas de la version définitive ?

La caméra se tourna vers Kate, qui récita son texte beaucoup trop fort et avec trop d'emphase, comme si elle déclamait le Serment d'allégeance. Puis le visage d'Hanna réapparut à l'écran, surprenant la jeune fille une fois de plus.

« Nous méritons tous une vie meilleure », déclara Hanna dans le spot.

Elle fixait l'objectif de ses yeux pétillants. Son sourire creusait la fossette sur sa joue gauche. Elle avait l'air naturelle et élégante. Elle n'avait pas de double menton, et ses dents n'étaient pas de travers. Quant à ses cheveux, ils avaient une jolie couleur cuivrée au lieu d'être marron fade.

Plusieurs personnes dans le public se tournèrent vers Hanna en levant le pouce.

Le spot s'achevait sur le nom de Tom Marin occupant tout l'écran. Quand ce dernier redevint noir, des applaudissements éclatèrent. Des gens qu'Hanna ne connaissait pas se levèrent d'un bond pour taper dans le dos de son père. Un des assistants du candidat déboucha une bouteille de champagne et remplit les coupes posées sur une table, tandis que les autres se remettaient à taper frénétiquement sur leur BlackBerry.

— Surprise, Hanna ? lança quelqu'un.

La jeune fille sursauta et se retourna. Jeremiah la toisait.

— En bien, oui, admit-elle.

— Je te promets que ça n'est pas grâce à moi, dit Jeremiah sur un ton aigre.

Deux femmes en tailleur et escarpins noirs le contournèrent pour venir saluer Hanna.

— Vous voilà ! s'exclama l'une d'elles en serrant vigoureusement la main de la jeune fille. (Son haleine sentait les Tic Tac à la cannelle.) Je suis Pauline Weiss, de Weiss Consulting.

— Et moi, je suis Tricia McLean de Wright Focus Groups, dit l'autre en fourrant une carte de visite dans la main d'Hanna. Ravie de faire votre connaissance.

— Euh, bonjour, bredouilla Hanna, désarçonnée, en les dévisageant tour à tour.

— C'est nous qui dirigeons les groupes d'opinion, expliqua Pauline, qui avait des dents de jument et un poireau sur la joue. Les électeurs potentiels de Tom vous ont a-do-rée !

— Vous étiez incroyablement naturelle, renchérit Tricia, qui mesurait vingt bons centimètres de moins que sa collègue et avait la silhouette d'une boule de

bowling. Vous aviez déjà tourné pour la télévision avant ça ?

Hanna cligna des yeux.

— Un peu.

Toutes les caméras qu'on lui avait braquées dessus pendant le procès de Ian Thomas comptaient-elles ? Et les journalistes qui campaient sur le pas de sa porte à l'époque où la presse avait baptisé Hanna et ses amies « Les jolies petites menteuses » ?

— Les gens vous ont reconnue parce que des photos de vous avaient paru dans *People*, poursuivit Tricia. Vous avez instantanément capté leur attention, ce qui est super pour un candidat.

— Tout le monde compatit aux épreuves que vous avez traversées l'année dernière, Hanna. Vous serez l'atout « émotion » de Tom.

Hanna hésita.

— Mais, euh… et pour toutes les erreurs que j'ai commises ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil à Jeremiah.

Planté derrière les deux femmes, celui-ci écoutait la conversation en grimaçant.

— Les gens pensent que ça vous rend plus accessible. (Tricia consulta ses notes.) « Nous avons tous, un jour ou l'autre, fait des choses dont nous ne sommes pas fiers, lut-elle à voix haute. Le but, c'est de retenir la leçon et d'en profiter pour devenir quelqu'un de meilleur. »

— Le public pense que vous êtes humble et repentie, ajouta Pauline. Ce qui colle très bien avec la campagne anti-alcoolisme juvénile de votre père – vous êtes l'exemple typique à ne *pas* suivre. Nous pensions que vous pourriez donner des conférences pour soutenir la campagne de Tom.

— Ouah.

Hanna était soufflée. Elle, un exemple ? Donner des conférences ? Ces femmes étaient-elles sérieuses ?

Tom Marin apparut derrière Tricia et Pauline.

— J'imagine qu'elles t'ont annoncé la nouvelle. (Il passa un bras autour des épaules de sa fille, et plusieurs flashes se déclenchèrent.) C'est fou, hein ? Tu vas être un sacré atout pour ma campagne !

Il pressa les épaules d'Hanna, qui eut l'impression de vivre une expérience métaphysique. Elle avait la sensation de flotter hors de son propre corps. Son père était-il vraiment en train de lui dire quelque chose de gentil ? Se réjouissait-il réellement qu'elle soit sa fille ?

— Euh, papa ? (Kate s'approcha timidement.) Et moi ? Les groupes d'opinion ont dit quelque chose à mon sujet ?

Le sourire de Tricia et de Pauline se flétrit.

— Ah. Oui.

Elles se regardèrent nerveusement. Puis Tricia se racla la gorge et prit la parole.

— Les gens vous ont trouvée un peu… un peu raide. Pas aussi sympathique.

— Mais un bon coach pourra vous apprendre à être plus à l'aise devant les caméras, ajouta très vite Pauline.

— Mais je suis à l'aise devant les caméras, geignit Kate. Pas vrai, papa ?

Tous les adultes se mordirent la lèvre et détournèrent les yeux, Tom Marin inclus.

— Pourquoi les gens l'aimeraient-ils plus que moi ? (Kate tendit un doigt accusateur vers Hanna.) Elle a volé une voiture ! On l'a accusée d'avoir tué sa meilleure amie !

— Oui, mais on l'a accusée à tort, répliqua M. Marin sur un ton cinglant qu'Hanna ne l'avait jamais entendu employer envers Kate. Il n'y a rien de mal à avoir besoin d'un coach, ma chérie. Je suis sûr que tu te débrouilleras très bien après quelques séances.

C'était tellement bon qu'Hanna avait du mal à en croire ses oreilles.

Kate fit volte-face et s'éloigna à grandes enjambées furibondes, ses cheveux châtains fouettant l'air dans son dos. Hanna était sur le point de lui lancer une remarque moqueuse – comment aurait-elle pu résister ? – quand son portable bipa. Elle sourit à Tricia et Pauline.

— Excusez-moi.

Sortant de la salle de conférences, elle passa dans le bureau de son père qui contenait une table en chêne massif, un coffre-fort et un panneau d'affichage couvert de notes, d'autocollants et d'affichettes publicitaires. C'était peut-être un texto de Patrick l'informant que son book était prêt. Ou d'un de ses fans qui voulait déjà lui dire combien il l'adorait.

Mais l'expéditeur était anonyme. Le sang d'Hanna se glaça dans ses veines. *Non. Ça ne va pas recommencer. Pas maintenant !*

Tu pensais que ce qui s'était passé en Jamaïque resterait en Jamaïque ? Je ne suis pas de cet avis. Que va dire papa ?

« A »

16

ARIA EST UN MIGNON PETIT *PEIKKO*

— Bienvenue chez Rocky Mountain High ! lança un grand type maigrichon en pull polaire bleu et jean baggy quand Aria et Klaudia poussèrent la porte décorée de faux flocons de neige. Je peux vous aider ?

— On regarde juste, dit Aria en longeant les portants chargés de doudounes.

C'était le jeudi après-midi après le lycée. Les deux filles faisaient leurs emplettes pour le week-end au ski avec les Kahn. À présent qu'elle était au milieu des posters de snowboarders faisant jaillir de la neige derrière leur planche ou exécutant des folles culbutes en l'air, Aria se demandait si elle avait bien fait d'accepter.

Elle n'avait jamais compris l'intérêt du ski. À quoi cela servait-il de se faire tracter jusqu'en haut d'une pente pour la dévaler au risque de se rompre le cou, et recommencer dans la foulée ? Sans compter qu'il faisait toujours glacial sur les pistes.

— Si vous avez besoin de quelque chose, surtout n'hésitez pas, dit le vendeur, les yeux rivés sur Klaudia.

Ce jour-là, la jeune fille portait une minirobe rose, des collants en laine gris et des UGG qui, par un miracle inexpliqué, faisaient paraître ses jambes encore plus longues et plus fuselées – alors que de telles bottines donnaient à celles d'Aria l'aspect de deux troncs d'arbre.

Klaudia leva les yeux de son iPhone et battit des cils en direction du vendeur.

— Je sais ce que vous pouvoir faire. Vous devez avoir blouson réservé au nom de Klaudia Huusko. Vous pouvez aller chercher ?

— Klaudia Huusko ? répéta le type. C'est votre nom ? Vous venez d'où ?

La jeune fille lui adressa un large sourire.

— Allez chercher blouson et je vous dirai.

Le vendeur ne se le fit pas dire deux fois. Il tourna les talons et fonça vers la réserve.

Aria dévisagea Klaudia.

— Tu as vraiment commandé un blouson ?

La Finlandaise gloussa.

— Non. Mais comme ça, il laisser nous tranquilles. Il chercher pendant des heures !

— Bien joué, la félicita Aria en lui tapant dans la main.

— Au travail.

Klaudia carra les épaules et poussa Aria vers le fond du magasin. Très vite, elle choisit une doudoune violette, un fuseau noir, des gants fourrés violet et noir, un lot d'épaisses chaussettes Wigwam et un masque de ski orange avec un gros élastique. Elle le mit sur les yeux d'Aria en pouffant, puis enfila le même en bleu.

— Sexy, *ja* ?

Aria regarda son reflet dans le miroir. Elle ressemblait à une mouche.

— *Ja*, acquiesça-t-elle. (Puis elle aperçut des chapeaux de bouffon comme seuls en portaient les amateurs de groupes nazes ou les membres du club de théâtre de l'Externat.) Mais ça, c'est encore mieux.

— Ooooh, se pâma Klaudia.

Elles foncèrent vers l'étagère, s'emparèrent d'un couvre-chef chacune et prirent des poses provocantes devant le miroir. Les chapeaux de bouffon, les couronnes en feutrine et les cloches géantes étaient tous plus horribles les uns que les autres.

— Souris ! cria Klaudia en utilisant son iPhone pour prendre une photo d'Aria en chapeau pointu et masque de ski orange qui lui donnait l'air d'une braqueuse de banque.

— *Cheese !*

Aria aussi prit une photo alors que Klaudia enfonçait sur sa tête un bonnet avec des oreilles d'ours. Même avec ça, elle était mignonne.

Les deux filles poursuivirent leurs essayages, enfilant des chaussettes sur leurs mains, des moon boots lacés, avec lesquels elles auraient sans doute pu affronter la toundra, et des casquettes de trappeur en fourrure qui leur tombèrent devant les yeux.

Puis Klaudia désigna quelque chose sur un cintre.

— Essaie ça. Noel aimera.

C'était une combinaison jaune fluo avec le fessier rembourré. Aria fronça le nez.

— Noel aimera cette horreur ? Tu veux que je me déguise en banane géante ?

— Il pensera que tu adores le ski ! insista Klaudia.

— Mais c'est tellement… jaune, murmura Aria.

— Ça vous rapprochera. Qu'est-ce que vous avoir en commun ? demanda Klaudia. Qu'est-ce que vous faire de pareil ?

Les cheveux d'Aria se hérissèrent dans sa nuque.

— C'est Noel qui t'a dit qu'on était trop différents ?

Elle imagina les deux jeunes gens assis dans l'immense canapé modulable des Kahn, en train d'échanger des anecdotes de couple. Noel avait peut-être avoué à Klaudia qu'Aria et lui n'étaient pas très bien assortis. Peut-être avait-il traité sa petite amie d'originale, le mot qu'Ali utilisait toujours pour justifier le fait que Noel ne sortirait jamais avec une fille comme Aria. Peut-être avait-il confié à Klaudia qu'Aria refusait de coucher avec lui. Non, il n'avait quand même pas pu faire une chose pareille.

— Il ne me raconte rien du tout, la détrompa Klaudia en repoussant ses cheveux d'un blond presque blanc derrière ses oreilles. J'essaie juste d'aider ce que je vois. Comme Dr Phil.

Aria fixait une paire de raquettes à neige accrochées au mur. Le sourire de Klaudia était chaleureux et sincère, comme si la jeune fille pensait vraiment donner un bon conseil à sa nouvelle amie. Ce qui était peut-être le cas.

Aria et Noel étaient en effet très différents. Quand Aria assistait aux matchs de lacrosse de son petit ami, elle s'endormait toujours à la moitié. Elle ne voulait jamais aller voir le dernier film de Jason Statham avec lui, et elle commençait à en avoir marre des soirées qu'il organisait chaque fois que ses parents étaient sortis.

De son côté, Noel faisait beaucoup plus d'efforts. Il l'accompagnait à des lectures de poésie, même si ça l'ennuyait à mourir. Il dînait avec elle dans ses restaurants ethniques préférés, même s'il commandait généralement ce qui se rapprochait le plus d'un hamburger ou de beignets de poulet. Il soutenait son projet de s'inscrire à l'école de design de Rhode Island plutôt qu'à l'université de Duke, où lui-même avait obtenu une bourse sportive.

Aria ne se comportait peut-être pas comme une bonne petite amie. L'incident survenu en Islande lui revint en mémoire, et elle ferma les yeux.

— D'accord, capitula-t-elle en prenant la combinaison dans ses bras. Je vais l'essayer. Mais si ça me fait un gros cul, je ne l'achète pas.

— Génial ! s'écria Klaudia.

Puis elle aperçut quelque chose de l'autre côté du magasin et écarquilla les yeux.

— Je revenir tout de suite, murmura-t-elle en fonçant vers un long manteau noir au col orné de fourrure, qui semblait presque identique à celui qu'elle portait.

Aria allait se diriger vers la cabine d'essayage quand elle remarqua un iPhone posé sur l'étagère des chapeaux fantaisie. Un drapeau finlandais ornait la coque.

— Klaudia ? appela Aria.

Mais la jeune fille était trop occupée à chercher le manteau dans sa taille.

Au moment où Aria saisissait son téléphone, celui-ci bipa, la faisant sursauter. Elle appuya sur l'écran pour le faire taire. Un texto émanant de Tanja apparut dans une bulle. Il était en finnois, mais Aria remarqua que son nom était mentionné dans le texto précédent de Klaudia.

Tiens, tiens…

Elle jeta un coup d'œil vers l'autre côté du magasin. Klaudia avait enfilé le manteau et s'examinait dans le miroir. Aria baissa les yeux vers l'iPhone. L'appareil lui paraissait très lourd soudain. Elle aurait juste dû l'éteindre : ça ne se faisait pas de lire les textos de ses amies.

Mais tandis qu'elle se glissait dans la cabine d'essayage, Aria continua à voir le message contenant son nom danser devant ses yeux. Que racontaient Klaudia et Tanja à son sujet ? Quelque chose de gentil, ou pas ? *Allez, juste un petit coup d'œil,* décida Aria.

D'un mouvement de doigt, elle déverrouilla l'iPhone. La conversation entre les deux Finlandaises apparut à l'écran – une suite de mots interminables, pleins de trémas et de voyelles.

Aria les passa rapidement en revue. Le nom de Noel était mentionné une fois. Non, deux. Non, trois. Mais c'était peut-être normal : après tout, Klaudia habitait chez les Kahn. À sa place, Aria aussi parlerait sans doute du fils de ses hôtes aux amis restés dans son pays.

Finalement, elle trouva un texto très bref signé Klaudia, et qui disait : *Aria on peikko*.

Aria essaya de prononcer le mot correctement. *PEE-ko*. On aurait dit le nom d'un personnage Disney. Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ? « Mignonne » ? « Intéressante » ? « Une amie géniale » ?

Très excitée, Aria griffonna le mot sur le carnet qu'elle trimballait toujours dans son sac. Au bout d'un moment, elle décida de copier aussi toutes les phrases qui mentionnaient Noel. Klaudia parlait peut-être des habitudes rigolotes mais un peu honteuses du jeune homme, une de celles qu'Aria avait déjà remarquées depuis le temps qu'elle sortait avec lui. Les deux filles pourraient peut-être en rire ensemble.

Hé, je suis tombée par hasard sur ton texto concernant Noel. Toi aussi, tu trouves ça dingue qu'il regarde iCarly *tous les après-midi* ?

— Aria ?

C'était Klaudia. Aria jeta un coup d'œil par l'interstice entre la porte et le montant de la cabine d'essayage. La jeune fille se tenait à moins de deux mètres d'elle.

— Oui, je suis là, dit très vite Aria.

L'iPhone semblait s'être changé en grenade dans ses mains. Elle appuya sur un bouton pour revenir à l'écran d'accueil, puis entrouvrit la porte et tendit le bras à l'extérieur de la cabine.

— J'ai trouvé ça par terre. Je l'ai pris pour éviter que quelqu'un ne marche dessus.

— Oh. (Klaudia jeta un regard perplexe à son téléphone, puis haussa les épaules et le glissa dans sa poche sans autre commentaire.) Tu essayer la combinaison ?

— J'allais le faire.

Aria referma la porte de la cabine. Elle examina son reflet dans le miroir, s'attendant à voir la culpabilité sur son visage, mais elle avait la même tête que d'habitude : des cheveux noirs ondulés, des yeux bleu glacier, un menton pointu.

Elle brûlait d'envie de savoir ce que signifiait le mot *peikko*. Klaudia pourrait peut-être lui apprendre le finnois, et elles s'en serviraient pour communiquer sans qu'aucun des « ados typiques » de l'Externat puisse les comprendre.

Sortant son propre téléphone de son sac, Aria recopia les phrases en finnois dans Bing. La petite roue tourna lentement pendant que le site traduisait. Lorsque la réponse apparut à l'écran, Aria en resta bouche bée.

Noel mérite mieux. Il est tellement canon et sexy ! Il lui faut une vraie femme, écrivait Klaudia.

Comme toi ? avait suggéré Tanja.

En guise de réponse, Klaudia avait envoyé un smiley qui clignait de l'œil.

L'estomac d'Aria se souleva. Non, c'était impossible. Bing avait fait une erreur. Déglutissant avec difficulté, la jeune fille tapa *Aria on peikko*. Cette fois, la traduction mit encore plus de temps à apparaître.

— Aria ? appela Klaudia à l'extérieur de la cabine d'essayage. Alors, ça te va bien ? Tu as l'air super skieuse sexy ?

— Euh…

Aria jeta un coup d'œil désespéré à la combinaison suspendue au crochet dans un coin. Elle était tellement jaune qu'elle l'aveuglait presque.

Pourquoi Klaudia l'incitait-elle à acheter cette horreur ? Parce que Noel apprécierait le geste, ou parce que ça lui donnerait l'air d'un canari obèse ? Parce que son petit ami était un Américain canon et sexy auquel il fallait une vraie femme plutôt qu'une originale plus branchée par l'art que par le sport ?

Ne te monte pas la tête, s'exhorta Aria. Klaudia avait été sympa avec elle. Il devait y avoir une autre explication.

La dernière traduction apparut enfin à l'écran. Aria lut la phrase en anglais, et sa bouche devint subitement toute sèche. « Aria est un troll. »

Sa main se crispa sur son portable. *Aria on peikko* signifiait « Aria est un troll ».

— Ça va ? lança Klaudia d'une voix toujours aussi guillerette et amicale.

Aria se passa une main sur le visage avant de baisser à nouveau les yeux vers son téléphone. Soudain, celui-ci émit un bruit de trompette si fort qu'elle faillit le lâcher. Elle avait reçu un nouveau message d'un expéditeur anonyme.

La tête lui tourna. *Pitié, non*. Mais quand elle ouvrit le texto, Aria découvrit exactement ce qu'elle redoutait.

Fais gaffe, Aria : je crois que tu as de la concurrence. Après tout, tu sais aussi bien que moi que Noel a un faible pour les blondes.

Biz !

« A »

17

*D*ANSE COMME SI PERSONNE NE TE REGARDAIT

— Là, une place ! s'écria Spencer en désignant un espace entre deux voitures dans Walnut Street, au cœur du centre-ville de Philadelphie.

Zach acquiesça, braqua à droite et se gara habilement derrière une Ford Explorer au pare-chocs cabossé.

— C'est qui le roi du créneau ? lança-t-il.

— Toi, évidemment, sourit Spencer.

Du coin de l'œil, elle détailla le jeune homme. Ce soir-là, il portait un jean indigo moulant, une chemise Paul Smith rayée, des chaussures en cuir impeccablement cirées et des lunettes d'aviateur relevées sur sa tête. Il s'était aspergé d'eau de Cologne à l'odeur épicée et boisée, et il avait coiffé ses cheveux en arrière de sorte que Spencer pouvait admirer tous les angles de son visage finement sculpté. Chaque fois qu'elle le voyait, elle le trouvait un peu plus mignon.

Et ce soir, elle l'avait pour elle toute seule.

C'était jeudi. Il y avait cours le lendemain, mais Zach avait décidé de sortir en douce pour aller voir son DJ préféré mixer au Club Shampoo, et il avait proposé à Spencer de l'accompagner.

Quand il était passé la chercher, un peu plus tôt dans la soirée, la jeune fille avait été ravie de ne pas voir Amelia la fusiller du regard depuis la banquette arrière.

— Ma sœur avait une leçon de flûte, avait expliqué Zach dès que Spencer avait ouvert la portière. Nous sommes libres !

Les pulsations des basses assaillirent Spencer dès sa descente de voiture. La jeune fille lissa sa robe noire moulante, fit tourner ses chevilles dans les escarpins à talons aiguilles Elizabeth and James qu'elle avait piqués à Melissa une éternité auparavant, et suivit Zach vers la petite foule qui attendait derrière des cordons en velours que la porte s'ouvre.

Alors que Spencer longeait le trottoir luisant de pluie pour se mettre au bout de la queue, son téléphone vibra. Elle le sortit de sa pochette pailletée et regarda

l'écran. C'était un message d'Aria.

« A » vient de me contacter. Et toi ?

Ces mots furent comme un couteau qui se planta dans la poitrine de Spencer. Aurait-elle dû parler aux autres du message qu'elle avait reçu elle aussi ?

J'ai décidé d'ignorer « A », répondit-elle à Aria. *Et tu devrais en faire autant*.

La réaction fut immédiate.

Et si il ou elle savait ?

Une voiture klaxonna et passa en trombe, frôlant presque Spencer. La jeune fille bondit sur le côté sans lâcher son téléphone. Devait-elle répondre encore ? Devait-elle s'inquiéter ? Ou était-ce exactement ce qu'espérait « A » ?

— Spencer ?

Elle leva les yeux. Zach se tenait au début de la file d'attente ; le videur avait déclipsé le cordon et ouvert la porte du club pour lui.

— J'arrive !

Spencer glissa son téléphone dans sa poche. Elle s'occuperait de « A » plus tard.

La musique vibra aux oreilles de Spencer quand la jeune fille pénétra dans un entrepôt sombre. Elle distinguait vaguement des silhouettes debout au bar ou en train d'onduler sur la piste de danse, éclairées par des néons clignotants et par de grosses ampoules rondes qui se balançaient au plafond.

Zach avait raison : le jeudi, c'était la nouvelle soirée à la mode pour sortir. Le Shampoo était bondé. Une odeur de transpiration planait dans l'air. Quatre serveurs s'affairaient derrière le bar, servant les boissons à toute allure sans même regarder ce qu'ils faisaient. Des filles en robe presque inexistante se tournèrent vers Zach en souriant, mais le jeune homme ne les remarqua même pas. Il n'avait d'yeux que pour Spencer.

Je craque.

— Deux mojitos, réclama Zach à l'un des serveurs, en utilisant la bonne prononciation.

Leur verre à la main, les deux jeunes gens se dirigèrent vers une table libre dans un coin de la salle. La musique était trop forte pour discuter ; aussi, pendant un moment, ils se contentèrent d'observer la foule. D'autres filles lancèrent des œillades à Zach en passant devant lui, mais le jeune homme se comporta comme si elles étaient transparentes à ses yeux. Spencer se demanda si les gens pensaient qu'ils sortaient ensemble. Ce qui serait peut-être le cas d'ici la fin de la soirée.

Zach finit par se pencher vers Spencer.

— Merci de m'avoir accompagné ce soir, cria-t-il, ses lèvres touchant presque le front de la jeune fille. J'avais vraiment besoin de décompresser – mon

père ne me lâche pas ces derniers temps.

Spencer sirota une gorgée de son mojito, qui avait le goût des grandes vacances.

— Il est si terrible que ça ?

Zach haussa une épaule. Les lumières stroboscopiques jouaient sur son visage.

— Il voudrait qu'on devienne ses clones, qu'on fasse exactement ce qu'il veut tout le temps. Le problème, c'est que je ne suis pas comme lui et que je ne le serai jamais. Pour tout un tas de raisons, marmonna le jeune homme, plus pour lui-même que pour Spencer.

— Il a l'air assez exigeant, acquiesça Spencer, pensant à la façon dont M. Pennythistle l'avait interrogée au sujet de ses notes le soir du repas au Goshen Inn.

— C'est ce qu'on appelle un doux euphémisme. Si je ne vais pas à Harvard comme il le souhaite, il me déshéritera probablement. Je suis censé parler à un certain Douglas quand on ira à New York ce week-end. Il fait partie du comité des admissions à Harvard. Mais j'envisage sérieusement de lui poser un lapin.

Spencer acquiesça, non sans relever que Zach serait à New York durant ce week-end prolongé. Elle devait également y aller avec sa mère : Mme Hastings et M. Pennythistle avaient prévu d'assister à un gala organisé par une des relations de travail de ce dernier. La perspective de passer une journée à New York avec Zach ravissait Spencer.

— Et ta sœur ? Elle doit aller à Harvard, elle aussi ?

Spencer recula son siège pour laisser passer un cortège qui devait célébrer un enterrement de vie de jeune fille : ballons en forme de pénis et future mariée arborant un voile qui traînait derrière elle – la totale.

Zach grimaça.

— Mon père est beaucoup plus indulgent avec elle. Amelia se tient toujours bien – du moins, devant lui – et elle ne fait jamais de vagues. Donc, il l'adore. Mais moi… il critique tout ce que je fais.

Spencer fixa le contenu de son verre. Elle voyait très bien de quoi parlait Zach.

— Mes parents ont longtemps été comme ça avec moi, eux aussi.

— Ah bon ? Raconte, réclama Zach.

Spencer haussa les épaules.

— Ce que je faisais n'était jamais assez bien pour eux. Si je décrochais un rôle dans une pièce du club de théâtre, Melissa faisait de la figuration dans un film qui se tournait près de chez nous. Si j'obtenais un A à une interro, Melissa faisait carton plein à ses partiels.

Zach plissa les yeux dans la pénombre.

— Vous aviez pourtant l'air de bien vous entendre l'autre soir.

— Ça va mieux maintenant, même si ça ne sera sans doute jamais parfait. Nous sommes trop différentes. Et il a fallu l'affaire Alison DiLaurentis pour améliorer les choses entre nous. Melissa aussi a failli être tuée par Ali.

C'était bizarre de prononcer ces mots de façon si directe et si naturelle dans un lieu public. Zach parut surpris par cet aveu, car il but une longue gorgée de mojito et dévisagea longuement Spencer.

— Je ne voudrais pas être indiscret, mais… tu t'es bien remise de toute cette histoire ?

La porte du club s'ouvrit, laissant entrer une bouffée d'air glacial. Les bras de Spencer se couvrirent de chair de poule. Mais ce n'était pas entièrement dû à la température. La jeune fille repensa aux textos d'Aria.

— Ça va, oui, marmonna-t-elle, la tête baissée.

Mais tandis qu'elle regardait autour d'elle, le désespoir la submergea. C'était dans un club comme le Shampoo que la soi-disant Courtney lui avait dit qu'elle était sa meilleure amie perdue des années auparavant. Puis elle avait admis qu'elle savait depuis très longtemps que Spencer et elle étaient demi-sœurs, mais qu'elle n'avait jamais trouvé de moyen de le lui révéler à l'époque.

La véritable Ali lui avait fait tant de promesses ! *Je veux repartir de zéro. Je serai la sœur dont tu as toujours rêvé*. Et, bien entendu, Spencer était tombée dans le panneau. Depuis toute petite, elle voulait une sœur avec qui elle s'entendrait bien, une sœur avec qui elle aurait des tas de choses en commun, une sœur avec qui elle s'amuserait et partagerait ses secrets. L'année précédente, elle avait cru avoir touché le jackpot – du moins, jusqu'à ce que « Courtney » révèle sa vraie identité et tente de la tuer.

Spencer avait eu du mal à renoncer à ce rêve. C'était comme un nuage noir qui la suivait partout. Quand elle voyait deux filles qui de toute évidence étaient sœurs rire ensemble dans un bar ou louer un kayak à deux places, son cœur se serrait.

En Jamaïque, après avoir rencontré Tabitha dans les toilettes du restaurant, Spencer avait regagné sa table. Mais entre-temps, ses amies s'étaient éparpillées. Aria était partie discuter avec Noel près du bar, Hanna regarder dans le télescope de l'autre côté du toit, et Emily avait disparu.

Au bout d'un moment, quelqu'un avait donné une tape sur le bras de Spencer, qui s'était retournée. C'était de nouveau Tabitha.

— Désolée de t'embêter, mais il fallait que je te pose la question, dit-elle en se perchant sur le bord de la table. Tu ne trouves pas qu'on se ressemble drôlement ?

Spencer l'avait dévisagée, nerveuse.

— Non, je ne trouve pas.

— Moi si, grimaça Tabitha. On dirait deux sœurs séparées à la naissance.

Spencer s'était levée d'un bond, si brusquement que sa chaise s'était renversée. Tabitha était restée assise face à elle, un sourire de chat de Cheshire aux lèvres. Pourquoi avait-elle dit ça ? Se pouvait-il qu'elle sache ? La liaison scandaleuse de Mme DiLaurentis et de M. Hastings n'avait pas été révélée à la presse. Spencer pensait que même la police l'ignorait.

Le bruit d'un shaker à Martini arracha la jeune fille à ses ruminations. Elle regarda autour d'elle.

— Misère, chuchota-t-elle.

Ne s'était-elle pas juré de ne pas penser à la Jamaïque ce soir ?

Le DJ lança un morceau d'électro rapide. Spencer se leva en prenant d'autorité la main de Zach.

— Allons danser.

Amusé, le jeune homme haussa les sourcils.

— Chef, oui, chef.

La piste était bondée de corps en sueur, mais Spencer s'en moquait. Elle entraîna Zach vers le centre et commença à se balancer. Le jeune homme fit de même, fermant les yeux pour mieux sentir la musique. Contrairement à la plupart des garçons, qui se dandinaient comme le monstre de Frankenstein, il bougeait très bien. Et il ne sursautait pas d'un air dégoûté quand d'autres mecs le heurtaient par mégarde.

Lorsqu'il rouvrit ses yeux bleu glacier, il vit que Spencer le regardait d'un air énamouré. Il lui fit un clin d'œil. La jeune fille rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Zach était le type le plus sexy qu'elle ait jamais rencontré. Il y avait tellement d'électricité entre eux qu'elle était surprise de ne pas voir jaillir des étincelles.

Elle se pencha vers lui.

— C'est génial, cria-t-elle à son oreille.

— Oui, hein ? sourit Zach. Tu danses vraiment bien.

— Toi aussi.

La musique ralentit, et les deux jeunes gens se rapprochèrent l'un de l'autre jusqu'à ce que leurs hanches se touchent. Le cœur de Spencer faisait autant de raffut qu'une cloche dans sa poitrine. Elle était comme hypnotisée par les lèvres sensuelles de Zach. Celui-ci la dévisagea gravement. Ils se pressèrent l'un contre l'autre…

Maintenant, songea Spencer.

Prenant une grande inspiration, elle posa sa main dans la nuque de Zach et l'attira vers elle pour l'embrasser. Il sentait la crème hydratante épicée, et il avait un goût de citron vert et de sucre.

Un instant, la bouche du jeune homme demeura close contre celle de Spencer. Puis ses lèvres s'ouvrirent sous la pression. L'estomac de Spencer fit un double saut périlleux. De l'électricité dansait sur sa peau. Elle passa ses mains dans les cheveux si doux de Zach en regrettant qu'ils ne puissent pas se laisser tomber sur un lit.

Puis le jeune homme s'écarta d'elle. Les lumières stroboscopiques pulsaient sur son visage. Il avait l'air gêné et perturbé.

Spencer recula automatiquement. Ses joues s'empourprèrent. Elle avait l'impression que tout le monde la regardait en se moquant d'elle.

Zach lui saisit le bras et l'entraîna vers une petite table à l'écart de la piste de danse. Il se fit tomber dans un canapé en velours que surplombaient des draperies tendues à l'horizontale, façon baldaquin. C'était le genre d'endroit où les couples se réfugiaient pour s'embrasser et se peloter, mais le petit doigt de Spencer lui disait que ça n'allait pas être leur cas.

— Je crois que tu te méprends, dit Zach. Je t'ai peut-être laissée croire des choses sans le vouloir.

— Pas grave, aboya Spencer en fixant obstinément la boule disco au centre de la piste de danse. Alors, c'est quoi le problème ? Tu as déjà une petite amie ? Tu flippes parce que nos parents sortent ensemble ?

— Rien de tout ça. (Zach ferma les yeux.) Pour te dire la vérité, Spencer… je crois que je suis gay.

La jeune fille en resta bouche bée. Elle détailla les sourcils épais et les larges épaules de Zach. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Il n'avait pas du tout l'air gay. Il aimait le base-ball et la bière. Et elle avait cru qu'elle lui plaisait.

— Je ne voulais pas te donner de fausse impression, reprit Zach en prenant les mains de Spencer pour les serrer entre les siennes. Je m'amuse beaucoup avec toi, et je ne veux pas que tu sois fâchée contre moi. C'est juste que… personne n'est au courant, et surtout pas mon père.

Le DJ enchaîna sur un remix accéléré d'un morceau interprété par les acteurs de *Glee*. Un groupe de filles poussa des cris enthousiastes. Spencer regarda les mains douces et fines de Zach qui tenaient les siennes. Quelque chose en elle bascula.

— Ton secret est en sécurité avec moi, dit-elle avec une pression affectueuse.

En elle, la fille fière qui obtenait toujours ce qu'elle désirait restait déçue et embarrassée, mais une autre partie d'elle se sentait flattée et touchée que Zach

l’apprécie autant. Si leurs parents restaient ensemble, peut-être deviendrait-il un quasi-frère parfait. Peut-être s’entendraient-ils encore mieux que deux sœurs.

Zach se leva d’un bond, entraînant Spencer avec lui.

— Je suis ravi qu’on ait éclairci ce point. On retourne danser ?

Spencer rejeta sa crinière blonde par-dessus son épaule et fendit la foule à la suite de Zach. Tout à coup, elle se sentait libre et légère. Mais une présence derrière elle l’incita à se retourner. Là, sous le panneau « SORTIE » fluorescent, se tenait une silhouette noire qui la fixait du regard.

Spencer recula, le cœur dans la gorge. Une fraction de seconde plus tard, la silhouette se détourna et se fondit dans la foule – anonyme, indétectable mais toujours dangereusement proche.

18

LES AMIES SE DISENT TOUT, NON ?

Le SUV des Roland était déjà parti quand Emily se gara dans l'allée de leur maison, ce même jeudi soir. Au moment où elle s'apprêtait à sonner, la jeune fille remarqua que la porte d'entrée n'était pas complètement fermée.

— Coucou, appela-t-elle en la poussant.

Elle pénétra dans le vestibule. La télé diffusait un dessin animé dans le salon. Le cosy de Grace était posé dans un coin. La tête pendant sur une épaule et les yeux clos, le bébé dormait. Les Roland avaient décidé de sortir à la dernière minute, et Emily avait proposé à Chloe de l'aider à garder sa petite sœur.

— Emily ? lança Chloe depuis la cuisine. C'est toi ?

— Salut, dit Emily en se dirigeant vers le son de sa voix. Désolée d'être en retard.

— Pas de problème. Je suis en train de préparer des nachos.

Emily traversa le salon et pénétra dans la grande cuisine lumineuse. Des paquets de Cheerios et de Pampers, des biberons en train de sécher et une boîte de lingettes pour bébé encombraient la table. Un sac de Tostitos et un bocal de sauce au fromage reposaient sur l'îlot central à côté d'une bouteille de champagne. Chloe vit qu'Emily regardait cette dernière.

— Tu veux une coupe ?

Par-dessus son épaule, Emily jeta un coup d'œil au bébé endormi dans le salon.

— Et Grace ?

Elle repensa à toutes les séries télé où elle avait vu des agents de police embarquer des baby-sitters ivres.

— Une coupe, ça ne peut pas faire de mal.

Chloe bougeait mollement, comme si elle avait déjà bu avant l'arrivée d'Emily. Elle versa du champagne dans deux flûtes en cristal.

— De toute façon, on a quelque chose à fêter.

— Quoi donc ?

— Notre amitié. C'est génial d'arriver dans un nouveau bahut et de se faire une copine tout de suite.

Emily sourit. Elle avait toujours adoré les rituels sentimentaux : les langages secrets, les pendentifs en forme de cœur qu'on cassait en deux pour que chacune en porte la moitié, private joke. Et ça faisait si longtemps qu'elle n'avait plus personne avec qui partager ça !

— D'accord, juste un verre, capitula-t-elle en prenant une des flûtes.

Les deux filles trinquèrent et burent. Le micro-ondes sonna, et Chloe sortit le plat de nachos tout chaud. Elles emportèrent des assiettes, leurs flûtes et la bouteille de champagne dans le salon pour pouvoir surveiller Grace.

— Alors, où sont tes parents ? demanda Emily en se laissant tomber dans le canapé.

— Ils se font un restau en amoureux. (Chloe croqua une chips.) Ma mère dit qu'ils ont besoin de se retrouver.

Emily fronça les sourcils.

— Je croyais que tout allait bien entre eux depuis la naissance de Grace ?

— Tout allait bien, oui, jusqu'à ce qu'on emménage ici. (Le regard de Chloe se fit lointain.) Je suis sûre que c'est à cause de cette maison. Elle porte malheur.

Emily fixa sans la voir la couverture d'un gros livre intitulé *Rome en photos*, posé sur la table basse. Son pouls battait très fort dans ses oreilles.

— L'autre jour, tu as parlé de rumeurs d'infidélité. Qui trompait l'autre, ton père ou ta mère ?

Chloe essuya un peu de sauce au fromage qui avait coulé sur son menton.

— Mon père. Mais je n'ai jamais su si c'était vrai ou non. (Puis elle dévisagea bizarrement Emily.) Pourquoi tu t'intéresses autant à mes parents ?

— Mais non, je m'en fous complètement ! s'écria Emily, sentant le rouge lui monter aux joues. Enfin, non. Ce n'est pas ce que je veux dire, mais…

Elle n'acheva pas sa phrase.

— On devrait parler de notre vie amoureuse plutôt que de la leur. (Chloe avait la voix un peu pâteuse.) Je te raconte un de mes secrets si tu me racontes un des tiens.

— C'est déjà fait, lui rappela Emily. Je suis sortie avec une fille, tu te souviens ?

— Ouais, mais tu ne m'as pas donné de détails.

Chloe croisa les bras sur sa poitrine et attendit.

Du bout de l'index, Emily suivit le tracé d'une fente dans le bois de la table basse.

— Toi d'abord.

— D’accord. (Chloe se tapota les lèvres d’un doigt.) J’ai eu une liaison interdite avec mon entraîneur de foot.

Emily faillit en lâcher sa chips pleine de sauce.

— C’est vrai ?

— Ouais. Il s’appelait Maurizio. Il venait du Brésil. Toutes les filles en pinçaient pour lui. Mais un soir, on s’est retrouvés seuls au gymnase, et… (Chloe ferma les yeux.) C’était super chaud.

— Ouah, souffla Emily. Vous êtes toujours ensemble ?

— Sûrement pas ! (Les pendants d’oreilles de Chloe giflèrent ses joues lorsqu’elle secoua vigoureusement la tête.) J’ai découvert qu’il avait une petite amie à Rio, et qu’elle voulait me faire la peau. Honnêtement, c’est surtout à cause de lui que j’ai arrêté le foot. Je ne supportais plus de le voir.

Emily mastiqua en silence un moment. Grace, toujours dans son cosy près du canapé, ouvrit les yeux et se mit à suçoter sa tétine en restant indifférente à ce scoop.

— Alors… (Chloe croisa les jambes.) Tu es déjà sortie avec un garçon, à part ce gros débile de nageur ? Ou il t’a dégoûtée des mecs pour de bon ?

Le champagne faisait des bulles dans l’estomac d’Emily.

— J’ai eu un autre petit ami après lui, Isaac. Mais ça n’a pas marché entre nous.

Submergée par la tristesse, elle baissa les yeux.

Chloe se tortilla pour trouver une position plus confortable.

— Et tu le regrettes ?

Grace commença à s’agiter. Emily caressa distraitement son crâne duveteux. C’était une question difficile.

— Oui et non, répondit-elle. (Et elle fut surprise de s’entendre ajouter :) En tout cas, ce n’était pas l’amour de ma vie. L’amour de ma vie, c’était Ali – ou, du moins, la fille que je connaissais sous ce nom quand j’étais en 5e.

Chloe en resta bouche bée.

— Tu sortais avec Ali ?

Emily prit une grande inspiration.

— Pas exactement. Mais je craquais à fond pour elle. Quand elle a disparu, j’étais effondrée. Je me suis obstinée à croire qu’elle allait bien, à rêver qu’elle finirait par revenir. Et un jour… elle est revenue.

Elle raconta toute l’histoire jusqu’au moment où la véritable Ali l’avait embrassée.

— Mais elle faisait juste semblant, chuchota-t-elle, les yeux pleins de larmes.

— Oh, mon Dieu ! (Chloe porta une main à sa bouche.) Je suis tellement désolée !

La compassion de sa nouvelle amie fit lâcher une digue à l'intérieur d'Emily, qui se mit à sangloter très fort. Plus elle pleurait, moins elle était sûre de pleurer uniquement à cause d'Ali. Peut-être était-ce aussi à cause de la Jamaïque.

Quand Emily avait dansé avec Tabitha, elle s'était sentie aussi bien que quand la véritable Ali l'avait embrassée. Puis elle avait aperçu quelque chose au poignet de l'autre fille : un bracelet bleu en fils de coton délavés.

Emily s'était figée sur la piste de danse. Ce bracelet était identique à ceux qu'Ali avait fabriqués pour chacune de ses amies juste après l'accident qui avait coûté la vue à Jenna Cavanaugh. Ali avait distribué les bracelets en faisant solennellement promettre à Emily, Spencer, Aria et Hanna de les porter – et de garder le secret sur l'affaire Jenna – jusqu'au jour de leur mort.

Une alarme s'était déclenchée dans la tête d'Emily, qui avait fait un grand pas en arrière. Tabitha n'avait pas pu se procurer ce bracelet, à moins que…

Cette dernière s'était arrêtée de danser elle aussi.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Baissant les yeux, elle avait vu ce qu'Emily regardait. Un sourire entendu avait flotté sur ses lèvres, comme si elle savait exactement pourquoi Emily avait réagi de la sorte.

Grace se mit à pleurer. Emily la sortit doucement de son cosy et la cala au creux de son bras pour la bercer.

— Tout va bien, murmura-t-elle d'une voix enrouée par les larmes.

Les pleurs du bébé se changèrent en petits gémissements.

— Tu te débrouilles tellement bien avec elle, la félicita Chloe. Tu es super douée !

Ce compliment poignarda Emily. Incapable de garder plus longtemps le secret qui la torturait, la jeune fille leva les yeux.

— Il faut que je te dise quelque chose, souffla-t-elle. J'ai eu un bébé cet été.

Chloe se figea, les yeux écarquillés.

— Quoi ?

— Je suis tombée enceinte de mon dernier petit ami, Isaac. Et… j'ai eu une petite fille, avoua Emily en regardant Grace. (C'était surréaliste d'entendre ces mots sortir de sa bouche. Elle avait l'intention de ne jamais en parler à personne aussi longtemps qu'elle vivrait.) C'est pour ça que je n'ai pas repris la natation à l'automne. Je n'étais pas en état, après l'accouchement. Et c'est pour ça que je galère pour obtenir une bourse maintenant.

Chloe passa une main dans ses cheveux.

— Ouah, souffla-t-elle. Le bébé va bien ? Et toi ?

— Le bébé va bien, oui. Moi… (Emily haussa les épaules.) Je n'en sais rien.

Chloe se mordit la lèvre.

— Ils ont dit quoi, tes parents ?

— Ils ne savent rien. J'ai passé l'été à Philadelphie pour me planquer, révéla Emily. Ma sœur aînée était au courant, mais elle m'en a beaucoup voulu. Elle m'en veut toujours, d'ailleurs.

— Tu avais quelqu'un pour te soutenir ? demanda Chloe en agrippant l'épaule d'Emily. Un thérapeute, un docteur, quelqu'un à qui tu pouvais te confier ?

— Pas vraiment. (Emily ferma les yeux. Elle avait le cœur serré.) Je préférerais qu'on parle d'autre chose. Je suis désolée de t'avoir embêtée avec ça.

Chloe attira Emily vers elle en prenant bien garde de ne pas écraser Grace.

— Je suis contente que tu me l'aies dit. Et je ne le répéterai à personne, je te le promets. Tu peux tout me raconter, d'accord ? Ça ne me dérange pas.

— Merci.

De nouveau, les yeux d'Emily s'emplirent de larmes. Elle enfouit son visage dans les cheveux de Chloe, qui sentaient la laque Nexxus et le gel de coiffage. Grace se pelotonna entre elles, silencieuse et apaisée.

C'était si bon d'être tenue par quelqu'un. De pouvoir parler à quelqu'un. Meilleur encore qu'un toast, que du champagne ou qu'un pendentif en forme de cœur coupé en deux, songea Emily.

Bang.

Emily se réveilla en sursaut. Elle avait la bouche pâteuse, et sa langue lui semblait toute gonflée.

Elle était allongée sur un canapé qu'elle ne connaissait pas. Par la fenêtre voisine, elle pouvait voir les grands pins facilement reconnaissables qui se dressaient dans la rue où habitaient Ali et Spencer. Une odeur de savon à la vanille flottait dans la pièce. Désorientée, Emily se redressa en position assise.

Elle entendit un bruit de pas dans la cuisine. Quelqu'un ouvrit et referma une porte de placard. Puis les lattes du plancher craquèrent. Une silhouette pénétra dans le salon et vint s'asseoir près d'Emily. L'odeur de vanille s'amplifia. C'était Ali, *son* Ali – Emily en était certaine.

Sans un mot, elle se pencha vers Emily comme pour lui faire des chatouilles – ce qui lui arrivait parfois, au beau milieu de la nuit. L'instant d'après, des lèvres se posèrent sur celles d'Emily. La jeune fille s'abandonna à ce baiser tandis que des feux d'artifice explosaient dans son ventre.

Mais le menton d'Ali était étrangement râpeux. Emily ouvrit les yeux…

… et se réveilla pour de bon.

C'était un visage d'homme qui se pressait contre le sien, un homme qui sentait la fumée de cigare, l'alcool et un quelconque dessert à la vanille. Il pesait également beaucoup plus lourd qu'Ali, de sorte qu'il écrasait la poitrine d'Emily.

La jeune fille se rejeta en arrière avec un glapissement. L'homme s'écarta d'elle et appuya sur un interrupteur. La lumière électrique dorée révéla les cheveux noirs de M. Roland. Emily n'était pas chez les DiLaurentis, réalisa-t-elle ; elle s'était endormie chez Chloe après leur soirée baby-sitting.

— Debout, petite marmotte, dit M. Roland avec un sourire immense comme celui des citrouilles sculptées d'Halloween.

Emily se réfugia derrière le canapé.

— Qu'est-ce que vous faites ? protesta-t-elle.

— Je te réveille, c'est tout.

M. Roland s'avança vers elle, mais Emily bondit de nouveau en arrière.

— Arrêtez !

Il fronça les sourcils et jeta un coup d'œil vers l'escalier.

— Chut. Ma femme dort là-haut.

Emily suivit la direction de son regard. Il n'y avait pas que Mme Roland qui dormait à l'étage : il y avait Chloe, aussi. Emily empoigna son manteau, qu'elle avait abandonné sur le dossier d'un fauteuil, et sortit à reculons sans même lacer ses chaussures.

— Emily, attends ! chuchota M. Roland pour la retenir. Je ne t'ai pas encore payée !

Mais la jeune fille l'ignora et sortit précipitamment de la maison.

Dehors, il régnait un calme de mort. Le froid était glacial. Emily se rua vers sa voiture et se laissa tomber dans le siège conducteur en respirant très fort. *Ce n'est qu'un rêve*, se répétait-elle en boucle. Elle tourna la tête vers la rue. *Si une voiture passe dans les dix secondes, ce n'est qu'un rêve*. Mais il était plus de minuit. Aucune voiture ne passa.

Bip.

L'écran du téléphone d'Emily s'alluma dans la poche de son manteau. La jeune fille lâcha la ceinture de sécurité qu'elle s'apprêtait à boucler. Et si c'était Chloe ? Si elle avait tout vu ?

Emily sortit son téléphone. C'était encore pire : un texto anonyme. Elle l'ouvrit d'une main tremblante.

Vilaine fille ! Allez, Brutus, tu sais que tu aimes ça.
Biz,

« A »

— Brutus ? chuchota Emily, prise de tremblements incontrôlables.

Elle scruta la rue noire et déserte. C’était le surnom que lui donnait Ali – un surnom que très, très peu de gens connaissaient.

19

UNE PHOTO QUI VALAIT DIX MILLE LARMES

Le vendredi matin, après avoir joué les sardines à bord d'un SEPTA bondé entre Rosewood et Philadelphie, Hanna monta jusqu'au studio de photographie de Patrick en haletant. La veille au soir, le jeune homme lui avait envoyé un message pour demander à la voir le plus vite possible. Par chance, c'était un week-end prolongé, et Hanna n'avait pas cours ce jour-là – ce qui lui avait évité d'inventer une excuse pour le secrétariat du lycée.

À la lumière du jour, l'immeuble ne semblait plus aussi charmant que la fois précédente. La cage d'escalier empestait l'œuf pourri. Quelqu'un avait laissé une paire de baskets boueuses sur son paillasson. Dans un autre appartement, un homme et une femme se disputaient en hurlant.

La porte d'entrée claqua au rez-de-chaussée. Un rire aigu monta jusqu'à Hanna qui fit volte-face, son cœur battant très fort. Mais elle ne vit personne. De nouveau, elle entendit la voix de Tabitha : « Tu n'as pas toujours été belle, pas vrai ? »

Plaquant les mains sur ses oreilles, Hanna poursuivit son ascension jusqu'au troisième étage. De la musique jouait en sourdine à l'intérieur du studio. Hanna sonna, et Patrick lui ouvrit immédiatement, comme s'il l'avait guettée par le judas.

— Mademoiselle Hanna ! lança-t-il avec un large sourire, ses cheveux bruns lui tombant dans les yeux.

— Salut.

Hanna entra en prenant de grandes inspirations pour se calmer. Le rire résonnait toujours dans ses oreilles, et le message signé « A » reçu pendant la projection de la vidéo de son père dansait encore devant ses yeux.

— Tu es très en beauté aujourd'hui, commenta Patrick tout près d'elle.

L'estomac d'Hanna se noua.

— Merci, chuchota-t-elle.

Les deux jeunes gens restèrent plantés face à face. Le cœur d'Hanna battait de plus en plus vite. Elle mourait d'envie d'embrasser Patrick, mais elle ne voulait pas avoir l'air d'une lycéenne trop délurée.

— Alors, euh, où sont mes photos ? demanda-t-elle sur le ton le plus désinvolte qui soit.

— Mmmmh ?

Patrick semblait surpris.

— Tu sais, les trucs que tu as pris avec ton appareil l'autre jour, le taquina Hanna en faisant mine d'appuyer sur un déclencheur.

Elle avait hâte de les envoyer à des agences. D'abord IMG, sa préférée, puis peut-être Next ou Ford.

— Oh ! (Patrick passa une main dans son épaisse chevelure.) Oui, bien sûr. Je vais les chercher.

Il disparut dans la pièce voisine.

Ah, les artistes, songea Hanna avec un sourire indulgent.

Toujours distraits, perdus dans leur monde.

Le téléphone d'Hanna vibra. C'était un appel d'Emily. Avec un soupir, Hanna porta l'appareil à son oreille.

— Quoi ? dit-elle sèchement.

— J'ai reçu d'autres messages de « A », lança Emily d'une voix aiguë. Et toi ?

Une voiture klaxonna dans la rue. Patrick se cogna contre quelque chose dans la pièce voisine et lâcha un juron.

— Peut-être, admit Hanna à contrecœur.

— À propos de… ?

Emily n'acheva pas sa phrase, mais Hanna savait très bien à quoi elle faisait allusion.

— Ouais.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? geignit Emily. Quelqu'un est au courant !

Hanna frémit. Si « A » savait vraiment ce qui s'était passé en Jamaïque…

À cet instant, Patrick émergea de la pièce voisine. Hanna agrippa son téléphone à deux mains.

— Il faut que j'y aille.

Et elle coupa la communication d'un doigt rageur, comme si elle écrasait une araignée.

— Tout va bien ? demanda Patrick sur le seuil.

Hanna prit une grande inspiration.

— Oui, oui.

Elle laissa retomber son téléphone dans son sac en cuir et fit face au jeune homme. Curieusement, celui-ci ne tenait rien à la main – ni album photo en cuir ni tirages papier en vrac.

Il se dirigea vers le canapé situé dans un coin du studio et s'y laissa tomber, puis tapota le siège à côté de lui.

— Viens près de moi, Hanna.

La jeune fille traversa la pièce en faisant craquer le plancher sous ses pieds. Elle s'assit élégamment, et Patrick se rapprocha d'elle.

— Tu es canon, tu le sais ?

Le nœud autour de l'estomac d'Hanna se resserra encore un peu plus. Mais elle baissa coquettement la tête.

— Je parie que tu dis ça à tous tes modèles.

— Pas du tout. (Patrick prit le menton d'Hanna pour tourner sa tête vers lui et plongea son regard dans celui de la jeune fille.) Pour te dire la vérité, je ne me débrouille pas très bien avec les nanas. Ça date du lycée – j'étais un gros nul à l'époque. Et toi… tu ressembles à cette fille populaire qui me faisait craquer mais qui ne me regardait même pas.

Hanna se sentit fondre.

— Moi aussi, j'étais une grosse nulle, chuchota-t-elle. Tellement moche que je ne supportais même pas de me regarder dans une glace.

Patrick prit son visage entre ses mains.

— J'ai beaucoup de mal à y croire.

Puis il se pencha pour l'embrasser. Très excitée, Hanna vint à sa rencontre.

Mais dès que leurs lèvres se touchèrent, elle sut que c'était une erreur. Ce fut un baiser baveux et frénétique. La bouche de Patrick avait un goût d'herbe, et ses mains palpaient Hanna maladroitement, pas avec douceur et tendresse comme celles de Mike. Tandis que le jeune homme l'allongeait sur le canapé, Hanna pensa à son petit ami, et elle eut soudain envie de le voir.

Elle posa une main sur la poitrine de Patrick pour le repousser.

— Euh, on pourrait d'abord regarder les photos ? J'ai hâte de voir ce que ça donne.

Patrick gloussa doucement.

— On fera ça après, dit-il avant d'enfouir son nez dans le cou d'Hanna.

La jeune fille eut un haut-le-cœur quand Patrick la cloua sur le canapé de tout son poids.

— Ou bien, on pourrait faire *ça* après, suggéra-t-elle sur un ton léger. J'ai tellement envie de voir tes photos ! S'il te plaît !

Patrick continua à la peloter sans répondre. Soudain, Hanna remarqua que ses lèvres faisaient un bruit de ventouse humide, que ses cheveux étaient gras et qu'il avait des pellicules plein les épaules. Une pensée horrible lui traversa l'esprit : et si Mike avait raison à son sujet ?

Elle se leva d'un bond.

— Patrick, je veux voir mes photos. Tout de suite, exigea-t-elle.

Le jeune homme s'adossa au canapé et croisa les bras sur sa poitrine. Un rictus cruel transforma instantanément le photographe pataud en personnage beaucoup plus sinistre.

— Donc, tu n'es qu'une allumeuse.

Choquée, Hanna cligna des yeux.

— Je pense juste qu'on devrait se comporter comme des professionnels. Tu m'as demandé de venir regarder mes photos. Tu as dit que tu comptais les envoyer aux agences aujourd'hui.

Patrick leva les yeux au ciel.

— Allons, Hanna, tu n'es quand même pas si naïve ?

Il se pencha et saisit une grande enveloppe en kraft planquée sous le canapé. D'un geste théâtral, il l'ouvrit et en sortit six photos d'Hanna sur papier brillant. Ce n'était pas celles qu'il avait prises devant la Cloche de la Liberté à la mairie, mais six clichés presque identiques montrant Hanna dans son studio. La jeune fille avait une expression provocante, et le bustier affaissé de sa robe révélait une grande partie de son soutien-gorge en dentelle.

Ces photos n'avaient rien à voir avec les semi-nus provocants qu'Annie Leibovitz réalisait pour *Vanity Fair*. L'éclairage était trop cru. Certaines parties du corps d'Hanna semblaient floues, et la composition manquait d'originalité. On aurait dit du mauvais porno.

Hanna eut un vertige.

— C'est quoi, ça ? Où sont les autres photos – les bonnes ?

Le rictus de Patrick s'élargit.

— Les autres, on s'en fout. Les clichés en or, ce sont ceux-là. Pour moi, du moins.

Hanna recula, le cœur serré.

— Que… qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ne te fais pas plus bête que tu ne l'es, Hanna. Que dirait ton papounet s'il voyait ça ? Ou, pire, si les autres candidats au poste de sénateur voyaient ça ? J'ai des amis haut placés. Ça ferait un carton sur TMZ. Et pouf ! (Il claqua des doigts.) Adieu, sa carrière politique !

Hanna se sentait tour à tour brûlante et glacée.

— Tu n'oserais pas !

— Tu crois ça ? On voit bien que tu ne me connais pas du tout.

La jeune fille s'affaissa contre le mur, tous ses rêves et ses espoirs s'échappant d'elle comme l'air d'un ballon crevé. Tout ce que Patrick avait dit, c'étaient des mensonges destinés à la faire tomber dans son piège.

— Je t'en supplie, ne les montre à personne. Je ferai tout ce que tu voudras.

Patrick se tapota le menton de l'index et leva les yeux vers le plafond comme s'il réfléchissait.

— D'accord. Je ne les montrerai à personne à condition que tu m'apportes dix mille dollars avant la fin de la semaine. Qu'en dis-tu ?

Hanna en resta bouche bée.

— Mais je n'ai pas tout cet argent !

— Bien sûr que si. (Les yeux de Patrick brillaient.) Ta famille est riche. Il te suffit de bien chercher. Je veux du liquide dans une enveloppe en kraft. Tu la remettras à un type dénommé Pete, qui tient le stand de fleuriste de la station de la 13e Avenue. Sinon… tu deviendras le buzz de la semaine. L'assistant de papounet devra se démener pour étouffer l'affaire. Et je doute que le public accepte de faire confiance à un homme dont la fille pose à moitié nue pour un inconnu.

Hanna le dévisagea. Son regard se posa sur les horribles photos. Et, tout à coup, la vérité lui apparut avec une clarté limpide.

— Tu n'es même pas vraiment photographe, pas vrai ? Et tu ne connais personne à New York ? Tu as juste dit ça pour m'appâter.

Patrick rit en levant les mains.

— Je suis démasqué ! (Il haussa un sourcil.) Surprise de découvrir que tu n'es pas la seule personne capable de mentir ?

Refusant de l'écouter une seconde de plus, Hanna recula vers la porte et sortit en courant. La cage d'escalier lui parut encore plus crasseuse et déprimante que quand elle était arrivée. Le couple se disputait toujours bruyamment à l'étage du dessous. Le plafond semblait sur le point de s'effondrer.

En atteignant le palier du premier étage, Hanna crut de nouveau entendre un léger gloussement monter vers elle, comme si quelqu'un avait tout entendu.

— Cette fois, ça suffit ! glapit-elle.

Qui que soit cette pourriture de « A », elle allait lui faire un bon placage et lui ordonner de la fermer une fois pour toutes. Elle dévala les marches, ses doigts effleurant à peine la balustrade branlante de l'escalier.

Lorsqu'elle déboula dans le hall du rez-de-chaussée, celui-ci était vide. Mais la porte d'entrée oscillait encore sur ses gonds, indiquant que quelqu'un venait de s'en aller. Une fois de plus, « A » lui avait filé entre les doigts.

20

*R*IEN NE VAUT LE BON AIR DE LA MONTAGNE

Équipé de chaînes à neige et d'un encombrant porte-skis, le Range Rover des Kahn s'arrêta dans l'allée circulaire devant le Chalet de l'Engoulevent, sur le mont Lenape. Des porteurs et des valets en parka épaisse se précipitèrent vers la voiture et entreprirent de décharger le coffre.

Noel et ses deux frères aînés, Eric et Christopher, bondirent dehors pour s'étirer les jambes. En les imitant, Aria faillit s'étaler sur l'asphalte gelé. *Et le sel, c'est pour les chiens ?* songea-t-elle, mortifiée.

La dernière à émerger fut Klaudia, qui descendit du Range Rover telle une princesse emmitouflée de fourrure. Le froid rosissait adorablement le bout de son nez, et un jegging indigo soulignait la rondeur parfaite de ses fesses. Les porteurs se tournèrent vers elle, la mâchoire pendant sur leur poitrine.

— Vous avez besoin d'aide ? demandèrent-ils à l'unisson. On peut faire quelque chose pour vous ?

— Vous êtes tant gentils ! se pâma Klaudia en leur adressant un sourire charmeur qui donna envie de vomir à Aria.

Cette dernière se tourna vers Noel.

— On peut entrer ? On se gèle dehors !

Le dernier thermomètre qu'ils avaient croisé sur la route indiquait une température de moins dix-sept degrés.

Noel gloussa.

— Ce n'est rien. Attends qu'on soit en haut des pistes !

— Tu n'auras pas froid quand tu *hiihto* ! s'exclama Klaudia, l'air très excitée.

Depuis le temps, Aria avait compris que *hiihto* signifiait « skier » en finnois. Mais pourquoi Klaudia ne pouvait-elle pas le dire en anglais ? Ce n'était pas un mot particulièrement difficile ! Elle ne faisait vraiment aucun effort.

Aria adressa un sourire pincé à l'autre fille et se détourna. Elle se sentait aussi glacée et cassante que les stalactites pendant du toit. Elle n'avait aucune envie de passer son week-end à la montagne, mais elle redoutait ce qui arriverait si elle perdait Noel de vue pendant plusieurs jours d'affilée. Il risquait fort de

tomber entre les griffes de Klaudia – après tout, comment aurait-il pu lui résister ? Sa petite amie actuelle n'était qu'un *peikko*.

— Aria ?

Elle cligna des yeux et leva la tête. Noel l'appelait depuis l'entrée du chalet. Ses frères et Klaudia avaient déjà disparu à l'intérieur.

Aria suivit Noel dans le grand hall. Toutes les surfaces étaient recouvertes de chêne, donnant à la pièce l'apparence d'un gigantesque sauna. Une odeur de cannelle et de chocolat chaud planait dans l'air. Des gens entraient pesamment avec leurs après-skis, leur gros bonnet en laine et leurs gants pareils à des maniques de cuisine. D'autres clients se prélassaient dans les canapés en cuir tabac ou se réchauffaient devant la cheminée. Un labrador qui portait un bandana rouge autour du cou faisait la sieste dans un panier, près de la grande baie vitrée qui surplombait les pistes.

— Pas mal, murmura Christopher sur un ton approbateur.

De trois ans plus vieux que Noel, il étudiait à Columbia. Il avait les mêmes traits bien dessinés que son cadet, mais Aria le trouvait plus dur, moins attachant.

— La poudreuse est parfaite, renchérit Eric, qui avait deux ans de plus que Noel et fréquentait la fac d'Hollis.

Mais ce n'était qu'une formalité. Son vrai but dans la vie, c'était devenir moniteur de ski dans le Montana ou prof de surf à la Barbade.

— *Mahtava !* s'écria Klaudia en regardant elle aussi par la fenêtre.

C'est ça, mahtava, songea Aria, agacée.

Elle regarda dehors. La pente semblait monter à la verticale. Pourtant, des skieurs arrivaient à la descendre en zigzag. L'un d'eux tomba, soulevant un nuage de poudreuse. Rien qu'à les regarder, Aria se sentait fatiguée. Elle jeta un coup d'œil au chien assoupi dans son panier. *Veinard*.

Les Kahn signalèrent leur arrivée à la réception, et on leur remit cinq clés – une pour chaque membre de leur groupe. Dieu merci, Aria ne devrait pas dormir avec Klaudia.

Une fois dans sa chambre – qui était pourvue d'une minuscule kitchenette et d'une vue stupéfiante sur les pistes enneigées –, la jeune fille se laissa tomber sur le lit *king size* couvert d'oreillers.

Je crois que tu as de la concurrence. Après tout, tu sais aussi bien que moi que Noel a un faible pour les blondes.

Le texto de « A » était comme une chanson naze qui tournait en boucle dans sa tête. « A » avait dû la voir fouiller dans les messages de Klaudia – mais comment ? Était-elle planquée derrière un portant de combinaisons de ski ? L'avait-elle espionnée à l'aide des caméras de sécurité du magasin ?

Quoi qu'il en soit, Aria avait la sale impression qu'elle voyait juste. Noel avait réellement un faible pour les blondes. Il était amoureux d'Ali autrefois, et il avait pas mal bloqué sur Tabitha aux Falaises.

Même après leur retour de Jamaïque, il lui était arrivé de parler de la jeune fille. « Elle me faisait penser à quelqu'un, mais je ne sais pas qui exactement. » Il avait posé pas mal de questions à son sujet. Cela dit, il ne soupçonnait pas la vérité. Personne ne la soupçonnait.

Personne ne l'a soupçonnée jusqu'à maintenant, rectifia Aria en son for intérieur.

Quelqu'un frappa à la porte de sa chambre. Aria se redressa en sursaut.

— Oui ? lança-t-elle, nerveuse.

— C'est moi, répondit Noel depuis le couloir. Je peux entrer ?

Aria alla lui ouvrir. Noel lui fourra un gros panier de lis tigrés, de café et de friandises dans les bras.

— Tiens, c'est pour toi.

— Merci ! s'écria Aria.

Il y avait même un cochon en peluche qui lui rappela celui que son père lui avait offert autrefois. Mais soudain, Aria se raidit. Ne disait-on pas que les garçons ne faisaient de cadeaux à leur petite amie que quand ils se sentaient coupables ?

— Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ? demanda Aria en s'efforçant de garder un ton léger.

— Je l'ai vu dans la boutique de l'hôtel, et j'ai pensé à toi.

Noel posa le panier sur le meuble télé et enlaça Aria. Il sentait le nettoyant visage à l'huile d'arbre à thé qu'Aria lui avait offert pour la Saint-Valentin.

— Écoute, je sais que le ski, ça n'est pas ton truc, mais je suis super content que tu sois venue. Ça n'aurait pas été pareil sans toi.

Il semblait tellement sincère que la méfiance d'Aria fondit comme neige au soleil. Klaudia et « A » la rendaient parano sans raison.

— Moi aussi, je suis contente d'être venue, admit-elle. Cet endroit est magnifique.

— Pas autant que toi.

Noel la fit basculer avec lui sur le lit. Ils commencèrent à s'embrasser, doucement d'abord, puis avec plus de fougue. Noel fit passer le pull d'Aria par-dessus sa tête, et la jeune fille lui rendit la pareille. Ils pressèrent leurs poitrines l'une contre l'autre.

— Mmmm, murmura Noel, savourant le contact et la chaleur de la peau nue d'Aria contre la sienne.

Au bout d'un moment, Aria baissa une main vers la taille de Noel et défit sa ceinture. Le jeune homme, qui ne s'y attendait pas, prit une inspiration sifflante. Aria défit ensuite les boutons de son jean et le lui enleva. Elle détailla ses jambes musclées avec un large sourire. Noel portait le boxer orné de golden retrievers qu'elle lui avait acheté chez J. Crew.

Quand elle entreprit d'ôter son propre jean, Noel lui saisit le poignet, les yeux écarquillés.

— Tu es sûre ?

Aria regarda autour d'elle : l'écran plat de la télé, le seau à champagne dans le coin, le fauteuil et l'ottomane disposés près de la baie vitrée… Dans ce cadre nouveau et anonyme, elle se sentait moins inhibée que de coutume. Ou peut-être voulait-elle prouver à Noel combien il comptait pour elle. Et si coucher avec lui était le seul moyen de le retenir ?

— Oui, je suis sûre, chuchota Aria.

Noel l'aida à se débarrasser de son jean. Un moment, ils restèrent enlacés presque nus, continuant à s'embrasser. Le cœur d'Aria battait la chamade. Elle allait vraiment le faire. Le moment était venu. Lorsque Noel la fit rouler sur le dos pour se mettre sur elle, Aria l'emprisonna de ses jambes.

Toc. Toc. Toc.

Les deux jeunes gens se figèrent, les yeux écarquillés. Il y eut un instant de silence, puis on frappa de nouveau à la porte.

— Coucou ? appela joyeusement Klaudia. Aria, Noel ? Vous êtes là ?

Aria frémit.

— Dis-moi que je rêve.

— Noel ? insista Klaudia d'une voix étouffée par l'épaisseur du battant. Viens vite, c'est l'heure de *hiihto* !

— Si on ne fait pas de bruit, elle finira par s'en aller, chuchota Noel en caressant la clavicule d'Aria du bout de l'index.

Mais Klaudia ne se découragea pas.

— Noel, je sais que tu es là ! Il faut *hiihto* !

Avec un grognement, le jeune homme se détacha d'Aria, ramassa son jean par terre et le renfila.

— D'accord, d'accord. On arrive !

— Super, se réjouit Klaudia dans le couloir.

Aria dévisagea Noel, bouche bée.

— Quoi ? demanda son petit ami, s'interrompant avec son jean aux genoux.

Aria était tellement en colère qu'elle dut s'y reprendre à deux fois pour parvenir à répondre :

— On était en train de faire quelque chose tous les deux, quelque chose que tu me réclames depuis un an. Tu comptes sérieusement renoncer juste parce qu'elle t'appelle ?

L'expression de Noel s'adoucit.

— On aura tout le temps ce soir, quand les autres seront couchés et que personne ne nous dérangera. Klaudia a raison, les télésièges ferment dans deux heures. C'est le moment ou jamais d'aller *hiihto*. Tu es prête pour ta première leçon de ski avec elle ?

— Non. (Aria se détourna en serrant un oreiller contre sa poitrine. Sa fureur palpitait en elle comme un second pouls.) Je ne veux pas que Klaudia m'apprenne quoi que ce soit.

Les ressorts du lit couinèrent quand Noel se rassit.

— Je croyais que vous étiez copines, toutes les deux. Klaudia t'adore !

Aria laissa échapper un ricanement amer.

— J'en doute fort.

— Comment ça ?

Noel la dévisageait d'un air vraiment étonné. Aria repensa aux textos que Klaudia avait écrits à son amie Tanja. Devait-elle en parler à Noel, ou cela lui donnerait-il l'air d'une vilaine fouineuse doublée d'une folle paranoïaque ?

— C'est juste que… je n'ai pas confiance en elle, marmonna Aria. Je vois bien la façon dont elle te regarde.

Noel se décomposa.

— Ne recommence pas Aria, s'il te plaît. Je t'ai déjà dit un million de fois que tu n'avais aucune raison d'être jalouse.

— Ce n'est pas de la jalousie : c'est la vérité, contra la jeune fille.

Noel remit son sweat-shirt et renfila ses boots Timberland.

— Allez, viens, dit-il sur un ton agacé en lui tendant la main.

À contrecœur, Aria se rhabilla et le suivit. Que pouvait-elle faire d'autre ?

Klaudia les attendait dans un fauteuil de l'autre côté du couloir. Elle portait un fuseau moulant comme une seconde peau, un blouson de ski blanc doublé de rose, ainsi qu'un bonnet et des gants également roses. Quand elle vit Noel, elle se leva d'un bond et lui saisit la main.

— Prêt à *hiihto* ?

— Carrément, répondit Noel avec un grand sourire. (Il donna un coup de coude à Aria.) On est prêts tous les deux.

Klaudia jeta un bref coup d'œil à l'autre fille. Un instant, ses iris virèrent du bleu foncé au noir d'encre venimeux.

— Super, lâcha-t-elle d'une voix glaciale.

Une expression qu'Aria ne parvint pas à déchiffrer tout de suite passa sur son visage. Mais quand Klaudia prit le télésiège sans l'attendre, Aria comprit brusquement le message. Klaudia avait entendu tout ce qu'elle avait dit à Noel dans sa chambre. Et son expression signifiait : « C'est la guerre. »

21

*E*SSAYAGE ET ALLUMAGE

— Bon, les enfants, lança M. Pennythistle. Les porteurs vont monter vos bagages dans les chambres. On se retrouve chez Smith & Wollensky à vingt heures pour le dîner.

C'était le vendredi après-midi. Spencer, sa mère, Zach, Amelia et M. Pennythistle venaient de pénétrer dans le hall de l'hôtel Hudson, situé sur la 58e Rue de New York. L'éclairage tamisé évoquait une boîte de nuit. Une odeur de valises en cuir très chères planait dans l'air. Des filles ultra-minces, aux allures de mannequins, sirotaient des cocktails au bar. Un touriste consultait son guide en plissant les yeux dans la pénombre. Différentes langues résonnaient dans l'espace caverneux.

La seule raison pour laquelle ils étaient descendus au Hudson plutôt que dans un endroit plus raffiné, c'était que M. Pennythistle faisait des affaires avec l'hôtelier, et qu'il ne payait pas leurs chambres. Apparemment, le Donald Trump de Pennsylvanie était un gros radin.

Mme Hastings agita rapidement la main pour dire au revoir à Spencer, Zach et Amelia, puis se dirigea vers la sortie. Peut-être n'était-elle pas fan de l'ambiance, elle non plus. M. Pennythistle la suivit. Resté seul avec les deux filles, Zach se mit à tripoter son iPhone.

— Alors, vous voulez faire quoi ?

Spencer se balança d'avant en arrière sur ses talons. Elle aurait bien proposé à Zach d'aller se balader dans Chelsea, le quartier gay de New York, ou peut-être du côté des abattoirs, où il y avait de super boutiques pour hommes.

Accepter l'homosexualité de Zach avait été plus facile qu'elle ne s'y attendait. Maintenant, ils pouvaient devenir les meilleurs amis du monde et tout se raconter, regarder ensemble l'émission de téléréalité sur les femmes au foyer de Beverly Hills et débattre de la sexytude de Robert Pattinson.

En l'absence de toute tension sexuelle entre eux, Spencer avait pu poser sa tête sur l'épaule de Zach pour dormir pendant le trajet en train depuis Rosewood,

boire une gorgée de son Coca ou lui donner une tape sur les fesses en lui disant que son jean lui allait trop bien.

Malheureusement, ils étaient obligés de se farcir Amelia toute la journée. M. Pennythistle avait bien insisté sur le fait qu'ils ne devaient pas la laisser seule, et Spencer pouvait difficilement suggérer une balade à Chelsea devant elle.

Amelia semblait très contrariée d'être là, et encore plus mal fagotée que d'habitude. Alors que Spencer portait un jean noir, un blouson en fausse fourrure Juicy Couture et des bottines à talons aiguilles Pour La Victoire, et Zach un anorak à capuche moulant John Varvatos avec un jean indigo et des Converse noires, Amelia ressemblait à un mélange de fille de douze ans et de quinquagénaire prude en route pour la messe avec son chemisier blanc, sa jupe à carreaux sous le genou, ses collants en laine noire et ses babies. Le simple fait de se tenir à côté d'elle faisait paraître Spencer dix fois plus stylée.

— On devrait aller chez Barneys, proposa Spencer. Amelia a besoin qu'on la relooke.

L'adolescente grimaça.

— Pardon ?

Les yeux de Zach pétillèrent.

— Oh, mon Dieu, c'est une idée géniale.

— Je n'ai pas besoin d'être relookée, protesta Amelia en croisant les bras sur sa poitrine. Je suis très bien comme ça.

— Désolée de te le dire, mais tes fringues sont affreuses, contra Spencer.

Amelia loucha sur les talons aiguilles vertigineux des bottines de Spencer.

— Et qui a fait de toi une experte en la matière ?

— Christian Louboutin, répliqua Spencer avec aplomb.

— Spencer a raison. (Zach s'écarta pour laisser passer un couple de Suédois blonds qui tiraient deux sacs à roulettes Vuitton vers les ascenseurs.) On dirait que tu t'apprêtes à entrer au couvent.

— Deux contre une, tu as perdu. (Spencer prit la main d'Amelia.) Tu as besoin de nouveaux vêtements, et la 5e Avenue est juste à l'angle. Viens.

Elle entraîna l'adolescente vers la sortie. Zach croisa son regard et sourit.

Dehors, des taxis passaient à toute allure en klaxonnant. Un homme tirait une charrette à hot-dogs. La silhouette argentée et élancée des tours de Time Warner surplombait la rue.

Spencer adorait New York – même si sa dernière visite avait été désastreuse. Elle était venue rencontrer sa mère porteuse, qui, pour le plus grand ravissement de « A », avait vidé son compte en banque.

Tandis que les trois jeunes gens descendaient la 58e Rue, une affiche dans la vitrine d'une agence de voyages attira le regard de Spencer. *Venez vous éclater en Jamaïque !*

Tout son sang reflua de son visage. Les photos représentaient l'hôtel des Falaises : la piscine avec la mosaïque en forme d'ananas dans le fond, les falaises violacées et la mer turquoise, le restaurant sur le toit où elles avaient rencontré Tabitha, le nid-de-pie et la longue plage déserte… En plissant les yeux, Spencer distinguait presque l'endroit où elles s'étaient tenues après coup…

— Spencer ? Tout va bien ?

Zach et Amelia s'étaient arrêtés quelques pas plus loin, et ils la regardaient. Des passants pressés les contournaient avec agacement.

Spencer reporta son attention sur l'affiche. Les messages de « A » défilaient à toute allure dans sa tête. Quelqu'un était au courant. Quelqu'un les avait vues. Quelqu'un risquait de parler.

— Spence ?

Une odeur de brûlé émanant d'un stand de bretzels mous situé non loin de là chatouilla les narines de la jeune fille. Celle-ci redressa le dos et se détourna de la vitrine de l'agence de voyages.

— Oui, tout va bien, murmura-t-elle en resserrant son manteau autour d'elle et en se hâtant de rejoindre les deux autres.

Si seulement elle avait pu y croire !

Barneys grouillait de clientes riches qui comparaient les gants en cuir, de jeunes filles qui pulvérisaient du N° 5 sur leur poignet et d'hommes séduisants qui louchaient sur les crèmes Kiehl's.

— C'est le paradis, commenta Spencer en franchissant la porte à tambour et en inspirant profondément pour se remplir les poumons de la bonne odeur du luxe.

— C'est juste un magasin, marmonna Amelia.

Zach et Spencer avaient pratiquement dû la traîner jusqu'à la 8e Avenue. À présent, elle promenait un regard dégoûté sur les milliers d'options vestimentaires qui s'offraient à elle.

— Tu dois essayer pour voir ce que ça donne, la pressa Spencer. (Elle se saisit d'une robe Diane von Furstenberg sur un portant.) La robe-portefeuille est un basique indispensable, lança-t-elle en prenant sa plus belle voix de conseillère en image. Surtout avec ta totale absence de formes. Elle te permettra de créer l'illusion d'une taille.

Amelia se rembrunit.

— Je ne veux pas avoir de taille !

— J'imagine que tu ne veux pas non plus avoir de petit ami, répliqua Spencer sur un ton désinvolte.

Zach gloussa et l'aida à sélectionner plusieurs autres robes dans le rayon. Amelia le regarda faire d'un air soupçonneux.

— Pourquoi tu participes à cette mascarade ? Je croyais que tu détestais faire les magasins.

Spencer ouvrit la bouche pour protester : tous les homos adoraient faire les magasins ! Mais elle se retint. Zach haussa les épaules et lui donna un coup de hanche.

— Qu'est-ce que je pourrais bien faire d'autre pendant ce temps ?

Après avoir choisi plusieurs jeans, quelques jupes, une poignée de chemisiers et une profusion de robes, Spencer et Zach entraînèrent Amelia vers les cabines d'essayage et la poussèrent dans l'une d'entre elles.

— Ça va te transformer, je te le jure, affirma Spencer.

Amelia poussa un grognement sceptique, mais referma quand même la porte derrière elle.

Spencer et Zach s'assirent sur le petit canapé à côté du triple miroir tels des parents anxieux.

Quelques minutes plus tard, la porte de la cabine se rouvrit avec un léger grincement. Amelia sortit, vêtue d'un slim Rag & Bone, d'un top VPL à manches flottantes et de bottines en cuir marron avec un petit talon de cinq centimètres.

L'adolescente semblait effrayée. Elle s'approcha du miroir en titubant.

— Amelia, hoqueta Zach.

Spencer se leva d'un bond.

— Tu es canon !

Amelia ouvrit la bouche pour protester, mais la referma en découvrant son reflet. Elle ne pouvait pas prétendre le contraire : le jean mettait en valeur ses longues jambes minces et les petites fesses rondes dont Spencer avait ignoré jusque-là l'existence, tandis que la couleur du top soulignait élégamment celle de sa peau.

— C'est… pas mal, lâcha-t-elle comme à regret.

— C'est mieux que pas mal ! s'enthousiasma Zach.

Amelia regarda l'étiquette du jean.

— Mais c'est tellement cher !

Spencer haussa un sourcil.

— Je pense que ça ne ruinera pas ton père.

— Essaie le reste ! s'écria Zach en repoussant sa sœur vers la cabine.

Au fur et à mesure qu'Amelia enfilait d'autres tenues, sa sévérité naturelle fondit peu à peu. Elle tourna sur elle-même pour faire voler le bas d'une des

robes Diane von Furstenberg. Au bout d'un quart d'heure, elle ne titubait même plus en talons. Au bout d'une demi-heure, Spencer était tellement convaincue que la jeune fille ne s'enfuirait plus en hurlant qu'elle se décida à essayer une robe de cocktail Alexander Wang de son côté.

Après l'avoir enfilée par-dessus sa tête, elle passa un bras dans son dos mais ne réussit pas à atteindre la fermeture Éclair.

— Zach ? appela-t-elle en passant sa tête à l'extérieur de la cabine. Tu peux me donner un coup de main ?

Le jeune homme ouvrit la porte plus grande pour se placer derrière elle. De là, il pouvait voir tout le dos de Spencer, y compris l'arrière de son string en dentelle rouge. Leurs regards se croisèrent dans le miroir.

— Merci de t'occuper de ma sœur, dit Zach. Je sais qu'elle est plutôt coincée, mais tu as vraiment réussi à la faire sortir de sa coquille.

— Ravie d'avoir pu t'aider. (Spencer lui sourit.) Un relooking fait toujours des merveilles.

Zach ne l'avait pas quittée des yeux dans le miroir, et il n'avait pas non plus remonté sa fermeture Éclair. Lentement, il posa sa paume dans le dos de Spencer. La chaleur de sa main fit frissonner la jeune fille, qui se tourna vers lui. Zach en profita pour l'enlacer.

Ils se tenaient à quelques centimètres l'un de l'autre, si proches que Spencer sentait l'haleine parfumée à la menthe de Zach. Leurs lèvres se touchaient presque. Des milliers de questions se bousculaient dans la tête de Spencer. *Mais tu avais dit que tu étais… Est-ce que tu… ? Qu'est-ce que… ?*

— Vous êtes là ?

Les deux jeunes gens s'écartèrent très vite l'un de l'autre, tandis qu'une paire d'escarpins en peau de serpent apparaissait sous la porte de la cabine.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Amelia.

— Euh, rien, bredouilla Spencer en reculant.

Dans sa hâte, elle fit tomber plusieurs vêtements accrochés au mur. Elle renfila son jean sous la robe Alexander Wang.

De son côté, Zach lissa sa chemise et sortit de la cabine.

— J'aidais juste Spencer à remonter sa fermeture Éclair, se justifia-t-il.

Spencer vit les pieds d'Amelia tourner d'un côté puis de l'autre, comme si la jeune fille se regardait devant le triple miroir à l'extérieur.

— Rien d'autre, tu es sûr ? insinua-t-elle.

Un long silence s'ensuivit. Puis le téléphone de Zach sonna, lui sauvant la mise. Le jeune homme s'éloigna pour prendre l'appel.

Spencer se laissa tomber sur le petit banc à l'intérieur de sa cabine et détailla son visage tout rouge dans la glace. Si seulement Zach avait répondu à sa sœur !

Elle aussi, elle aurait bien voulu savoir s’il ne s’était rien passé d’autre entre eux.

22

SUR LE PONT DE ROSEWOOD

Quelques heures plus tard ce même vendredi, alors que le soleil disparaissait derrière les arbres, Emily se gara dans le parking du pont couvert de Rosewood.

Construit à l'époque de la guerre d'Indépendance, celui-ci se situait à environ deux kilomètres de l'Externat et enjambait une crique très poissonneuse – du moins en été. Au cœur d'un mois de février glacial, la surface de l'eau était gelée, et rien ne bougeait alentour. Les pins chuchotaient dans le vent tels des fantômes échangeant des ragots. De temps en temps, Emily entendait une branche craquer plus loin dans les bois.

Elle n'avait aucune envie de se trouver là. La seule raison pour laquelle elle était venue, c'était que Chloe lui avait donné rendez-vous afin de discuter.

Emily descendit de voiture et passa sous le pont en se remplissant les poumons de l'odeur du bois mouillé. Comme presque tous les autres endroits de la ville, cette crique abritait un souvenir triste. Emily y était venue avec Ali à la fin du printemps de leur année de 5e. Assises à l'ombre des pins, elles avaient écouté le murmure de l'eau en contrebas.

« Tu sais, ce garçon dont je t'ai parlé ? » avait lancé Ali d'une voix chantante.

Elle aimait taquiner Emily en lui parlant d'un type plus âgé dont elle était amoureuse. Plus tard, Emily avait découvert qu'il s'agissait de Ian Thomas.

« Je crois que je vais l'amener ici ce soir pour qu'on puisse s'embrasser tranquillement. »

Ali avait tripoté le bracelet brésilien que, comme toutes les filles de la bande, elle portait au poignet en adressant à Emily un sourire narquois. Elle avait très bien conscience de briser le cœur de son amie en tenant de tels propos.

Emily pensa ensuite à Tabitha, qui portait le même bracelet. Après l'avoir aperçu, la jeune fille avait très vite battu en retraite. Quelque chose clochait très fort, elle le sentait.

Il y avait tellement de monde sur la piste de danse et au bar qu'Emily avait eu du mal à retrouver ses amies. Elle avait fini par repérer Spencer assise sur une table isolée du patio, fixant l'océan comme si elle ne le voyait pas.

— Je sais que tu penses que je suis folle, avait balbutié Emily, mais tu dois me croire !

Spencer s'était tournée vers elle en écarquillant ses yeux bleus.

— C'est Ali, avait insisté Emily. C'est elle. Je sais qu'elle ne lui ressemble pas, mais elle porte son vieux bracelet brésilien, celui qu'elle avait fabriqué en cinq exemplaires après l'affaire Jenna. C'est le même !

Spencer avait fermé les yeux pendant dix bonnes secondes. Puis elle avait raconté à Emily que Tabitha avait insinué qu'elles se ressemblaient comme des sœurs séparées à la naissance.

— On aurait dit qu'elle me connaissait, avait-elle chuchoté. Comme si… comme si c'était Ali.

Emily avait éprouvé la brûlure de la peur. Le simple fait d'entendre Spencer le dire avait rendu la situation encore plus réelle et dangereuse. Emily avait alors regardé autour d'elle pour s'assurer que personne ne les écoutait.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Appeler la police ?

— On n'a pas de preuve, avait fait remarquer Spencer en se mordillant la lèvre inférieure. Elle ne nous a rien fait.

— Pour le moment, tempéra Emily.

— Et puis, tout le monde pense qu'Ali est morte, avait poursuivi Spencer. Si on dit aux flics qu'elle a ressuscité, ils nous feront interner.

— On doit agir, avait insisté Emily.

L'idée qu'Ali erre en liberté dans leur hôtel l'avait glacée jusqu'à la moelle.

Une portière de voiture claqua, et des pas résonnèrent derrière Emily, l'arrachant à ses souvenirs. Chloe apparut sous l'arche du pont.

— Salut, lança Emily.

— Salut, répondit Chloe sur un ton morose.

Le cœur d'Emily se serra. Chloe ne lui avait pas dit pourquoi elle voulait lui parler dans un endroit tranquille ce soir-là. Et si elle avait vu son père l'embrasser ? Et si « A » le lui avait dit ? Le dernier message qu'Emily avait reçu était imprimé dans sa tête : *Vilaine fille ! Allez, Brutus, tu sais que tu aimes ça*.

Chloe rejoignit Emily, et toutes deux traversèrent le pont couvert. Un moment, Emily n'entendit que le crissement de leurs bottes sur la mince couche de glace. Chloe sortit une lampe de poche et la braqua sur les poutres en bois, la maçonnerie et les graffitis qui la recouvraient. *Brad + Gina. Kennedy = garce. Allez les requins de Rosewood !*

Chloe n'avait toujours pas prononcé un mot. Son silence commençait à mettre Emily mal à l'aise. La jeune fille prit une grande inspiration.

— Chloe, je suis vraiment désolée, commença-t-elle.

— Tu es désolée ? répéta son amie en se tournant vers elle. C'est moi qui suis désolée.

Emily plissa les yeux.

— Mais…

— J'ai trop bu hier soir, coupa Chloe. Deux verres avant ton arrivée, deux verres après… Je ne me souviens de rien, pas même d'être montée me coucher. Je t'ai laissée t'occuper de Grace toute seule.

Le froid commençait à engourdir les pieds d'Emily.

— Oh, bredouilla-t-elle. Pas de souci. Grace ne m'a posé aucun problème.

Elle fit un pas vers Chloe. Elle devait lui raconter ce qui s'était passé avec son père. On ne mentait pas à une nouvelle amie, et la dernière chose que souhaitait Emily, c'était d'avoir encore un secret à dissimuler à quelqu'un.

— Écoute, il faut que je te dise quelque chose.

Chloe leva une main pour l'interrompre.

— Attends, laisse-moi finir d'abord. Hier soir, je n'aurais pas dû me soûler. J'avais un problème avec l'alcool quand on habitait en Caroline du Nord. Je fréquentais des gens qui buvaient pas mal, je n'allais pas bien à cause de la mauvaise ambiance à la maison, et je me suis laissé entraîner trop loin. Une fois, j'ai même dû être hospitalisée pour un coma éthylique.

Emily se couvrit la bouche d'une main.

— Oh, Chloe, c'est affreux !

L'autre fille souffla un gros nuage de condensation par les narines.

— Je sais. J'avais complètement perdu les pédales. Et hier soir… j'ai rechuté. Mes parents me tueraient s'ils le savaient. Ils m'ont fait suivre des cures de désintox, mais je leur ai juré que j'allais mieux et que je n'avais plus besoin d'assister aux réunions. C'est pour ça que je suis montée me coucher en douce – je ne voulais pas qu'ils me voient dans cet état. Tu ne leur as pas dit qu'on avait bu du champagne, hein ?

— Non ! s'écria Emily.

Elle s'était enfuie en courant sans avoir échangé plus de deux phrases avec M. Roland.

Chloe parut soulagée.

— Tu sais s'ils ont vu la bouteille dans la poubelle ? Je l'ai sortie ce matin, mais j'avais tellement la trouille…

Ton père était beaucoup trop occupé pour se soucier de ce genre de chose, songea amèrement Emily. Et elle n'avait pas vu Mme Roland.

— Je ne crois pas.

Un petit monticule de neige tomba du toit dans un bruit étouffé. Les deux filles se retournèrent. Puis Chloe continua à s'avancer sur le pont couvert, et Emily la

suivit.

— Alors… pourquoi tu t'es remise à boire hier ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

Les bottes de Chloe martelaient lourdement le sol. La jeune fille haussa les épaules.

— C'est difficile d'emménager dans une nouvelle ville, de tout recommencer de zéro. Et l'atmosphère de Rosewood est bizarre. La seule bonne chose qui me soit arrivée depuis notre emménagement, c'est te rencontrer.

Emily rosit.

— Merci. Et si tu as besoin de quelqu'un à qui parler, je suis là.

— Moi aussi, je suis là pour toi. (Chloe se tourna vers elle.) Je n'ai pas oublié ce que tu m'as raconté hier soir, à propos du bébé. On peut se soutenir mutuellement.

Les deux filles s'étreignirent très fort. Quand elles se séparèrent, un silence agréable s'installa entre elles. Des voitures passaient sur la route ; des brindilles craquaient dans les bois. L'espace d'une seconde, Emily crut voir une silhouette sombre filer entre les arbres, mais, le temps que sa vision s'adapte à l'obscurité, il n'y avait plus rien.

— Alors, tu voulais me dire quoi ? demanda soudain Chloe.

Emily s'arrêta net.

— Quand ?

— Juste à l'instant, mémoire de poisson rouge, la taquina Chloe.

Les orteils d'Emily se recroquevillèrent dans ses bottes. Une fois de plus, elle subissait un retour de balancier. Elle ne pouvait plus dire à Chloe ce que son père avait fait, pas avec l'état dans lequel était son amie. La dernière chose qu'Emily voulait, c'était bouleverser Chloe et la faire partir dans une spirale d'alcoolisme destructeur.

— Oh, ça n'a pas d'importance. Je suis juste préoccupée.

— À cause de la natation ?

Emily leva un regard interrogateur vers Chloe, qui sourit.

— Tu as une compétition importante demain, pas vrai ? Mon père m'a dit que le recruteur de l'UCN y assisterait.

La seule mention de M. Roland tordit l'estomac d'Emily.

— Ah, oui. C'est vrai.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, lui dit Chloe. Je suis sûre que tu seras géniale. Tu décrocheras cette bourse, je le sens.

— Merci. (Emily lui donna un petit coup de hanche.) Tu ne veux pas venir aussi ? J'aurai besoin de soutien moral.

Chloe se décomposa.

— Je dois garder Grace demain.

Puis, un son aigu déchira l'air. Chloe sortit son téléphone de sa poche et regarda l'écran.

— Je dois y aller. Pour une fois, ma mère est rentrée du travail assez tôt pour préparer le dîner.

Les deux filles rebroussèrent chemin vers leurs voitures. Les phares de Chloe clignotèrent lorsqu'elle déverrouilla les portières de la sienne. Après avoir démarré, elle se pencha par la fenêtre et lança à Emily :

— Tu veux passer à la maison après la compèt' ? Comme ça, tu me raconteras tout.

— Volontiers, acquiesça Emily.

Chloe s'éloigna.

Emily resta plantée sur le parking, les mains fourrées dans les poches. Au moment où elle allait ouvrir sa portière, elle remarqua un bout de papier coincé sous ses essuie-glaces. Ses bottes glissèrent sur le sol verglacé quand elle se pencha par-dessus le capot de sa Volvo pour le dégager en tirant d'un coup sec.

C'était une photo imprimée sur du papier blanc ordinaire. À l'origine, elle avait sans doute été prise avec un iPhone. Elle montrait deux filles en train de danser ensemble, l'une d'elles tendant un bras pour prendre cette photo.

En plissant les yeux, Emily reconnut son propre visage. Elle portait un T-shirt marqué « MERCI BEAUCOUP » ; elle était pâle et avait les traits tirés. Derrière elle, la jeune fille apercevait des torches tiki, des palmiers et un comptoir en bois sculpté sur fond de mosaïque turquoise.

Les Falaises, la Jamaïque.

Puis Emily reporta son attention sur l'autre fille, celle qui tenait le téléphone à bout de bras, et elle eut le souffle coupé en la reconnaissant. C'était Tabitha. Cette photo était celle qu'elle avait prise pendant leur seule et unique danse ensemble.

Crac !

Une autre brindille craqua dans les bois. Emily tourna la tête vers le pont couvert, son cœur battant la chamade.

Puis elle retourna la photo. Quelqu'un avait griffonné un message au dos. C'était la même écriture que sur la carte postale trouvée dans l'ancienne boîte aux lettres d'Ali. Emily lut, et la mâchoire faillit lui en tomber.

C'est une preuve suffisante ?

« A »

23

PAR TOUS LES MOYENS

— La voilà !

Quand Hanna pénétra dans le hall de l'immeuble de bureaux où son père organisait une soirée de levée de fonds pour sa campagne, Tom Marin lui ouvrit grands les bras.

— Ma muse ! La nouvelle coqueluche du public !

Plusieurs invités se retournèrent et sourirent en voyant le candidat étreindre sa fille très fort, lui écrasant le visage contre le revers de sa veste de costume en laine.

— Elle a surmonté tellement d'épreuves ! Elle est la démonstration que les gens peuvent changer. Que la Pennsylvanie peut changer, et que nous pouvons l'y aider.

Enfin, M. Marin lâcha Hanna en lui adressant un sourire ravi, que la jeune fille eut bien du mal à lui rendre. D'ici quarante-huit heures, son père découvrirait peut-être la vérité sur elle – et il ne tiendrait sûrement plus le même discours.

Comment était-elle censée se procurer dix mille dollars ? Et même si elle trouvait un moyen de payer Patrick, comment pourrait-elle se débarrasser de « A » ?

Sortant son téléphone, elle composa un texto pour Mike.

Tu avais raison au sujet de Patrick. Tu me manques. Appelle-moi STP.

Alors qu'elle pressait la touche « Envoi », elle remarqua quelqu'un qui longeait l'immeuble de l'autre côté de la baie vitrée. Elle plissa les yeux à la vue de l'anorak bleu vif marqué « ÉQUIPE DE NATATION DE L'EXTERNAT DE ROSEWOOD ». Était-ce Emily ?

— Je reviens tout de suite, dit Hanna à son père, qui s'était détourné pour parler avec un homme en costume noir bien coupé.

Elle jaillit du hall dans l'air glacial de la rue. Les cheveux blond-roux d'Emily pendaient en désordre autour de son visage, et ses yeux verts étaient

rougis par le froid.

— Il fallait que je te parle, dit-elle en apercevant Hanna. Comme tu ne décrochais pas quand je t'appelais, j'ai pensé que c'était le seul moyen.

— Comment savais-tu que je serais ici ? demanda Hanna, les mains posées sur les hanches.

Emily leva les yeux au ciel.

— Tu l'as posté sur Facebook. Sachant que « A » court en liberté, je pensais que tu serais un peu plus discrète. À moins que tu ne t'obstines à nier l'évidence ?

Hanna détourna les yeux.

— Je ne sais plus quoi croire, avoua-t-elle.

— Donc, tu as reçu d'autres messages, toi aussi ?

Un couple de personnes âgées dépassa les deux filles et poussa la porte du hall. Au milieu de l'immense pièce, M. Marin distribuait poignées de main et tapes dans le dos. C'était un endroit beaucoup trop public pour parler de « A ». Hanna entraîna Emily à l'écart.

— Je t'ai déjà dit que oui, confirma-t-elle tout bas.

— Quelqu'un est au courant, Hanna. (La voix d'Emily se brisa.) « A » m'a envoyé une photo de moi avec… elle.

— Comment ça ?

Emily sortit la photo de sa poche et l'agita sous le nez d'Hanna. Pas de doute, elle avait été prise en Jamaïque.

— C'est elle, Hanna. Tabitha. Ali.

— Mais c'est impossible ! protesta Hanna. Nous…

— Jusqu'ici, coupa Emily, tous les messages que j'ai reçus ressemblaient au genre de chose qu'Ali pourrait écrire. Dans l'un d'eux, elle m'appelait même Brutus.

Le regard d'Hanna se fit flou. Ça ne l'étonnait pas que les messages de la nouvelle « A » rappellent Ali à Emily.

— Ce n'est pas possible, insista-t-elle.

— Si, ça l'est, répliqua Emily sur un ton coléreux. Et tu le sais. Pense à ce qui s'est passé. À ce qu'on a fait. À ce qu'on a vu – ou plutôt, ce qu'on n'a pas vu.

Hanna ouvrit la bouche et la referma sans avoir rien dit. Si elle s'autorisait à se souvenir de la Jamaïque, l'horrible voix de Tabitha envahirait de nouveau sa tête.

Mais il était déjà trop tard. Des visions grouillaient dans son esprit comme des fourmis sur une nappe de pique-nique. Cette affreuse nuit, après que Tabitha avait insinué qu'Hanna était une grosse vache quelques années plus tôt, Spencer et Emily s'étaient précipitées vers leur amie, l'air inquiet.

— Il faut qu'on parle, avait déclaré Spencer. Cette fille qu'Emily a prise pour Ali tout à l'heure… Elle a vraiment quelque chose de bizarre.

— Je sais, avait acquiescé Hanna.

Elles avaient trouvé Aria seule au bar. Elle aussi avait échangé quelques mots avec Tabitha, mais elle ne pensait toujours pas qu'il s'agissait d'Ali.

— Ça doit être une coïncidence.

— Bien sûr que non, avait contré Emily.

Ses trois amies avaient entraîné Aria vers la chambre que celle-ci partageait avec Emily et en avaient verrouillé la porte à triple tour. Puis, une par une, elles avaient raconté la conversation étrange qu'elles venaient d'avoir avec Tabitha. À chaque révélation, le cœur d'Hanna avait battu de plus en plus fort.

Toujours sceptique, Aria avait froncé les sourcils.

— Il doit y avoir une explication logique. Comment peut-elle savoir des choses que seule Ali sait, dire des choses que seule Ali dit ?

— Parce que c'est Ali ! s'était exclamée Emily. Elle est revenue. Elle a juste… changé physiquement. Mais tu as vu ses cicatrices !

Aria avait cligné des yeux.

— Donc, tu penses qu'elle n'est pas morte dans l'incendie ?

— J'imagine que non. (Submergée par la culpabilité, Emily avait fermé les yeux.) Elle a dû réussir à s'échapper avant l'explosion.

Un long silence s'était installé dans la chambre. Un bruit sourd avait résonné au plafond, comme si des gamins se battaient à l'étage du dessus. Puis Aria s'était raclé la gorge.

— Mais… et sa famille ? D'où tire-t-elle son argent ? Comment est-elle arrivée ici ?

— Les DiLaurentis ne savent peut-être pas qu'elle est toujours en vie, chuchota Emily. Elle a pu couper tout lien avec eux.

— Mais si c'est bien Ali, elle a subi de multiples opérations de chirurgie réparatrice, avait insisté Aria. Tu l'as dit toi-même, Em. Tu crois vraiment qu'elle a traversé ça sans l'aide de personne ? Et comment a-t-elle payé la facture ?

— C'est d'Ali qu'on parle, était intervenue Hanna en serrant un oreiller contre sa poitrine. Elle est capable de tout.

Des questions non formulées avaient flotté dans l'air entre les filles. Et si Ali les avait délibérément suivies en Jamaïque ? Et si elle avait l'intention de terminer ce qu'elle avait commencé dans les Poconos ? Que devaient-elles faire ?

Un grattement étouffé les avait poussées à se retourner. Un morceau de papier plié en quatre gisait sur la moquette devant la porte. Visiblement, quelqu'un venait juste de le glisser sous le battant.

Spencer s'était levée d'un bond pour le ramasser. Les autres s'étaient rassemblées autour d'elle et avaient lu :

Salut les filles ! Retrouvez-moi dans le nid-de-pie dans dix minutes. J'ai quelque chose à vous montrer. Tabitha.

Le grondement d'un train Amtrak qui longeait la route 30 arracha Hanna à ses souvenirs. Pinçant l'arête de son nez, elle dévisagea Emily.

— Tu penses que Wilden nous croirait ?

— Il a quitté la police. (Emily se frottait les bras en frissonnant.) Et tu imagines sa tête si on lui racontait qu'une morte nous harcèle ? De toute façon, si nous parlons de ça à qui que ce soit, « A » dévoilera ce qu'on a fait. Il ne faut surtout pas que ça arrive, Hanna. Il ne faut surtout pas.

— Je sais, acquiesça Hanna à voix basse, son cœur cognant douloureusement dans sa poitrine.

La porte du hall s'ouvrit, laissant échapper le brouhaha de la soirée. Jeremiah sortit sur le trottoir, aperçut Hanna et fonça vers elle, l'air orageux.

— Que fais-tu dehors ? Et qui est cette fille ? demanda-t-il en regardant Emily comme si c'était une espionne.

— Une amie, aboya Hanna.

— Celle qui a écrit ça ?

Jeremiah agita son iPad sous le nez d'Hanna. Un mail s'affichait à l'écran :

Hanna s'est attiré toutes sortes de problèmes ces derniers temps. Mieux vaudrait en parler avec elle avant les journalistes.

L'adresse de l'expéditeur n'était qu'une suite incompréhensible de chiffres et de lettres.

— Oh, mon Dieu, souffla Emily, qui avait lu par-dessus l'épaule d'Hanna.

Jeremiah lui jeta un coup d'œil.

— Vous savez de quoi il est question ?

— Non, bredouillèrent Emily et Hanna en chœur.

Ce qui était la stricte vérité, du moins, du point de vue d'Hanna. Elle ne savait pas si « A » faisait allusion à la Jamaïque ou aux photos de Patrick.

Les narines de Jeremiah frémirent tandis qu'il glissait son iPad dans sa sacoche. Lorsqu'il souleva le rabat, Hanna aperçut un paquet de Marlboro light et le portefeuille gris qui contenait la caisse de campagne de son père.

— Crache le morceau, Hanna, réclama Jeremiah. Qu'est-ce que tu caches ?

— Rien du tout, je vous l'ai déjà dit.

— Tu en es sûre ? Parce qu'il vaudrait mieux que je le sache avant la presse.

— Oui, j'en suis sûre.

Des rires éclatèrent dans le hall. Jeremiah toisa les deux filles d'un regard furibond.

— Tu ne veux pas me dire de quoi il s'agit : très bien. Mais débrouille-toi pour régler le problème avant qu'il arrive aux oreilles des journalistes. Je savais que tu n'aurais pas dû prendre part à cette campagne. Si ça n'avait tenu qu'à moi, tu serais sagement restée dans les coulisses.

Puis il s'éloigna à grandes enjambées. Hanna le vit traverser le hall et se diriger vers l'ascenseur dans le fond. Elle se couvrit le visage des mains.

Emily lui toucha l'épaule.

— C'est de pire en pire. Si nous ne faisons rien, « A » va bousiller la campagne de ton père ! Sans parler de nos vies à toutes les quatre. Nous risquons d'aller en prison !

— Nous ne sommes pas sûres que le message reçu par Jeremiah venait de « A », marmonna Hanna.

— Et de qui d'autre ? répliqua Emily.

Hanna regarda Jeremiah monter dans l'ascenseur. Les voyants lumineux au-dessus des portes indiquèrent qu'il s'arrêtait au deuxième étage, là où se trouvait le quartier général de M. Marin. Soudain, Hanna repensa au portefeuille gris à l'intérieur de sa sacoche.

Elle consulta l'écran de son téléphone. Mike ne lui avait pas répondu. Hanna serra les dents. Elle ne pouvait rien faire pour « A », mais elle tenait peut-être la solution à son problème avec Patrick.

Lissant ses cheveux d'une main, elle se tourna vers Emily.

— Tu devrais rentrer chez toi. Je m'en occupe.

Son amie fronça le nez.

— Comment ?

— Vas-y, c'est tout. (Hanna la poussa vers le parking.) Je t'appelle plus tard. Fais attention sur la route, d'accord ?

— Mais…

Sans écouter les protestations d'Emily, Hanna regagna le hall. Tête baissée, elle longea discrètement la baie vitrée en direction du fond de la pièce.

Des gens faisaient la queue devant le buffet pour se servir des burgers d'autruche et de la salade Capri. Kate flirtait avec Joseph, un des plus jeunes conseillers de M. Marin. Isabel et le père d'Hanna flattaient un gros donateur qui avait promis de soutenir la campagne. Personne ne vit Hanna se faufiler par la lourde porte de l'escalier.

Elle monta les deux volées de marches, ses talons aiguilles claquant sur le béton nu. Arrivée à l'étage du quartier général de son père, elle poussa la porte du couloir et aperçut le crâne dégarni de Jeremiah devant le bureau de M. Marin. Son Droid à l'oreille, il parlait à quelqu'un sur un ton très animé.

Allez, allez, le pressa mentalement Hanna.

Jeremiah finit par raccrocher. Il se dirigea vers l'ascenseur et appuya sur le bouton d'appel.

Hanna se plaqua contre le mur et retint son souffle en priant pour qu'il ne la voie pas. Tout en attendant, Jeremiah fouilla dans les poches de son pantalon, dont il sortit des reçus et autres petits bouts de papier. Quelque chose tomba par terre, mais il ne s'en aperçut pas.

Ding !

Jeremiah entra dans la cabine. Dès que les portes se furent refermées sur lui, Hanna s'avança, le regard rivé sur l'objet brillant qu'il avait laissé tomber. C'était une pince à billets gravée aux initiales JPO. Tout se goupillait encore mieux qu'Hanna ne l'espérait. Elle tira la manche de son manteau par-dessus ses doigts avant de ramasser l'argent, puis pénétra dans le bureau de son père.

L'odeur entêtante de l'eau de Cologne qu'utilisait Jeremiah planait dans l'air. Les murs étaient couverts d'affiches rouge, blanc et bleu qui clamaient : « TOM MARIN, SÉNATEUR DE PENNSYLVANIE ». Quelqu'un avait abandonné la moitié d'un sandwich italien dans un des box, et un exemplaire du *Philadelphia Sentinel* gisait sur le canapé en cuir noir dans le coin.

Hanna s'approcha de la table de travail de M. Marin sur la pointe des pieds. La lampe de banquier verte était toujours allumée. Â côté du téléphone, il y avait une photo encadrée de Tom et Isabel le jour de leur mariage. Kate se tenait devant les nouveaux époux, et Hanna restait un peu en retrait sur le côté, comme si on ne voulait pas vraiment d'elle sur la photo. Elle ne fixait même pas l'objectif.

Promenant un regard frénétique à la ronde, Hanna aperçut un petit coffre-fort gris logé dans le coin près de la fenêtre. Elle était certaine de l'avoir vu le soir où ils avaient visionné la publicité pour la campagne de son père. C'était sûrement là que Jeremiah déposait l'argent liquide de la campagne.

Hanna fonça vers le coffre-fort et s'accroupit pour l'examiner. C'était le même genre de modèle que dans les chambres d'hôtel, muni d'un clavier sur lequel il fallait composer un code à quatre chiffres.

Hanna attrapa un mouchoir en papier sur le bureau de son père et le posa sur le clavier pour ne pas laisser d'empreintes digitales. Elle commença par essayer la date du 4 novembre, celle de la prochaine élection, mais deux diodes rouges clignotèrent férocement. 1-2-3-4 ? Nouvel accès de colère des petits points

lumineux. Option patriotique : 1-7-7-6, l'année de la fondation des États-Unis d'Amérique ? Non plus.

Crac.

Hanna se leva brusquement, fixant la porte de ses yeux écarquillés. Était-ce Jeremiah qui revenait chercher sa pince à billets ? Aucune ombre ne remuait de l'autre côté de la porte en verre dépoli.

Un autre *crac* résonna dans la direction opposée. Hanna fit volte-face et observa son reflet dans la baie vitrée. Dehors, il faisait nuit. La jeune fille était blême et avait l'air hagard.

— C-coucou ? appela-t-elle d'une voix tremblante. Il y a quelqu'un ?

De la neige tombait doucement sur le trottoir en contrebas. De l'autre côté de la rue, une voiture en stationnement avait laissé ses phares allumés. La place du conducteur était occupée. Hanna se faisait-elle des idées, ou la silhouette plongée dans l'ombre avait-elle la tête levée vers le bureau de son père, comme si elle l'observait ?

Prenant une grande inspiration, la jeune fille s'accroupit de nouveau devant le coffre-fort. La combinaison devait être une suite de chiffres qu'elle connaissait. Elle pensa à la photo du second mariage de son père, posée bien en évidence sur son bureau.

D'un doigt tremblant, elle composa la date de l'anniversaire d'Isabel. Les diodes rouges clignotèrent. Elle essaya sa propre date d'anniversaire, le 23 décembre. Les diodes rouges clignotèrent encore. Elle tourna la tête vers le bureau de son père pour foudroyer du regard le visage souriant de Kate, puis tapa 1-9-0-6, la date d'anniversaire de sa demi-sœur.

Clic.

Les diodes virèrent au vert. La serrure se tourna, et la porte s'ouvrit. Un instant, Hanna eut atrocement mal. Son père avait utilisé la date d'anniversaire de Kate plutôt que la sienne. Mais, à la vue des billets qui s'entassaient en bon ordre à l'intérieur du coffre, elle oublia très vite sa douleur.

Saisissant une liasse, elle effectua un rapide calcul mental. Deux mille cinq cents dollars. Donc, il lui en fallait quatre. Le coffre contenait une telle quantité d'argent ! Hanna se demanda si son père remarquerait seulement qu'une petite somme avaient disparu.

Elle fourra l'argent dans son sac et referma la porte du coffre-fort. Puis, en guise de coup de grâce, elle laissa tomber la pince à billets de Jeremiah juste devant.

Quand elle se redressa, Hanna fut prise de vertige. L'argent lui semblait peser une tonne dans son sac. Elle regarda de nouveau par la fenêtre. La voiture aux

phares allumés était toujours là. Le conducteur n'avait pas bougé de son siège. L'avait-il vue ? Était-ce « A » ?

Un instant plus tard, la voiture démarra et s'éloigna en silence, ses pneus laissant des traces bien nettes dans la neige immaculée.

24

LE FANTASME DE TOUS LES GARÇONS

Une serveuse posa une chope de chocolat chaud devant Aria et fit claquer sa langue.

— Ouah. Vous avez l'air glacée.

— Vous croyez ? marmonna Aria, sarcastique, en pressant ses mains sur la chope tiède et en priant pour que la femme s'en aille très vite.

C'était justement parce qu'elle avait froid qu'elle était assise aussi près que possible de la cheminée dans le hall du chalet. En fait, si elle avait pu, Aria se serait installée au milieu des flammes.

Dehors, la neige tourbillonnait devant les énormes projecteurs, et des milliards de skieurs dévalaient les pistes sans paraître le moins du monde incommodés par la température polaire. Des garçons slalomaient tête nue ; des filles faisaient du snowboard en jean et sweat-shirt Fair Isle.

D'un autre côté, ils ne venaient probablement pas de passer des heures sur les fesses, l'humidité de la neige transperçant leurs fringues de ski prétendument high-tech et congelant leur peau sensible d'artiste. Aria était presque certaine d'avoir des engelures jusque sur les paupières.

La soirée avait été déprimante. Après le départ de Klaudia, qui était montée sur le télésiège sans attendre Aria, Noel avait haussé les épaules.

— Il vaut sans doute mieux que tu prennes des cours avec un vrai prof, de toute façon.

Et il l'avait déposée à l'école de ski avant de disparaître lui aussi en direction de la piste noire.

À vrai dire, Aria ne savait pas trop pourquoi elle n'avait pas rebroussé chemin sur-le-champ. Mais elle s'était mis en tête que skier serait peut-être facile, qu'elle pourrait apprendre rapidement et rejoindre Noel sur les pistes.

C'est ça, oui.

Le cours débutant était rempli de gamins de sept ou huit ans. L'instructeur, un Australien affable nommé Connor, avait supposé qu'Aria était la nounou de l'un

d’eux. Il les avait emmenés jusqu’à une piste verte pour s’entraîner à faire le chasse-neige.

Inutile de dire que tous les enfants avaient maîtrisé la technique bien avant Aria. Celle-ci n’avait réussi à descendre la piste verte que sur les fesses.

De temps en temps, elle voyait Noel et Klaudia dévaler la pente en soulevant des gerbes de poudreuse lorsqu’ils s’arrêtaient en bas. Aucun d’eux ne jetait le moindre coup d’œil vers la piste verte. Et pourquoi l’auraient-ils fait ? Ils se moquaient pas mal du *peikko*.

— Te voilà !

Aria leva les yeux au moment où Noel entrait dans le chalet, le blouson et le fuseau couverts d’une croûte de neige gelée. Klaudia le suivait, les joues rosies par le froid et ses cheveux blonds toujours impeccablement coiffés. Tous deux semblaient essoufflés mais heureux comme après un marathon de sexe. Aria se mordit l’intérieur de la joue et détourna les yeux.

Les deux autres frères Kahn entrèrent à leur tour.

— Tu étais épatante, Klaudia ! s’exclama Eric en apercevant la jeune fille. Tu skies depuis combien de temps ?

— Oh, je *hiihto* avant de marcher ! répondit-elle en défaisant la fermeture Éclair de son anorak.

— Vous l’avez vue sur les bosses ? lança Noel en ôtant son bonnet et ses lunettes. Elle a un style dément. Les gens sur le télésiège l’encourageaient comme si c’étaient les Jeux olympiques.

— C’est bonne montagne, admit Klaudia. Un peu facile peut-être, mais bien quand même.

Aria laissa échapper un ricanement sarcastique, et tout le monde la dévisagea. Noel vint s’asseoir dans le fauteuil en cuir cloué voisin du sien.

— Coucou.

— Coucou, répondit Aria sur un ton monocorde en regardant ses mains fripées comme celles d’une petite vieille.

Sans doute ne redeviendraient-elles jamais normales.

— Où étais-tu passée ? demanda gentiment Noel. Je n’ai pas arrêté de te chercher sur les pistes, mais je ne t’ai vue nulle part. Je pensais qu’on se retrouverait en haut après ton cours.

Aria dut se retenir de lui renverser son chocolat chaud sur la tête.

— Désolée, mais je n’ai pas encore appris à franchir des bosses. J’espère que tu t’es bien amusé avec Klaudia, grinça-t-elle.

Elle détestait jouer les mégères, mais n’arrivait plus à dissimuler son dépit.

Un pli se forma entre les sourcils de Noel.

— C'est toi qui n'as pas voulu qu'elle te donne une leçon. Tu ne peux pas lui en vouloir d'être partie de son côté.

Aria serra les poings. Évidemment, Klaudia était innocente comme l'agneau qui vient de naître, et tout était sa faute à elle.

— Hé, vous savez quelle heure il est ? coupa Christopher. L'heure du jacuzzi !

— Grave !

Eric tapa avec enthousiasme dans la main de son frère.

— J'adore *poreammeita* ! s'exclama Klaudia en sautillant sur place comme une gamine de maternelle.

Noel regarda Aria.

— Qu'est-ce que tu en dis ? Une petite trempette dans le jacuzzi avant le dîner ? Tu adoreras, je te promets.

Aria fixa les marshmallows en train de fondre dans son chocolat chaud. Elle était de si mauvaise humeur qu'elle avait juste envie de monter dans sa chambre, de prendre une longue douche et de regarder un film étranger sur le câble. Mais elle était transie, et peut-être que son irritation fondrait dans l'eau chaude du jacuzzi.

Un quart d'heure plus tard, Aria avait enfilé son bikini et un des peignoirs en éponge fournis par le chalet. Elle traversa très vite la terrasse pour se diriger vers le jacuzzi extérieur. Les jets d'eau bouillonnaient. Les frères Kahn étaient déjà dans le bain, en train de boire des bières à la bouteille.

Quand Noel vit Aria, il se poussa pour lui faire de la place. La jeune fille ôta son peignoir, frissonna dans l'air glacial et se glissa à côté de son petit ami.

Aaaaah.

— C'est vraiment chouette, commenta Aria en levant la tête vers le ciel.

Des milliards d'étoiles scintillaient joyeusement. Le disque blanc de la lune se découpait au-dessus de la cime de la montagne. Avec les flocons qui continuaient à tomber doucement, on se serait cru à l'intérieur d'une boule à neige.

— Je t'avais dit que ça te plairait, dit Noel en pressant la main d'Aria.

Eric s'adossa au bord du bassin en étendant ses bras sur la terrasse.

— J'ai hâte de retourner skier demain matin.

— J'ai entendu Klaudia dire la même chose, sourit Noel.

— Elle dessine des courbes du tonnerre, murmura Christopher. Et en parlant de courbes… les siennes ne sont pas mal non plus.

Les deux aînés Kahn partirent d'un gloussement salace. Aria se raidit et regarda sévèrement Noel comme pour le mettre au défi de faire de même. Par chance, son petit ami s'abstint.

Puis, comme répondant à un signal, la porte de la terrasse s'ouvrit, et une silhouette sortit du chalet. La voix crispante de Klaudia transperça l'air glacial.

— *Hallo ?*

Eric fit de grands signes.

— Viens vite, l'eau est super bonne !

Klaudia se dirigea vers le jacuzzi. Elle portait un peignoir identique à celui d'Aria, dont elle avait noué la ceinture autour de sa taille. Ses jambes nues dépassaient sous l'ourlet, et ses cheveux blonds s'étalaient sur ses épaules. Eric et Christopher la regardèrent approcher, la langue pendante.

Puis, aussi lentement que si elle effectuait un strip-tease, Klaudia défit sa ceinture, qui tomba par terre, et roula des épaules pour faire suivre le même chemin au reste du peignoir. Cette fois, Noel hoqueta avec ses frères.

Un moment, Aria ne comprit pas ce qu'elle voyait. De la peau, beaucoup de peau, comme si Klaudia portait un maillot couleur chair. Puis elle réalisa. Klaudia ne portait rien du tout. Elle était complètement nue.

— Putain de merde, jura Christopher avec conviction.

— Ouah, grogna Eric.

Noel ne fit pas de commentaire, mais il avait les yeux exorbités.

Klaudia se tenait face à eux telle une foutue exhibitionniste finlandaise, ses seins se balançant dans l'air glacial. Et, bien entendu, aucun des trois frères ne lui demanda de se couvrir. Pourquoi l'auraient-ils fait ?

C'en était trop pour Aria. Poussant un cri de rage trop longtemps contenue, elle sortit du jacuzzi et courut vers la porte du chalet. Ce fut à peine si elle sentit le froid sur sa peau ou la terrasse gelée sous ses pieds.

Une fois à l'intérieur, elle s'enveloppa d'une serviette de bain, tituba jusqu'à l'ascenseur et appuya frénétiquement sur le bouton d'appel. Comme de bien entendu, la cabine avait décidé de s'arrêter à tous les étages.

— Hum.

Aria sursauta et se retourna. Noel l'avait rejointe. De la vapeur montait de son corps à demi nu, et des empreintes mouillées se détachaient sur le sol derrière lui.

— Où vas-tu comme ça ?

Aria appuya de nouveau sur le bouton.

— Je retourne dans ma chambre.

— Tu ne crois pas que tu devrais d'abord t'excuser ?

Furieuse, elle fit volte-face.

— Auprès de qui ?

— Klaudia n'a rien fait de mal, Aria.

La jeune fille en resta bouche bée.

— Tu te fous de moi ?

Noel se contenta de hausser les épaules.

Ce fut comme si un milliard de vaisseaux sanguins s'étaient rompus simultanément dans le cerveau d'Aria.

— D'accord, d'accord. Vous voulez vous faire une partie à quatre avec Klaudia : allez-y. Mais pas devant moi. Vous ne pouvez pas m'obliger à regarder.

Enfin, une sonnerie annonça l'arrivée de l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent. Aria voulut entrer dans la cabine, mais Noel la retint. Il avait l'air profondément blessé.

— Aria, Klaudia est en train de pleurer. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle était censée porter un maillot de bain dans le jacuzzi. En Finlande, personne ne le fait. Les garçons comme les filles se baignent nus. Ils ne sont pas aussi prudes que nous. Tu n'aurais pas dû lui crier dessus. Je pensais pourtant que si quelqu'un était bien placé pour comprendre les différences culturelles, c'était toi !

Aria se dégagea brutalement.

— Les différences culturelles ? répéta-t-elle, outrée. Noel, quand Klaudia débarque à poil dans le jacuzzi, ce n'est pas un problème de culture. Le problème, c'est que cette fille est une pute.

La mâchoire de Noel lui en tomba. Il ferma les yeux et secoua la tête comme s'il n'en croyait pas ses oreilles, comme s'il pensait qu'Aria était juste une horrible jalouse.

Les portes de l'ascenseur commencèrent à se refermer, mais Aria avança un pied pour les bloquer.

— Klaudia a décidé qu'elle te voulait, Noel, dit-elle sur un ton glacial. Et si elle ne t'éblouissait pas autant, tu te rendrais compte qu'elle ne fait rien pour s'en cacher.

Elle entra dans l'ascenseur et appuya sur le bouton pour refermer les portes. Intérieurement, elle espérait que Noel monterait aussi, mais le jeune homme resta planté dans le hall, clignant des yeux d'un air affreusement déçu.

Quelques instants plus tard, la cabine emporta Aria jusqu'à son étage. La jeune fille n'avait aucun moyen de savoir ce que Noel ferait ensuite – et elle tenta de se convaincre qu'elle s'en moquait.

25

UNE GRANDE FAMILLE UNIE

À huit heures tapantes, Spencer, Zach et Amelia passèrent sous la marquise verte et blanche de Smith & Wollensky, le restaurant-grill très chic de la Troisième Avenue, et poussèrent les doubles portes aux poignées de cuivre jaune.

Une foule de gens se massaient autour du bar, et tout le monde criait pour se faire entendre. Assis à des tables géantes en chêne, des hommes d'affaires dévoraient des faux-filets et des burgers juteux aussi gros que leur tête. Des potiches blondes sirotaient leur Martini en adressant des clins d'œil aux Irlandais en blouse blanche qui servaient le vin dans des verres grands comme des seaux. Une odeur de viande et de testostérone planait dans l'air.

— Compte sur mon paternel pour choisir l'endroit le plus masculin possible, souffla Zach à l'oreille de Spencer tandis qu'une hôtesse les guidait à travers la salle à manger bondée jusqu'à la table où les attendaient leurs parents. Tu crois vraiment que ta mère trouve ça romantique ?

Spencer en doutait, mais elle lui pinça le bras.

— Tss-tss. On est censés bien se tenir.

Zach haussa un sourcil.

— Et si on se tenait très mal, au contraire ?

— À quoi tu penses exactement ? demanda Spencer, intriguée.

— À un jeu à boire. (Les yeux pétillants de malice, Zach plongea une main dans sa sacoche et fit voir à Spencer le bouchon d'une flasque en acier inoxydable.) Elle est pleine d'Absolut Kurant.

— Vilain garçon, chuchota Spencer. Je suis partante. Voilà ce que je propose : chaque fois que ma mère materne ton père, on boit un coup.

Zach acquiesça.

— Entendu. Et chaque fois que mon père joue au caïd, on boit aussi.

Spencer ricana.

— On sera soûl avant l'arrivée de nos plats.

— C'est l'idée, non ? répliqua Zach.

Des picotements parcoururent l'échine de Spencer. Depuis ce moment bizarre dans la cabine d'essayage, Zach se montrait plus affectueux que jamais. Il lui avait pressé la main et effleuré la taille à chaque apparition d'Amelia dans une tenue fabuleuse ; et lorsqu'il étaient passés devant le magasin Cartier en allant chez Saks, il lui avait demandé si elle voulait entrer pour qu'il lui offre quelque chose.

— Seulement si c'est une bague d'amour en platine, avait plaisanté Spencer.

Amelia leur avait jeté un regard écœuré, et elle avait marché plusieurs pas devant eux pendant tout le reste de l'après-midi.

Lorsque les jeunes gens approchèrent de leur table, Mme Hastings agita la main pour les saluer. M. Pennythistle était assis à sa droite. Tous deux portaient une tenue de gala : smoking pour lui, robe du soir moulante brodée de perles pour elle.

Sur la table, une bouteille de vin rouge déjà ouverte voisinait avec un plat de calamars frits. Tandis que leurs enfants s'asseyaient, Mme Hastings composa une assiette pour son petit ami.

— Je sais que tu détestes les morceaux avec les tentacules, roucoula-t-elle en la posant devant lui.

— Merci, ma chérie, dit M. Pennythistle en saisissant couteau et fourchette.

Spencer et Zach échangèrent un regard et manquèrent éclater de rire à cause du mot « tentacules ». Le jeune homme sortit discrètement sa flasque et versa une rasade de vodka dans leurs verres d'eau pétillante. Tous deux burent une grande gorgée.

— Alors, qu'est-ce que vous avez fait de beau aujourd'hui, les enfants ? demanda Mme Hastings en trempant un morceau de calamar dans le bol de sauce marinara.

— Oh, les trucs habituels des touristes à New York, répondit Spencer. Saks, Bendel's, Barneys. Amelia s'est acheté plein de fringues géniales.

— Oh, j'adore ces magasins, soupira Mme Hastings d'un air de regret.

M. Pennythistle plissa le front.

— Vous n'avez visité aucun musée ? Vous n'êtes pas allés à la Bourse ?

Amelia pinça les lèvres sans répondre. Zach se ratatina dans son siège. M. Pennythistle enfourna un morceau de calamar dans sa bouche d'un geste décidé.

— Et la visite de Carnegie Hall que j'avais organisée pour toi, Amelia ? J'ai fait jouer mes relations pour te l'obtenir !

— J'irai demain, papa, dit très vite l'adolescente.

Lèche-bottes !

— Bien, approuva M. Pennythistle avant de se tourner vers Zach. Et toi ? Ne me dis pas que tu as posé un lapin à Douglas ?

Spencer jeta un coup d'œil au jeune homme. Elle avait complètement oublié qu'il était censé rencontrer le type du comité des admissions à Harvard.

Zach haussa les épaules.

— Ça ne me disait rien.

Son père cligna des yeux, incrédule.

— Mais il attendait ton appel ! (Il sortit son BlackBerry.) Je vais voir s'il a un moment à te consacrer demain matin…

Zach semblait sur le point d'exploser.

— Tu sais, tout le monde n'a pas envie d'aller à Harvard, papa.

M. Pennythistle en resta bouche bée.

— Mais… tu adoreras Harvard, Zachary. J'y ai passé certains des meilleurs moments de ma vie.

— C'est une université merveilleuse, intervint Mme Hastings.

M. Pennythistle lui pressa la main en un geste de gratitude.

Mais Zach ne céda pas.

— Je ne suis pas toi, papa, déclara-t-il fermement. J'ai envie de faire autre chose de ma vie.

Son père ouvrit la bouche pour protester. Mme Hastings le prit de vitesse.

— Ne nous disputons pas, je vous en prie ! (Elle poussa le plat de calamars vers Zach comme si c'était un lot de consolation.) Tout le monde s'amusait bien jusqu'ici. Tâchons de continuer comme ça.

Le téléphone de M. Pennythistle bipa.

— Ah, dit le père de Zach en consultant le message qu'il venait de recevoir. Douglas peut te rencontrer à dix heures demain matin. Problème résolu.

Un serveur s'approcha de leur table pour prendre la commande. Spencer se tourna vers Zach.

— Ça va ?

Le jeune homme avait les mâchoires crispées ; des taches rouges s'étaient formées sur ses joues et dans son cou.

— Tout ce que je lui dis entre par une oreille et ressort par l'autre.

— Je suis désolée.

Il haussa les épaules et rajouta discrètement de la vodka dans leurs verres.

— C'est comme ça ! Par contre, vu le comportement de mon père, on a du retard à rattraper.

— Au moins cinq coups, d'après ce que j'ai compté, acquiesça Spencer.

Par la suite, ils ne manquèrent pas d'autres occasions de boire. Lorsque le serveur s'éloigna avec leur commande, la conversation se tourna vers M. Pennythistle, qui était un si bon client de Smith & Wollensky qu'on avait mis une plaque en cuivre gravée à son nom sur le mur. *Et glou, et glou, et glou*. Quand

les plats arrivèrent, Mme Hastings réclama de la sauce pour la côte de bœuf de M. Pennythistle, de la mayonnaise pour ses frites et la carte des vins pour qu'il puisse choisir une nouvelle bouteille. *Et glou, et glou, et glou.*

Spencer était tellement soûle qu'elle sentit à peine le goût de son entrecôte – elle ne savait même pas pourquoi elle l'avait commandée. De temps à autre, Zach éclatait de rire sans raison particulière. Amelia les regardait d'un air soupçonneux depuis l'autre côté de la table, mais elle ne disait rien.

Spencer n'avait pas été aussi bourrée depuis… depuis l'été précédent. Mais elle enfouit ce souvenir dans un coin de son esprit pour ne pas trop y penser.

Au fil du dîner, Mme Hastings et M. Pennythistle se rapprochèrent l'un de l'autre jusqu'à ce que la mère de Spencer soit pratiquement assise sur les genoux de son petit ami. Il lui fit goûter ses épinards à la crème. Elle essuya un peu de sauce sur sa joue.

Spencer devait admettre qu'elle n'avait pas vu sa mère aussi heureuse depuis bien longtemps. Son père et elle n'avaient jamais été très démonstratifs. Spencer et Zach s'étaient rapprochés l'un de l'autre eux aussi ; leurs pieds se touchaient sous la table, et leurs mains se frôlaient sur la flasque de Zach.

Quand le serveur apporta d'énormes tranches de cheesecake pour le dessert, M. Pennythistle fit tinter sa fourchette contre son verre.

— Les enfants, nous avons une annonce à vous faire. (Il promena un regard à la ronde.) Nous pensions garder le secret jusqu'à demain, mais dans le fond, pourquoi attendre ? (Il prit la main de Mme Hastings.) J'ai demandé à Veronica de m'épouser, et elle a accepté.

Spencer dévisagea sa mère, qui venait de sortir un écrin Tiffany de son sac. La petite boîte s'ouvrit avec un léger grincement, révélant un énorme solitaire.

— Ouah, souffla Spencer, que les diamants avaient toujours beaucoup impressionnée. Félicitations, maman.

— Merci ! (Mme Hastings glissa la bague à son doigt.) On l'a dit à Melissa avant votre arrivée. Elle a proposé que la réception ait lieu dans sa maison de ville, mais je préférerais quelque chose d'un peu plus chic.

— Vous avez déjà fixé une date ? demanda Zach sur un ton hésitant.

— Pas encore, mais nous pensons faire ça dans quelques mois, répondit M. Pennythistle, les joues roses de fierté.

— Peut-être à l'étranger, ajouta Mme Hastings. Mais pour l'instant, j'ai demandé à Nicholas s'il voulait bien s'installer chez nous, Spencer. Zach et Amelia feront bientôt partie de la famille ; autant que vous vous habituiez les uns aux autres dès maintenant.

Amelia poussa un couinement étranglé, mais Spencer et Zach se tournèrent l'un vers l'autre avec une grimace ravie.

— Hé, frangin, plaisanta la jeune fille en donnant un coup de poing taquin dans l'épaule de Zach.

— Ravie de faire ta connaissance, frangine, répliqua le jeune homme sur un ton qui n'avait rien de fraternel.

Sous la table, il entrelaça ses doigts à ceux de Spencer et serra très fort.

— Ça mérite un toast, décida Mme Hastings. Les enfants peuvent avoir une coupe de champagne, tu ne crois pas, Nicholas ?

— Exceptionnellement, concéda M. Pennythistle.

Mme Hastings se hâta de commander une bouteille et des flûtes. Spencer et Zach se regardèrent de nouveau, comme pour se mettre au défi de ne pas éclater de rire.

— Santé ! s'écrièrent-ils à l'unisson.

Puis ils trinquèrent et vidèrent leur flûte d'un trait.

La mère de Spencer et le père de Zach devaient se rendre à l'opéra après le dîner. Ils souhaitèrent bonne nuit à leurs enfants devant les ascenseurs de l'hôtel Hudson. Amelia se retira aussitôt dans sa chambre, mais Spencer et Zach prirent leur temps, se moquant de la déco faussement minimaliste et de la musique techno passe-partout.

Leurs chambres étaient voisines. Ils introduisirent leur clé magnétique dans la fente en même temps.

— Oh la vache ! s'exclama Spencer en poussant la porte. On dirait un hôtel-capsule japonais !

Un porteur avait monté leurs bagages plus tôt dans la journée, de sorte que la jeune fille n'avait pas vu sa chambre avant. La pièce n'était pas plus grande que les toilettes de sa maison.

— Ou un trou de hobbit, lança Zach depuis le seuil de sa propre chambre. Papa s'est vraiment mis en frais.

Spencer le rejoignit. Les deux chambres étaient identiques ; chacune d'elles peinait à contenir un minuscule lit.

— Et regarde la salle de bains ! s'écria Spencer en se faufilant dans l'espace entre le lit et le mur. Comment peut-on utiliser ces toilettes ? Je ne saurais même pas où caser mes genoux.

— Au moins, le lit est confortable, déclara Zach à un mètre cinquante d'elle. (Il ôta ses chaussures et se mit à rebondir sur le matelas.) Viens sauter avec moi, frangine.

Spencer se débarrassa de ses bottines à talons aiguilles et grimpa sur le lit. Les lumières de Manhattan scintillaient par la fenêtre.

— Si tu continues à m'appeler « frangine », je te botte le cul, menaça Spencer.

Zach continua à rebondir joyeusement.

— Bof, tu n'as pas l'air bien costaud.

— Ah ouais ?

Spencer le plaqua sur le matelas en lui faisant une clé de cou. Mais Zach la repoussa sans difficulté et la fit basculer sous lui. Un instant, il resta allongé sur Spencer, ses cheveux lui tombant dans la figure. Puis, avec un sourire en coin, il se mit à lui chatouiller le ventre.

— Non ! glapit Spencer en se débattant. Arrête, pitié !

— C'est ce que font les grands frères, répliqua Zach sur un ton moqueur. Tu ferais mieux de t'y habituer.

— Je vais te tuer ! hulula Spencer avant d'être prise de gloussements incontrôlables.

— Tu ris. Ça veut dire que tu aimes ça, s'esclaffa Zach.

Puis il s'arrêta, se laissa tomber sur le matelas à côté de Spencer et replia un bras sous sa tête.

— Tu es vraiment un salopard, chuchota Spencer, haletante. Mais je t'aime bien quand même.

— Tu m'aimerais même si je n'allais pas à Harvard ? demanda Zach.

Spencer gonfla ses joues et souffla.

— C'est une fac pour les ringards.

— Tu m'aimerais même si j'étais gay ?

Zach avait écarquillé les yeux. Spencer fronça les sourcils.

— Mais je croyais que…

Les lèvres de Zach s'entrouvrirent, et son regard fila sur le côté. Sans répondre, le jeune homme se rapprocha de Spencer. Et, brusquement, il l'embrassa sur la bouche. Il avait un goût de vodka et de sauce barbecue.

Spencer ferma les yeux. C'était un baiser plus amical que romantique, motivé par l'alcool plutôt que par le désir. Spencer s'attendait à être déçue, mais elle réalisa très vite qu'elle s'en fichait. Zach était un peu paumé. Spencer pouvait peut-être l'aider à se trouver au lieu de le perturber davantage.

Ils s'écartèrent l'un de l'autre avec un sourire tendre.

— On se fait un câlin ? proposa Spencer.

— Bonne idée.

Elle se retourna. Zach l'enveloppa de ses bras et la serra très fort contre lui. Apaisée, Spencer plongea aussitôt dans un profond sommeil.

26

ÇA DEVIENT CHAUD BOUILLANT À LA PISCINE

Emily fendait l'eau de ses bras musclés et remuait ses jambes à la façon d'un dauphin. Le mur d'arrivée ondulait juste devant elle. La jeune fille poussa sur le chrono électronique et se retourna. Les autres concurrentes n'avaient pas encore fini leur course. Elle avait gagné.

Oui ! jubila Emily.

Et, cerise sur le gâteau : quand elle regarda le temps qu'elle avait réalisé, la jeune fille vit qu'il était quatre dixièmes de seconde en dessous de son record personnel de l'année précédente.

Génial !

— Félicitations, lui dit l'un des juges quand elle sortit du bassin. Vous avez failli battre le record féminin des lycées.

Raymond, son entraîneur, fonça vers elle et l'étreignit avec force sans se soucier du fait qu'elle était trempée.

— Pour ton retour en compétition, tu as tout défoncé ! se réjouit-il. Je savais que tu pouvais le faire !

Emily ôta son bonnet de bain et ses lunettes. Ses muscles palpitaient encore, et son cœur battait toujours très fort. La foule l'applaudit. Une par une, les autres concurrentes sortirent du bassin en lui jetant des regards envieux. Plusieurs de ses coéquipières lui tapèrent dans le dos pendant qu'elle revenait vers sa serviette et son sac de sport.

— Tu as assuré comme une bête, lança Tori Barnes, qui avait été la meilleure amie d'Emily l'été après leur CE1.

— Tu leur as fait bouffer tes orteils, ajouta Jacob O'Reilly, le petit ami de Tori, qui avait eu le béguin pour Emily en CM1 et mis dans son casier une bague en plastique gagnée dans un distributeur de chewing-gum.

Emily leur sourit en laissant tomber ses lunettes près de son sac. Elle avait oublié combien c'était bon de remporter une course. Mais elle aurait voulu partager ce moment avec quelqu'un de spécial, et ses coéquipières ne lui suffisaient pas.

Fouillant dans son sac, elle sortit son téléphone et envoya un texto à Chloe.

Je suis arrivée première ! J'ai hâte d'être ce soir !

Elle était très pressée de fêter ça avec son amie – et sans la moindre goutte d'alcool, évidemment.

— Emily ?

Un homme en sweat-shirt de l'université de Caroline du Nord se fraya un chemin parmi les nageuses. Il avait un menton rasé de près, des yeux bleus entourés de pattes-d'oie et des cheveux bruns clairsemés. En plus d'un bloc-notes en cuir, il tenait un Caméscope. M. Roland l'accompagnait.

Des sentiments contradictoires tiraillèrent Emily. Elle voulait vraiment rencontrer le recruteur, mais elle aurait préféré que M. Roland ne soit pas là.

— Emily, je te présente Marc Lowry, de l'université de Caroline du Nord, lança le père de Chloe.

— Enchantée, dit Emily en serrant la main de l'homme.

— Pas autant que moi, répliqua M. Lowry. Tu as fait une course fantastique. Très prometteuse.

— Merci.

— Marc a des nouvelles pour toi, ajouta M. Roland. On peut se parler en privé ?

Il désigna la petite pièce vide adjacente au bassin, celle que les nageurs utilisaient pour s'entraîner au sec.

Emily suivit les deux hommes à l'intérieur. Une machine de Pilates occupait un des coins de la pièce ; un panier de ballons et d'élastiques se dressait dans un autre. Une flaque de liquide jaune fluorescent – sans doute du Gatorade – s'étalait près de la porte. L'emballage vide d'un bonnet de bain Speedo gisait abandonné près de la fenêtre couverte de buée.

M. Lowry laissa retomber son bloc-notes et étudia Emily.

— En nous basant sur tes chronos et ta performance d'aujourd'hui, ainsi que celles des quatre dernières années, nous aimerions t'offrir une bourse intégrale pour notre université.

Emily se plaqua les mains sur la bouche.

— C'est vrai ?

Le recruteur acquiesça.

— Ce n'est pas encore fait : tu devras passer un entretien, et il faudra qu'on examine ton dossier scolaire – ce genre de détails. Henry dit que tu as arrêté un moment l'an dernier à cause de l'affaire Alison DiLaurentis, c'est bien ça ?

— Oui, opina Emily. Mais maintenant, il n'y a plus que la natation qui compte. Je vous le jure.

— Super. (Lorsque M. Lowry sourit, Emily vit qu'il avait une dent en or dans le fond de la bouche.) Bon, je ferais mieux d'y aller. J'ai deux autres jeunes athlètes de la région à voir aujourd'hui. On te recontacte en début de semaine prochaine. Mais tu peux déjà commencer à fêter ça. C'est comme si c'était fait.

— Merci beaucoup, balbutia Emily, tremblante de joie.

Puis M. Lowry tourna les talons et sortit. Emily s'attendait à ce que M. Roland le suive, mais il resta planté face à elle, la fixant d'un regard intense.

— C'est génial, non ? demanda-t-il.

— Incroyable, souffla Emily. Je ne sais pas comment vous remercier.

M. Roland haussa un sourcil. Un sourire narquois releva le coin de ses lèvres. La lumière fluorescente des néons lui donnait le teint cireux d'un vampire.

Soudain, Emily se sentit comme un animal sauvage qui pressent le danger avant de le voir. Le père de Chloe se rapprocha d'elle, et la jeune fille sentit son souffle chaud sur sa joue.

— Moi, j'ai une petite idée, murmura-t-il en caressant du bout des doigts l'avant-bras encore mouillé d'Emily.

Celle-ci recula.

— M. Roland…

— Chut, tout va bien.

Il se rapprocha encore d'elle, la clouant contre le mur. Il sentait le shampoing Head & Shoulders et la lessive Tide, des odeurs si innocentes ! Ses doigts se glissèrent sous les bretelles du maillot d'Emily tandis qu'il se pressait contre elle avec un horrible grognement.

— S'il vous plaît, arrêtez, protesta la jeune fille en se dégageant.

— Quel est le problème ? chuchota M. Roland en l'embrassant de force. Ça n'avait pas l'air de te déplaire jeudi soir. Tu m'as rendu mon baiser, je l'ai bien senti.

— Mais…

Emily voulut s'élancer vers la porte, mais M. Roland lui saisit le poignet pour la retenir. Il continua à la tripoter en lui embrassant le cou, la bouche et la gorge.

Un signal de départ retentit au bord du bassin, suivi par un bruit d'éclaboussures quand les nageurs entrèrent dans l'eau. La foule poussa des cris enthousiastes tandis que, à quelques mètres de là, Emily luttait pour se dégager.

— Oh, mon Dieu.

M. Roland se tourna vers la silhouette qui venait d'apparaître sur le seuil. Emily fut submergée par le soulagement. *Sauvée !* Puis M. Roland blêmit.

— Ch-Chloe ?

Le cœur d'Emily se serra. En effet, c'était bien Chloe qui se tenait face à elle, pressant contre sa poitrine une affiche marquée « ALLEZ, EMILY ! ».

— Chloe ! s’écria Emily.

M. Roland enfonça les mains dans ses poches et s’éloigna précipitamment d’elle.

— Je ne savais pas que tu devais venir, ma chérie. Tu as entendu la bonne nouvelle ? Emily a décroché une bourse !

Chloe laissa tomber l’affiche sur le sol carrelé. Son expression dévastée disait clairement qu’elle avait tout vu.

— Je voulais te faire une surprise, dit-elle à Emily d’une voix atone. J’ai assisté à ta course. Je t’ai vue entrer ici avec mon père et le recruteur, et j’ai pensé…

Elle jeta un coup d’œil à son père, puis reporta son attention sur Emily d’un air horrifié.

Emily baissa les yeux. Une des bretelles de son maillot pendait sur son bras. On aurait dit qu’elle était consentante.

— Chloe, non, dit-elle très vite en remontant sa bretelle. Ce n’est pas ce que tu… Je n’ai pas… C’est lui qui…

Mais Chloe sortit de la pièce à reculons, secouant la tête en silence. Une myriade d’émotions se succédèrent sur son visage : dégoût, trahison, haine. Un son moitié sanglot et moitié grognement s’échappa de sa gorge. Puis elle se détourna et s’enfuit en courant.

— Chloe, attends ! cria Emily. (Elle sortit en trombe, manquant s’étaler sur le carrelage mouillé.) S’il te plaît !

Mais il était trop tard. Son amie avait disparu.

27

AH, LES SOUVENIRS DE VACANCES !

— Contente de vous voir ! lança une voix joyeuse. Je suppose que vous avez eu mon message !

Hanna se tenait immobile près de l'escalier du nid-de-pie, les nerfs prêts à craquer. Tabitha se tenait à l'autre bout du balcon, et, tout à coup, elle lui paraissait différente. Vraiment semblable à Ali. Oui, plus elle y réfléchissait, plus Hanna trouvait qu'Emily devait avoir raison.

— Approche, Hanna, la taquina Ali en lui faisant signe d'un index recourbé. Je ne vais pas te manger !

Hanna ouvrit brusquement les yeux. Sa nuque dégoulinait de sueur, et elle avait le pouce dans la bouche. Depuis son retour de Jamaïque, elle s'était remise à le sucer en dormant chaque fois qu'elle avait peur.

Elle avait de nouveau pensé à ce qui s'était passé aux Falaises. Elle en avait de nouveau rêvé.

— Hanna ? (Sa mère frappait à la porte de sa chambre.) Hanna ? Lève-toi !

Dot, le pinscher nain d'Hanna, léchait le visage de sa jeune maîtresse avec enthousiasme. Celle-ci jeta un coup d'œil au réveil posé près de son lit. Il était dix heures du matin. En temps normal, elle dormait jusqu'à midi le week-end. Elle s'assit en grognant :

— Non, maman, je ne veux pas t'accompagner au Bikram !

Depuis qu'elle était rentrée de Singapour l'année précédente, Ashley Marin passait une heure et demie à enchaîner les postures de yoga les plus compliquées dans une salle chauffée à quarante degrés, tous les samedis matin. C'était devenu une obsession.

— Il ne s'agit pas du Bikram, répliqua sa mère sur un ton exaspéré. Ton père est au téléphone. Il veut que tu le rejoignes à son bureau immédiatement.

Hanna repensa à la soirée de la veille, au poids de l'argent volé dans son sac tandis qu'elle sautait dans un SEPTA pour se rendre en ville. Elle avait eu beau consulter son téléphone toutes les deux minutes, elle n'avait reçu aucun message – ni de Mike, ni de « A ».

Le fleuriste Pete, qui avait de la terre sous les ongles et un tatouage dans le cou, l'avait regardée comme s'il voulait la jeter au sol parmi les tulipes pour la violer. Hanna lui avait tendu l'enveloppe qui contenait l'argent en regardant par-dessus son épaule. Mais elle n'avait rien vu de suspect.

Comme ça ne suffisait pas pour la rassurer, elle avait traîné dans la gare jusqu'à ce que Patrick apparaisse. Alors, elle l'avait accosté et elle avait exigé qu'il efface les photos de son appareil et de son disque dur devant elle.

— D'accord, avait acquiescé Patrick avec un soupir théâtral.

Hanna avait regardé les photos disparaître du fichier de l'ordinateur et de la carte mémoire de l'appareil. Avant qu'elle reparte, Patrick avait tenté de la peloter, et elle lui avait donné un coup de coude dans les côtes pour se débarrasser de lui.

Hanna espérait vraiment avoir fait le nécessaire. Pour l'instant, aucune photo d'elle à moitié dévêtue n'était apparue sur Internet. Elle n'avait pas reçu d'appel affolé de Jeremiah, hurlant qu'elle avait tout gâché. Avec un peu de chance, Patrick avait pris le premier vol en partance pour le Mexique, et Hanna n'entendrait plus jamais parler de lui.

Mme Marin s'agita sur le seuil de la chambre de sa fille.

— Pourquoi il t'embête le week-end ? lança-t-elle sur un ton soupçonneux. (Elle leva les yeux au ciel.) C'est à cause de sa campagne ?

Hanna doutait fort que sa mère vote pour son père le jour de l'élection. Chaque fois qu'on parlait de lui dans le journal, elle reniflait pour marquer sa désapprobation et se dépêchait de tourner la page en disant que, s'il était élu, il ferait bien de s'impliquer dans la gestion des affaires de la Pennsylvanie un peu plus qu'il ne s'était impliqué dans leur mariage.

— Aucune idée, marmonna Hanna.

Elle se leva de son lit, tapota la tête minuscule de Dot et regarda son reflet dans le miroir. Son visage était pâle et boursouflé. Le coin de ses lèvres se fendillait. Ses cheveux auburn formaient une masse emmêlée sur son crâne.

C'était peut-être à cause de sa campagne que son père voulait la voir un samedi matin. Pour faire une séance improvisée de brainstorming. Hanna hésita, ne sachant pas trop si c'était plausible.

Elle enfila un jean Citizens, un sweat à capuche Juicy Couture, et se rendit en voiture jusqu'au quartier général de M. Marin. Des affiches pour la soirée de la veille jonchaient le hall du rez-de-chaussée. Une odeur d'eau de Cologne masculine se mélangeait encore à celle du buffet. Dans la pièce redevenue vide et caverneuse, la sonnerie de l'ascenseur parut retentir très fort.

Quand les portes s'ouvrirent au deuxième étage, Hanna fut surprise de voir le bureau de son père éclairé comme un jour de semaine. M. Marin était assis dans

le canapé en cuir noir, un bock de café entre les mains. Hanna poussa la porte en essayant d'empêcher ses genoux de s'entrechoquer tant elle était nerveuse.

Son père leva les yeux vers elle.

— Coucou, Hanna.

Il resta assis. Il ne s'avança pas vers elle pour l'étreindre. Il se contenta de la dévisager depuis le fond du canapé.

— Euh, qu'est-ce qui m'amène ici de si bonne heure ? tenta de plaisanter Hanna. Je suis la chouchoute d'un autre groupe d'opinion ?

Son père ne sourit pas. Il but une longue gorgée de café puis soupira.

— Il manque de l'argent de mes fonds de campagne. Quelqu'un l'a volé dans mon bureau pendant la soirée d'hier. Dix mille dollars en liquide. Je les avais comptés moi-même.

Malgré elle, Hanna laissa échapper un hoquet. Elle ne pensait pas que son père connaissait la somme exacte contenue dans son coffre.

— Je sais, c'est terrible. (M. Marin secoua la tête.) Mais tu dois me dire la vérité, Hanna. Est-ce que tu sais quelque chose au sujet de ce vol ?

— Non ! s'entendit protester Hanna. Bien sûr que non !

M. Marin posa son bock sur la table basse près du canapé.

— Quelqu'un t'a vue monter l'escalier hier soir. Tu es venue ici ?

Hanna cligna des yeux.

— Qu-qui t'a dit ça ?

Kate ? « A » ?

Son père détourna les yeux pour regarder par la fenêtre. Les traces laissées par les pneus de l'inquiétante voiture de la veille étaient toujours là.

— Peu importe. C'est vrai ?

— Oui, je suis venue ici, dit Hanna, réfléchissant à toute allure. Mais c'est parce que j'avais vu quelqu'un monter le premier. Je trouvais son comportement louche, et j'ai voulu m'assurer qu'il ne faisait rien de mal.

M. Marin se pencha vers elle comme s'il regardait la fin d'un thriller.

— Qui était-ce ?

Une boule se forma dans la gorge d'Hanna. C'était là que son plan allait triompher ou partir en fumée.

— Jeremiah, chuchota-t-elle.

Son père se radossa au canapé. Hanna s'humecta les lèvres et, espérant qu'il n'entendait pas son cœur battre la chamade, poursuivit :

— Je l'ai suivi jusqu'à cet étage. Il ne m'a pas vue en sortant de ton bureau. Après qu'il est redescendu, je suis entrée pour jeter un coup d'œil. Mais jamais je n'aurais imaginé qu'il t'avait volé de l'argent.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé immédiatement ?

— Parce que… (Hanna baissa le nez.) Je suis désolée. J'aurais dû le faire.

Ses yeux la picotèrent. Elle se couvrit le visage des mains.

— Je suis vraiment désolée, répéta-t-elle. Jamais je ne t'aurais volé quoi que ce soit, papa. Je suis tellement heureuse de pouvoir t'aider, de passer du temps avec toi. Pourquoi mettrais-je notre relation en danger ?

Ses yeux s'emplirent de larmes.

Hanna ne jouait pas seulement la comédie pour convaincre son père. D'une certaine façon, elle était sincère. Elle regrettait presque de ne pas lui avoir parlé de Patrick et expliqué qu'elle avait commis une erreur en toute bonne foi. Ils auraient pu aller voir la police ensemble et régler ça proprement.

Mais elle ne supportait pas d'imaginer la déception sur le visage de son père si elle lui parlait des photos – surtout maintenant que, pour une fois, elle était dans ses bonnes grâces. Ça aurait tout gâché.

M. Marin soupira. Quand Hanna osa le regarder, elle vit qu'il avait l'air triste et embêté.

— Moi aussi, je suis heureux de passer du temps avec toi, Hanna. On n'avait pas eu beaucoup d'occasions ces derniers mois. (Puis il se leva et se mit à faire les cent pas dans la pièce.) Merci de me l'avoir dit. J'apprécie ton honnêteté. Sache que j'ai trouvé quelque chose qui appartient à Jeremiah près du coffre, quelque chose qui pourrait l'incriminer. Bien entendu, il nie en bloc, mais je l'ai viré. C'est une affaire très sérieuse, qui n'en restera pas là.

— Tu comptes appeler la police ? demanda Hanna, terrifiée.

Elle pensait que son père se contenterait de renvoyer Jeremiah, un point c'est tout. Mais s'il faisait appel aux flics, et si les flics remontaient la piste de l'argent jusqu'à Patrick…

Le père d'Hanna lui tapota l'épaule.

— Laisse-moi m'occuper de ça. Mais merci d'avoir fait ce qu'il fallait, sincèrement.

Puis son téléphone sonna. Il dit à Hanna qu'il la verrait plus tard et s'empressa de prendre l'appel.

Hanna ne pouvait plus rien faire d'autre que partir. L'ascenseur sonna une fois de plus. Elle entra dans la cabine et s'affaissa contre la paroi du fond.

À ce moment, son propre téléphone bipa. Hanna avait reçu un nouveau texto… et elle avait l'horrible pressentiment de savoir qui le lui avait envoyé.

Le passé n'est jamais bien loin, Hanna-Chou… Parfois, il est même encore plus proche qu'on ne le croit.

« A »

— Hein ? souffla Hanna en fixant l'écran.

Puis, alors que l'ascenseur commençait à descendre, il y eut un crissement affreux, et la cabine s'immobilisa. Hanna se figea. Elle n'entendait plus le grondement habituel du moteur ni le bruit des câbles qui coulissaient. L'ascenseur était silencieux comme une tombe.

Hanna appuya plusieurs fois sur le bouton d'ouverture des portes, sans résultat. Sur le bouton du rez-de-chaussée : rien non plus. Elle essaya tous les autres, y compris celui orné d'un casque de pompier.

— Allô ? cria-t-elle, espérant que son père l'entendrait depuis son bureau. Au secours ! Je suis coincée !

Les lumières s'éteignirent.

Hanna hurla. Elle ne voyait plus qu'un mince filet de lumière au-dessus des portes de la cabine.

— Au secours ! s'époumona-t-elle en tambourinant aux portes avec ses poings. À l'aide !

Mais c'était le week-end ; il n'y avait personne dans l'immeuble.

Hanna ressortit son téléphone et composa le numéro du bureau de son père. Mais le réseau était fluctuant à l'intérieur de l'ascenseur, et l'appel ne parvenait pas à passer. Hanna essaya de joindre sa mère, puis Spencer, puis Aria, et enfin les urgences. Rien. *Échec de l'appel*.

Des gouttes de sueur perlèrent sur le front de la jeune fille. Et si elle restait coincée là pendant plusieurs jours ? Et si un incendie se déclenchait dans l'immeuble avant qu'on vienne la délivrer ? C'était comme quand Ali les avait enfermées dans cette chambre avant de mettre le feu à la maison des Poconos, ou comme quand les phares de la voiture de Mona-*alias*-« A » lui avaient foncé dessus et que ses jambes avaient refusé de bouger.

Puis la jeune fille fut horrifiée d'entendre de nouveau la voix honnie dans sa tête.

Je parie que tu n'as pas toujours été belle.

— Non ! glapit Hanna pour la faire taire.

Elle ne voulait pas penser à ça maintenant. Elle ne pouvait pas s'abandonner à ses souvenirs.

Mais la voix de Tabitha s'amplifia.

J'ai l'impression de vous connaître depuis toujours, les filles.

Une digue lâcha dans la tête d'Hanna. Les images de la Jamaïque déferlèrent dans son esprit tandis que la voix de ses amies bourdonnait à ses oreilles. Tout à coup, elle se retrouva dans la chambre d'Emily et Aria, aux Falaises.

— Vous croyez qu'on devrait aller voir ce qu'elle veut ? avait demandé Aria en brandissant le message que Tabitha avait glissé sous la porte.

— Tu es folle ? avait protesté Emily, les yeux écarquillés. Tu veux mourir ? Ali cherche à nous attirer dans un piège, c'est évident.

— Em, ce n'est pas Ali, avait grogné Aria.

Spencer et Hanna s'étaient dandinées nerveusement.

— En fait… elle lui ressemble quand même beaucoup, avait chuchoté Spencer. On le pense toutes, Aria. Toutes, sauf toi.

Hanna avait reporté son attention sur le message.

— Cela dit, Aria a peut-être raison. Si on ne monte pas, elle trouvera un autre moyen de nous atteindre, quand on sera seules. Si on y va maintenant, au moins, on sera toutes ensemble.

Aussi y étaient-elles allées.

Tabitha les attendait sur le nid-de-pie, une petite plate-forme qui surplombait le restaurant sur le toit de l'hôtel – l'endroit idéal pour bronzer le jour et admirer les étoiles la nuit. Assise sur une des chaises longues, elle sirotait une piña colada. Il n'y avait personne d'autre alentour. Des tas de palmiers en pot se balançaient dans la brise nocturne, isolant le balcon des regards.

Quand Tabitha avait vu les filles, elle s'était levée d'un bond et leur avait adressé un large sourire.

— Contente de vous voir ! Je suppose que vous avez eu mon message.

Son sourire était grimaçant – diabolique, même. Hanna avait baissé les yeux vers le bracelet qu'elle portait au poignet. Emily avait vu juste : c'était la réplique exacte de celui qu'Ali avait fabriqué pour elles après l'affaire Jenna. Il était en coton bleu, de la couleur d'un lac de montagne, et un peu effiloché sur les bords.

C'était Ali. C'était forcément elle. À travers le visage de Tabitha, Hanna la voyait si clairement que c'en était presque douloureux.

Spencer avait alors agrippé le dossier d'une chaise longue comme si elle voulait s'en servir de bouclier.

— Pourquoi nous as-tu fait venir ici ?

— Parce que j'avais quelque chose à vous montrer, avait répondu innocemment Tabitha.

Spencer avait plissé les yeux comme si elle ne la croyait pas une seule seconde.

— Qui es-tu ?

La fille avait posé les mains sur ses hanches et s'était balancée d'un air moqueur.

— Tu es bourrée ou quoi ? Je m'appelle Tabitha, je te l'ai dit tout à l'heure.

— Tu ne t'appelles pas Tabitha, avait répliqué Emily d'une petite voix effrayée. Tu sais des choses sur nous, des choses que personne d'autre ne pourrait

savoir.

La fille avait haussé les épaules.

— Je suis peut-être médium. Mais c'est vrai que vous avez quelque chose de spécial, même si je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. J'ai l'impression de vous connaître depuis toujours, les filles. Mais c'est impossible, pas vrai ?

Ses yeux avaient pétillé de malice. Elle avait tourné son attention vers Hanna qui se tenait toujours près de l'escalier, l'estomac noué.

— Approche, Hanna, avait-elle dit en lui faisant signe d'un index recourbé. Je ne vais pas te manger. Je voulais juste vous montrer à toutes les quatre la vue incroyable qu'on a d'ici.

Hanna était figée, incapable d'avancer ou même d'ouvrir la bouche. La fille avait posé sa piña colada et fait un pas titubant vers elle. Ses grands yeux écarquillés ne cillaient pas. Hanna avait eu l'impression qu'elle traversait le balcon d'une seule enjambée.

La fille avait plaqué Hanna contre le muret qui entourait le nid-de-pie. De près, elle sentait le savon à la vanille et le rhum. Elle avait plongé son regard dans celui d'Hanna en poussant un gloussement familier.

Le cœur d'Hanna avait bondi dans sa poitrine. Elle avait repensé à toutes les fois où elle avait entendu le gloussement d'Ali, y compris après que celle-ci avait prétendument péri dans l'incendie des Poconos. Tous les matins où elle s'était réveillée trempée d'une sueur froide, persuadée qu'Ali leur voulait toujours du mal. Apparemment, elle n'avait pas halluciné.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? avait crié Hanna en se protégeant le visage des mains. Tu ne nous as pas déjà assez torturées ?

La fille avait avancé sa lèvre inférieure en une moue perplexe.

— Pourquoi avez-vous si peur de moi ?

— Tu sais bien pourquoi, avait chuchoté Hanna en scrutant ses yeux écarquillés. Tu es Alison DiLaurentis.

Quelque chose était passé sur les traits de la fille – peut-être de la surprise, peut-être de l'amusement.

— La folle meurtrière ? Celle qui est morte l'an dernier ? (Elle avait pressé une main sur sa poitrine.) Pourquoi pensez-vous une chose pareille ?

— À cause de tout ce que tu nous as dit, avait répondu Aria derrière elle. À cause de tout ce que tu sais ! Et… à cause de toutes tes brûlures. Tu te les es faites dans l'incendie des Poconos, pas vrai ?

La fille avait jeté un coup d'œil à ses bras couverts de cicatrices et avait eu un sourire taquin.

— Je croyais que je n'avais pas survécu ?

— Personne ne sait vraiment ce qui s'est passé, avait dit Emily d'une voix tremblante. Tout le monde pense que tu es morte, mais…

— Mais quoi ? avait coupé la fille, les yeux brillants. Mais j'ai réussi à m'échapper ? Une idée de la façon dont j'aurais pu m'y prendre, Em ?

Emily avait pâli et fait un pas en arrière. Hanna, Spencer et Aria avaient alors dévisagé la fille sans comprendre où elle voulait en venir.

Puis la fille s'était rapprochée d'Hanna, qui avait poussé un cri aigu et fait un bond sur le côté.

— Qu'est-ce qui te prend ? avait lancé la fille, vexée. Qu'est-ce que tu crois que je vais te faire ?

— Pitié, laisse-moi tranquille, avait glapi Hanna en longeant précipitamment le muret.

Le bambou qui recouvrait la maçonnerie lui avait écorché la peau. Derrière elle, Hanna sentait la fraîcheur nocturne contre son dos. Le muret se dressait plus de dix mètres au-dessus de l'océan, qu'Hanna entendait s'écraser contre la grève très loin en contrebas.

— Ne la touche pas ! (Aria s'était précipitée vers la fille, l'avait saisie par le bras et forcée à se retourner.) Tu ne l'as pas entendue ? Elle veut que tu lui fiches la paix !

— Dis-nous juste qui tu es, d'accord ? avait réclamé Spencer. Sois honnête avec nous.

Un sourire s'était épanoui lentement sur le visage de la fille.

— Tu veux que je sois honnête avec vous ? D'accord. Je suis Tabitha, et je suis fabuleuse.

Aria, Spencer et Emily avaient hoqueté. Hanna avait quant à elle poussé un cri étranglé. Ali disait toujours ça.

Tabitha était bien Ali.

Se dégageant de la poigne d'Aria, elle s'était de nouveau tournée vers Hanna. Celle-ci avait voulu s'esquiver, mais s'était tordu la cheville et avait perdu l'équilibre. Elle s'était retrouvée dos à Ali, face à l'océan qui grondait en contrebas. Il aurait suffi qu'on la pousse pour qu'elle tombe dans le vide…

— À l'aide ! cria Hanna dans l'ascenseur comme elle avait crié sur le nid-de-pie. Au secours !

Soudain, les lumières se rallumèrent. Une secousse parcourut la cabine, jetant Hanna à terre. Le moteur se remit à tourner, et l'ascenseur reprit sa descente vers le rez-de-chaussée.

La sonnette retentit. Les portes coulissèrent en silence, comme si tout était normal. Hanna sortit dans le hall désert, son cœur battant la chamade, son corps frissonnant et trempé de sueur. Les horribles souvenirs qu'elle réprimait depuis si

longtemps s’agitaient dans sa tête comme une nuée de pigeons prisonniers d’un centre commercial. Cette scène affreuse avait réellement eu lieu. « A » avait raison : le passé n’était jamais bien loin.

Quelque chose sur la gauche attira l’attention d’Hanna. La porte grise d’un local technique était entrebâillée. « ASCENSEUR », disait le panneau fixé à hauteur d’yeux. Des manettes, des cadrans et des interrupteurs s’alignaient contre le mur du fond.

Cette porte n’était pas ouverte quand Hanna était arrivée, une demi-heure plus tôt. La jeune fille était certaine de l’avoir toujours vue fermée jusque-là.

Elle jeta un coup d’œil à l’intérieur du local. Une légère odeur de savon à la vanille s’attardait dans l’air. Quelqu’un avait joué avec les commandes de l’ascenseur. Et Hanna savait très bien de qui il s’agissait.

Ali.

28

EN DERNIER RECOURS

Le même matin, Aria enfila son fuseau de ski, une seconde paire de chaussettes et un pull en laine. Puis elle fixa ses après-skis et sortit d'une démarche pataude.

Les frères Kahn étaient en train de s'équiper devant le chalet, évaluant l'épaisseur de la neige tombée durant la nuit. Assise seule sur un banc vert, Klaudia fixait ses skis.

Quand Noel aperçut Aria, il eut un petit sourire contrit.

— Salut.

— Salut.

La jeune fille s'approcha de lui en faisant crisser la neige sous ses pieds.

— Tu as bien dormi ? demanda Noel avec une politesse forcée.

Aria opina.

— Oui, merci. (Elle se tourna vers Klaudia.) Je voudrais te parler.

L'autre fille leva brièvement les yeux vers elle avant de reporter son attention sur ses skis.

— Je suis occupée.

Aria serra les dents. Ça allait être plus difficile que prévu. Mais elle avait pris une décision, et elle devait parler à Klaudia.

La veille au soir, après être montée dans sa chambre, elle avait fait d'horribles cauchemars éveillés dans lesquels elle avait vu les trois frères Kahn s'envoyer en l'air avec Klaudia dans le jacuzzi. Un million de fois au moins, elle avait saisi son téléphone pour rompre avec Noel par texto, mais elle avait réussi à se retenir. Elle n'était pas tout à fait prête.

Puis, trois quarts d'heure plus tard, elle avait entendu des pas dans le couloir. Bondissant vers la porte, elle avait collé son œil au judas. Noel venait d'introduire sa clé dans la serrure magnétique de sa chambre. Il était seul. Klaudia et ses frères ne se trouvaient nulle part en vue.

Cinq minutes plus tard, Aria avait reçu un texto.

Bonne nuit, à demain. Biz, Noel.

Il ne s'était rien passé entre Noel et Klaudia. La jalousie qui rongeait Aria depuis l'époque de son amitié avec Ali était en train de la dévorer vive. Elle avait déjà failli bousiller sa relation avec Noel une fois. Aria ne pouvait pas permettre que ça recommence. Klaudia allait habiter chez les Kahn jusqu'en juin. Si Aria voulait la paix dans son couple, elle devait faire la paix avec l'autre fille.

Elle posa une main sur l'épaule de Klaudia.

— S'il te plaît. Je voudrais m'excuser.

Klaudia se dégagea.

— Je n'ai rien à dire à toi. Je suis tant gênée et blessée.

Puis elle glissa jusqu'au télésiège le plus proche.

— Attends ! cria Aria, bouclant ses propres skis pour la rejoindre.

Au moment où Klaudia s'asseyait, Aria sauta à côté d'elle.

— Idiote ! cracha Klaudia en s'écartant d'elle autant que possible. Qu'est-ce que tu faire ?

— Il faut que je te parle. C'est important.

— Aria ? appela Noel sur un ton inquiet. Tu as oublié tes bâtons. (Tournant la tête vers lui, la jeune fille le vit agiter deux fines perches.) Et ce télésiège dessert une piste noire !

Aria hésita. Elles étaient déjà à six ou sept mètres du sol. Des sièges inoccupés se balançaient dans le vide derrière elles. Les skieurs qui zigzaguaient en contrebas lui apparaissaient soudain aussi minuscules que des fourmis.

— Ça va aller ! lança-t-elle courageusement.

Avec un peu de chance, elle n'aurait qu'à rester sur le télésiège pour redescendre.

Elle reporta son attention sur Klaudia, qui regardait obstinément les sapins dans la direction opposée.

— Je te dois des excuses. Je n'aurais pas dû te faire honte hier soir. Je ne connais pas les coutumes finlandaises. Je suis désolée.

Elle avait du mal à croire que tout le monde dans ce pays se baignait à poil, mais c'était plus facile de faire croire à Klaudia qu'elle acceptait son explication pour pouvoir passer à autre chose.

Klaudia ne broncha pas. Avec un soupir, Aria reprit :

— J'ai un problème de jalousie. Je craquais pour Noel au début du collège, quand il n'y avait aucune chance qu'on sorte ensemble. Alors, quand il s'est intéressé à moi l'année dernière, j'ai eu du mal à y croire. Parfois, je me laisse submerger par ma paranoïa. C'est ce qui s'est passé avec toi hier. L'autre jour,

j'ai… euh, je suis tombée accidentellement sur un des textos que tu avais envoyés à ton amie Tanja. Tu lui as écrit que j'étais un *peikko*.

Klaudia se retourna brusquement.

— Tu espionnes moi ?

— Ce n'était pas prémédité, se défendit Aria. Ton téléphone était posé là, et j'ai juste vu… Bref, je suis désolée. Pendant un moment, je t'en ai beaucoup voulu. On aurait dit que tu visais Noel, et j'étais blessée que tu me traites de troll alors que je croyais qu'on était copines. Mais j'ai dépassé ça. Les gens parlent dans le dos des autres, y compris leurs amis. C'est la vie. Et comme on va être amenées à passer beaucoup de temps ensemble pendant les prochains mois, ce serait plus sympa si on s'entendait bien. On fait la paix ?

Une rafale de vent rabattit les cheveux blond-blanc de Klaudia sur son visage. En dessous d'elles, un skieur vira en soulevant une gerbe de poudreuse. Le sommet de la montagne apparut par-dessus la crête. Un grand panneau prévenait les usagers du télésiège : « SOULEVEZ LA BARRE POUR DESCENDRE ».

En silence, Klaudia souleva la barre comme indiqué. Puis elle empoigna ses bâtons et plongea son regard dans celui d'Aria. Son expression s'était adoucie ; un instant, Aria crut qu'elle allait accepter ses excuses et que tout redeviendrait normal entre elles.

Mais un sourire mauvais retroussa le coin de ses lèvres.

— En fait, Aria, j'ai bien l'intention de me taper ton copain pas plus tard que ce soir, dit-elle dans un anglais impeccable.

Aria la dévisagea, incrédule, avec l'impression que Klaudia venait de lui planter un poignard dans le dos.

— Pardon ?

— Je vais me taper ton copain, répéta Klaudia. Ce soir. Et tu ne peux rien faire pour m'en empêcher.

C'était comme dans un de ces films d'horreur où l'un des personnages est tout à coup possédé par le démon. Qui était cette fille déterminée faisant face à Aria ? En quelques secondes, elle était passée de bombasse-malgré-elle à voleuse d'homme aux nerfs d'acier. Pire encore, une lueur dangereuse brillait dans ses yeux, comme si elle voulait du mal à Aria.

La dernière fois qu'Aria avait vu ce genre d'expression sur le visage de quelqu'un, c'était celui de Tabitha – d'Ali – quand elle avait menacé Hanna sur le nid-de-pie. Les souvenirs qui, près d'une année durant, étaient restés sagement enfouis dans la mémoire d'Aria lui revinrent en force.

Aria n'avait pas cru que Tabitha était Ali jusqu'à ce qu'elle commence à menacer Hanna. Et tout à coup, ça lui avait semblé beaucoup trop vrai. Le

moindre geste de Tabitha, sa façon agressive de s'exprimer étaient identiques à ceux d'Ali la nuit où elle avait tenté de tuer les filles dans les Poconos.

Soudain, Aria vit ce que les autres avaient déjà accepté. Ali était de retour. Elle tentait de se réintroduire dans leur vie sous une nouvelle identité. Et Aria avait failli le lui permettre.

— Pitié ! avait gémi Hanna lorsque Ali l'avait clouée contre le muret qui entourait le balcon. Laisse-moi tranquille !

Tous les instincts protecteurs d'Aria s'étaient mis en branle simultanément. La jeune fille s'était interposée entre Hanna et Ali.

— Ne la touche pas !

Ali s'était tournée vers elle comme si elle était folle.

— Tu crois que je vais lui faire quoi ? Je veux juste lui montrer la vue.

Mais Aria n'allait pas tomber dans le panneau.

— Je sais très bien ce que tu comptes faire !

Ali s'était écartée d'Hanna pour se jeter sur Aria. Ce fut le tour de cette dernière de perdre l'équilibre et de se retrouver penchée au-dessus du vide terrifiant.

— Aria ! avait glapi quelqu'un derrière elles.

Du verre s'était brisé. Aria s'était cogné un genou contre le muret, qui lui avait écorché la peau. Ali avait voulu se jeter de nouveau sur elle, les bras tendus en avant. Dans ses yeux exorbités par la démence, Aria avait reconnu Ali sans l'ombre d'un doute. Leur ancienne amie était venue les tuer comme elle avait déjà tué Courtney, Ian et Jenna. Elle comptait les jeter dans le vide l'une après l'autre.

La suite n'était pas très claire. Aria se souvenait juste d'avoir senti un brusque élan de vigueur. Empoignant Ali par les bras, elle l'avait fait pivoter et poussée très fort. Les pieds d'Ali avaient décollé du sol. Un bruit étranglé était sorti de sa bouche. Elle avait agité désespérément les bras, mais soudain, elle avait semblé aussi légère qu'une plume. Avant que quiconque ait pu réagir, elle avait basculé par-dessus le muret.

Quelqu'un avait hurlé. Quelqu'un d'autre avait hoqueté. Ali avait dégringolé dans le vide. Sa tête et ses épaules avaient disparu en premier, puis son torse, ses jambes et enfin ses pieds. Elle s'était abîmé dans l'obscurité sans émettre le moindre son.

Puis… il y avait eu un bruit mat – celui d'un corps s'écrasant sur le sable dix mètres en contrebas.

Aria avait revécu ce souvenir en une fraction de seconde. Quand elle focalisa de nouveau son attention sur Klaudia, elle réalisa que celle-ci l'avait poussée sur le côté du télésiège. Empoignant Aria par les épaules, l'autre fille la secoua très fort. Quelques centimètres seulement séparaient leurs deux visages.

Une fois de plus, l'instinct de survie d'Aria prit le dessus.

— Lâche-moi ! glapit-elle en se redressant d'un coup.

Elle voulut repousser Klaudia, mais celle-ci partit d'un rire ignoble et plaqua ses mains gantées sur la bouche d'Aria. Un flot de colère mêlée de peur s'engouffra dans les veines de cette dernière.

— J'ai dit : lâche-moi ! rugit-elle en donnant une bourrade à Klaudia de toutes ses forces.

L'autre fille partit en arrière avec un petit cri. Au même moment, le télésiège bascula vers l'avant pour permettre à ses occupantes de descendre. Sans la barre de protection, Klaudia glissa dans le vide.

— Oh, mon Dieu !

Aria voulut saisir la main de Klaudia pour la retenir, mais trop tard. L'autre fille tomba, perdant son bonnet au passage, agitant frénétiquement les bras et lançant des ruades avec ses skis. Son visage n'était plus qu'un masque hideux de rage et de terreur. Trois horribles secondes plus tard, elle atterrit à plat ventre dans la poudreuse fraîchement tombée.

Et, comme après la chute d'Ali, le silence revint.

29

LA PAROLE EST D'ARGENT, MAIS LE SILENCE EST D'OR

Spencer ouvrit les yeux. Elle était allongée sur des draps soyeux dans une minuscule chambre de l'hôtel Hudson. Un bruit de vagues résonnait à ses oreilles – sans doute une musique d'ambiance. Bizarre : elle ne se souvenait pas d'avoir vu de sono la veille. D'un autre côté, elle était assez bourrée quand elle s'était mise au lit.

Elle tourna la tête. Zach dormait près d'elle. Il avait l'air très différent ce matin. Ses courts cheveux bruns étaient devenus longs et blonds pendant la nuit. Il avait des cicatrices dans le cou, et quelque chose de rouge coulait de son oreille gauche. Était-ce… du sang ?

Spencer se redressa brusquement et regarda autour d'elle. Ce n'était pas l'hôtel Hudson. Elle était allongée sur une longue plage de sable blanc. Le soleil brillait très haut dans le ciel, et il n'y avait personne à des kilomètres à la ronde.

Une odeur d'iode et de poisson chatouillait les narines de la jeune fille. Des vagues venaient mourir sur le rivage. Des mouettes décrivaient des cercles dans le ciel. Derrière Spencer se dressait un hôtel à la façade de stuc rose, avec un nid-de-pie qui surplombait la plage. Un nid-de-pie extrêmement familier.

— Non, souffla Spencer.

Elle était de retour en Jamaïque, aux Falaises.

Spencer reporta son attention sur la personne qui dormait près d'elle. C'était une fille. Du sang coulait depuis son oreille jusque dans le sable. Un bracelet brésilien bleu encerclait son poignet. Sa robe jaune était relevée presque jusqu'à ses fesses, et ses jambes semblaient tordues selon un angle peu naturel.

Ce n'était pas Zachary mais Tabitha. Ali.

— Oh, mon Dieu.

Spencer se leva d'un bond et se hâta de contourner la fille pour voir son visage. Elle avait les yeux clos et la peau bleuâtre, comme si elle était morte depuis plusieurs heures.

— Ali, appela Spencer en la giflant très fort. Ali !

La fille ne réagit pas. Spencer lui prit le poignet et chercha son pouls. Rien. Sa tête pendait mollement au bout de son cou, comme si ses vertèbres s'étaient brisées en mille morceaux. Il y avait du sang sous ses yeux.

Spencer chercha désespérément les autres du regard, mais elle ne les vit nulle part. Pourtant, après la chute d'Ali, elles s'étaient toutes précipitées sur la plage, pas vrai ? Elles avaient affronté cette épreuve ensemble.

— Ali, réveille-toi, hurla Spencer au visage de l'autre fille. (Elle la prit par les épaules pour la secouer.) Je t'en supplie. Je suis désolée qu'Aria t'ait poussée. Elle ne voulait pas te faire de mal ; elle avait peur, c'est tout. Elle ne savait pas ce que tu comptais nous faire. J'aurais réagi pareil à sa place.

Et c'était la vérité. La scène du nid-de-pie lui rappelait douloureusement ce qui s'était passé entre Mona Vanderwaal et elle quand Mona lui avait avoué qu'elle était « A ».

Soudain, Ali rouvrit les yeux. Saisissant Spencer par les cheveux, elle l'attira vers elle, de sorte que l'autre fille put sentir le léger parfum de vanille qui émanait de sa peau.

— Je sais ce que tu as fait, chuchota Ali d'une voix rauque. Et, très bientôt, le reste du monde le saura aussi.

Spencer se réveilla en hurlant. Le soleil entrait à flots par les stores vénitiens. Il y avait un dessin animé à la télé. Cette fois, elle était vraiment à l'hôtel Hudson. Zach dormait près d'elle, et Ali ne se trouvait nulle part en vue. Mais Spencer sentait toujours l'odeur d'iode et de sable chaud de la Jamaïque. Son crâne lui faisait mal à l'endroit où Ali l'avait empoignée par les cheveux. Son rêve avait eu l'air si réel…

Bang. Bang. Bang.

Quelqu'un tambourinait à la porte. Encore hébétée, Spencer cligna des yeux sans réagir.

Bang. Bang. Bang.

— Coucou ? appela une voix depuis le couloir.

Zach s'agita près de Spencer, repliant les bras au-dessus de sa tête.

— Salut, dit-il d'une voix pâteuse en souriant à la jeune fille. C'est quoi, ce raffut ?

— Quelqu'un frappe à la porte.

Spencer s'assit au bord du lit.

La porte s'ouvrit à la volée.

— Zachary ? tonna une voix d'homme familière. Il est neuf heures et demie. Douglas t'attend pour te parler d'Harvard. Bouge tes fesses et prépare-toi.

Spencer hoqueta et se figea. C'était M. Pennythistle.

Lorsqu'il vit la jeune fille, tout son sang reflua de son visage. Spencer s'enveloppa rapidement d'un drap – à un moment, pendant la nuit, elle s'était débarrassée de sa jupe et de ses collants, et elle ne portait plus que son chemisier et ses sous-vêtements.

Zach se leva d'un bond lui aussi, cherchant à tâtons le T-shirt qu'il avait enlevé. Mais c'était trop tard : M. Pennythistle avait tout vu.

— Seigneur ! s'exclama-t-il, le visage déformé par la colère. Vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ?

Zach se hâta d'enfiler son T-shirt.

— Papa, ce n'est pas ce que tu…

— Sale petit con. (Plissant les yeux, M. Pennythistle saisit son fils par le bras et le plaqua brutalement contre le mur.) Spencer va devenir ta sœur ! C'est quoi, ton problème ?

— Tu te trompes, protesta faiblement Zach. On n'a rien fait de mal.

M. Pennythistle le secoua par les épaules avec violence.

— Tu ne peux pas t'empêcher de sauter tout ce qui bouge, hein ?

— Je vous jure qu'on a juste dormi ensemble ! s'écria Spencer.

Mais M. Pennythistle l'ignora. Il secouait son fils si fort que Spencer frémit.

— Tu n'es qu'un affreux débauché, Zachary. Un être pervers et répugnant, indigne de tout ce que je fais pour lui.

— Papa, s'il te plaît !

M. Pennythistle leva la main et gifla Zach. La tête du jeune homme partit en arrière. Il tenta de se dégager, mais son père le cloua contre le mur de tout son poids. Le pire, c'était qu'il semblait en avoir l'habitude.

— Arrêtez ! s'époumona Spencer en se tortillant pour enfiler sa jupe à toute allure. (Elle sauta par-dessus le lit pour rejoindre les deux hommes.) Arrêtez, je vous en prie !

M. Pennythistle ne parut pas l'entendre. Zach s'affaissa contre le mur ; son père ne l'en secoua que plus fort.

— Quand vas-tu m'écouter ? gronda-t-il. Quand vas-tu enfin comprendre ?

Spencer tira sur le bras de M. Pennythistle.

— S'il vous plaît, arrêtez ! Ce n'est pas ce que vous croyez, je vous le jure !

— Spencer… (Zach lui jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de son père.) Va-t'en. Je ne veux pas que tu voies ça.

— Non !

Zach serait bientôt son demi-frère. Spencer devait le protéger. Elle tira sur le dos de la chemise de M. Pennythistle, qui se déchira.

— Zach ne m'a pas touchée ! Il est gay !

Immédiatement, M. Pennythistle lâcha son fils et fit volte-face.

— Qu'est-ce que tu as dit ? rugit-il.

Spencer jeta un coup d'œil à Zach, qui semblait tout aussi consterné par ce qu'elle venait de dire. Il secoua désespérément la tête. *Mais je suis censée faire quoi, laisser son père lui foutre une raclée ?* songea Spencer.

Zach se couvrit le visage des mains. M. Pennythistle se tourna vers lui.

— C'est vrai, ce qu'elle dit ?

Un gargouillis s'échappa des lèvres de Zach. M. Pennythistle s'écarta de lui comme s'il avait la peste. Puis, sans crier gare, il lança son poing dans le mur en faux bois près de la tête de son fils.

Spencer poussa un glapissement et fit un bond en arrière. M. Pennythistle continua à donner des coups de poing dans le mur, faisant voler du plâtre partout dans la pièce minuscule. Lorsqu'il eut fini, il se plia en deux, posant ses mains ensanglantées sur ses genoux. Le chagrin et la détresse tordaient son visage. Spencer crut qu'il allait se mettre à pleurer.

Quelqu'un frappa timidement à la porte.

— Nicholas ? appela Mme Hastings. Tout va bien ?

Personne ne pipa mot. Au bout d'un moment, M. Pennythistle se détourna et sortit en trombe, claquant la porte si fort derrière lui que les murs tremblèrent. Spencer l'entendit parler à sa mère dans le couloir.

Elle reporta son attention sur Zach. Celui-ci semblait ébranlé, mais indemne.

— Ça ne va pas la tête ? s'emporta-t-il. Pourquoi tu lui as raconté ça ?

Spencer tendit une main suppliante vers lui.

— J'ai cru qu'il allait te faire du mal !

Avec un rictus, Zach s'écarta d'elle et la fixa d'un regard haineux.

— Tu avais juré de garder le secret, mais je suppose que c'était trop demander à une jolie petite menteuse dans ton genre ! aboya-t-il. Va pourrir en enfer, sale garce.

Avant que Spencer puisse protester, il saisit son blouson, enfila ses chaussures et sortit avec fureur. La porte claqua derrière lui. Puis le silence revint.

Spencer se laissa choir sur le lit, faisant tomber un des oreillers par terre. La tête de Zach y avait laissé un creux, et le matelas était encore tiède à l'endroit où le jeune homme avait dormi.

Un petit morceau de plâtre se détacha du mur. Le sang de M. Pennythistle souillait le bord du trou qui était apparu. Cela rappela à Spencer le rêve qu'elle avait fait juste avant de se réveiller. Elle revit le filet écarlate qui coulait de l'oreille d'Ali, entendit la voix de celle-ci chuchoter : « Je sais ce que tu as fait. »

Bip.

C’était l’iPhone de Spencer, qu’elle avait posé sur la table de chevet avant de s’endormir la veille. Sans même lever la tête, la jeune fille vit que l’écran affichait « 1 NOUVEAU MESSAGE ».

Non, songea-t-elle. *Pitié, non. Pas maintenant*. Mais une curiosité morbide l’emporta, la poussant à appuyer sur le bouton de lecture.

Fais gaffe, Spencer. Tôt ou tard, tous les secrets finissent par s’échouer sur le rivage.

« A »

30

PLUS MALIGNE QU'ELLE N'EN A L'AIR

Le dispensaire de Lenape se résumait à une petite bâtisse trapue qui sentait l'antiseptique et le sirop contre la toux. Dans un coin, la télé dont quelqu'un avait coupé le son diffusait une publicité pour un épluche-légumes magique. La chaise sur laquelle Aria avait pris place était tellement dure que la jeune fille ne sentait plus ses fesses, et la voix monocorde du présentateur de la station météo était sur le point de lui faire péter les plombs. D'après lui, on attendait encore soixante centimètres de neige supplémentaires pour le lendemain.

De toute façon, Aria et les autres ne risquaient plus de skier. Pas après ce qui était arrivé à Klaudia.

Aria tendit l'oreille, guettant tous les bruits qui pourraient sortir de la salle d'examen : des gémissements, des cris de douleur, le bip régulier d'un moniteur cardiaque qui virerait brusquement au sifflement continu… Mais tout était silencieux.

Affalés dans les canapés, Eric et Christopher Kahn feuilletaient de vieux numéros de *Sports Illustrated*. Noel faisait les cent pas en parlant à sa mère au téléphone.

— Oui, maman… Elle est tombée… Je ne sais pas… Les sauveteurs l'ont redescendue… On est à l'hôpital en ce moment… J'espère que ça va aller, mais je n'en sais rien…

Le simple fait d'entendre Noel relater les événements donnait la nausée à Aria. Les dernières heures avaient été horribles, surréalistes.

Après la chute de Klaudia, plusieurs skieurs s'étaient arrêtés autour d'elle. La jeune fille ne bougeait pas. Un surveillant de piste avait bientôt fait son apparition ; il avait appelé un scooter des neiges, qui était arrivé flanqué d'une civière de sauvetage.

Quelqu'un s'était agenouillé pour prendre le pouls de Klaudia et lui avait crié quelque chose à l'oreille. Aria n'avait pas entendu si la jeune fille réagissait : elle venait juste de descendre maladroitement du télésiège arrivé en bout de

course et rebroussait chemin tant bien que mal vers l'endroit où Klaudia était tombée.

À présent, tout le monde attendait de connaître l'ampleur des dégâts. Les sauveteurs avaient réussi à réveiller Klaudia avant de l'allonger sur la civière et de la ramener au pied de la montagne, mais la blessée souffrait beaucoup.

Aria avait descendu la pente abrupte sur les fesses. Quand elle était arrivée en bas, des ambulanciers chargeaient Klaudia à l'arrière de leur véhicule. Ils s'étaient tous retrouvés ici, dans ce dispensaire qui ressemblait plutôt à un centre automobile.

Noel se laissa tomber dans la chaise en plastique voisine de celle d'Aria.

— Ma mère est dans tous ses états. Elle voulait venir ici pour s'occuper de Klaudia, mais je lui ai conseillé d'attendre qu'on en sache un peu plus.

— Elle doit se faire beaucoup de souci, marmonna Aria en refermant le vieux magazine de déco ouvert sur ses genoux.

Il lui semblait qu'elle venait de passer les vingt dernières minutes à relire la même ligne d'un article consacré à la préparation d'un cheesecake capable de remporter un concours de pâtisserie.

Noel se pencha vers elle.

— Alors, que s'est-il passé exactement ? Comment Klaudia est-elle tombée ?

Aria le dévisagea avec un mélange de culpabilité et de regret. Noel était arrivé sur les lieux quelques minutes après l'accident. Il n'avait rien vu. Les jeunes gens étaient tous les deux trop secoués pour discuter pendant le trajet jusqu'au dispensaire, mais Noel n'avait pas cessé de lancer des coups d'œil soupçonneux à Aria, comme s'il sentait qu'elle avait fait quelque chose d'affreux.

— Je ne sais pas trop.

Ce qui était la vérité. Aria n'avait pas voulu faire tomber Klaudia du télésiège. La repousser, oui. Mais pas la blesser grièvement.

— Vous étiez en train de vous disputer, peut-être ? insista Noel en scrutant le visage d'Aria. Est-ce qu'elle a sauté ?

La jeune fille secoua la tête.

— Elle a plutôt… glissé. C'était super bizarre.

Noel croisa les bras sur sa poitrine et la fixa d'un regard pénétrant qui mit Aria mal à l'aise. Il ne la croyait pas. Mais que pouvait-elle bien faire, lui dire la vérité ? Que Klaudia lui avait annoncé qu'elle comptait coucher avec lui dans un anglais parfait, sans la moindre trace d'accent ? Puis qu'elle s'était jetée sur Aria comme une folle animée par des pulsions meurtrières ? Noel accuserait encore Aria d'être jalouse pour rien.

La jeune fille se détourna. Si elle continuait à soutenir le regard de Noel trop longtemps, elle risquait de craquer et de tout lui raconter. Pas seulement ce qui

s'était passé avec Klaudia, mais cette affreuse histoire avec « A », et surtout l'accident survenu en Jamaïque – les images qui l'avaient assaillie sur le télésiège et poussée à réagir trop vivement une fois encore.

D'un autre côté, ce qu'avait fait Aria n'était peut-être pas aussi monstrueux qu'elle l'avait cru pendant tous ces mois. Si « A » était vraiment Ali – et qui d'autre cela aurait-il pu être ? –, la chute depuis le nid-de-pie ne l'avait pas tuée. Aria n'avait commis aucun crime.

La porte de la salle de traitement s'ouvrit, et une doctoresse en blouse blanche en émergea.

— Mlle Huusko se repose, dit-elle. Vous pouvez la voir si vous voulez.

Tout le monde se leva et la suivit à l'intérieur. Elle écarta un rideau rayé rose. Klaudia était allongée là, un gros plâtre autour de la cheville et ses cheveux blonds épars sur l'oreiller. L'échancrure de sa chemise de nuit en coton laissait voir le haut de sa poitrine. Elle avait les lèvres roses et brillantes comme si elle venait de se remettre du gloss. Même sur un lit d'hôpital, elle ressemblait à une déesse du sexe.

— Oh, mon Dieu, Klaudia, dit Aria, saisie par le remords malgré sa jalousie. Tu vas bien ?

— Ça fait mal ? demandèrent Noel et ses frères en se massant autour de la blessée.

— Je va bien, pépia Klaudia, toute trace de sa prononciation parfaite envolée. Juste un peu bobo.

— Elle a une cheville cassée, annonça une infirmière en entrant pour prendre la tension de Klaudia. Ce n'est pas grand-chose étant donné la chute qu'elle a faite. Heureusement qu'elle est tombée près du sommet, et que le télésiège n'était plus très haut. Sinon…

— Ouf ! (Klaudia fit mine d'essuyer de la sueur de son front.) C'est fou, hein ? Je jamais tombée d'un télésiège avant.

— Alors, c'est arrivé comment ? demanda Noel en se perchant sur le bord de son lit.

Klaudia s'humecta les lèvres et regarda Aria. Dans la chambre, on n'entendait que le bruit de la petite pompe actionnée par l'infirmière pour gonfler le brassard. Tous les muscles du corps d'Aria se raidirent comme pour encaisser un coup. Évidemment, Klaudia allait tout lui mettre sur le dos. C'était un bon moyen de l'éliminer et d'avoir le champ libre avec Noel.

Finalement, Klaudia se redressa sur ses oreillers en soupirant.

— Tout est tant flou ! Je ne pas me rappeler.

— Tu es sûre ? (Noel posa les mains sur ses genoux.) Je trouve ça dingue que tu sois tombée d'un télésiège. Tu skies depuis toute petite.

Klaudia haussa les épaules.

— Je ne sais pas, dit-elle faiblement tandis que ses paupières se fermaient.

Eric donna un coup de poing dans le bras de son frère.

— Ne la harcèle pas, mec.

— Elle est peut-être amnésique, suggéra Christopher.

Aria s'agrippa à la tête du lit, son cœur battant la chamade. Était-il possible que Klaudia ait perdu la mémoire à cause du choc ?

La doctoresse revint.

— Ne la fatiguez pas trop, s'il vous plaît. Mlle Huusko s'est cogné la tête ; nous voulons la garder en observation un moment pour être certains qu'elle ne présente aucun signe de traumatisme crânien. Si c'était le cas, il faudrait la transférer en hélicoptère dans un établissement mieux équipé. Autrement, elle pourra sortir demain matin.

Tout le monde acquiesça.

— Je vais réserver les chambres pour une nuit supplémentaire, déclara Noel en sortant son iPhone.

— Oh, dit Aria. Je ne peux pas rester. J'ai promis à mon père de garder Lola.

— Comme tu veux. (Noel ne leva même pas les yeux de sa recherche Google.) Ça ne t'ennuie pas de rentrer en bus ?

Aria ouvrit la bouche pour protester et la referma. Elle espérait que Noel la ramènerait à Rosewood lui-même. Ses frères ne pouvaient-ils pas rester là avec Klaudia ? Il n'aurait qu'à revenir les chercher le lendemain.

Mais Noel ne lui proposa rien. Alors, Aria enfila sa parka et sortit son téléphone pour consulter les horaires sur le site de Greyhound.

— Tu penses rentrer à quelle heure demain ? On pourrait peut-être se voir dans la soirée.

Noel leva brusquement la tête.

— On ne sait même pas si Klaudia n'a rien de grave. Tu ne trouves pas que c'est un peu prématuré de faire des projets ?

— Oh. (Aria recula.) Tu as raison. Désolée.

— De toute façon, je vais sans doute rester avec elle pendant les prochains jours, ajouta Noel en jetant un coup d'œil à la jeune fille endormie. C'est le moins que je puisse faire. Elle va sans doute souffrir beaucoup. Et elle aura besoin de quelqu'un pour l'aider à se déplacer.

— Évidemment, acquiesça Aria en refoulant ses larmes.

Le prochain Greyhound pour Philadelphie était dans une heure, et la gare routière se trouvait à une distance suffisamment raisonnable pour la faire à pied. Noel n'aurait qu'à lui rapporter le lendemain les affaires qu'elle avait laissées à l'hôtel.

Au moment où Aria se détournait pour sortir de la petite pièce délimitée par le rideau, quelque chose attira son attention. Klaudia avait ouvert les yeux, et elle la regardait, un sourire victorieux aux lèvres. Lentement, elle retourna sa main pâle et brandit le majeur.

Aria hoqueta. Ce fut comme si on lui avait jeté un seau d'eau glacée à la tête. Klaudia n'était pas amnésique – elle se rappelait parfaitement ce qui s'était passé sur le télésiège. Et elle avait obtenu ce qu'elle voulait : elle avait de quoi faire chanter Aria. La jeune fille était désormais à sa merci.

Comme à celle de « A ».

31

FÉLICITATIONS ! MAINTENANT, DÉGAGE DE MA VIE !

Plus tard cet après-midi-là, Emily se gara dans l'allée de sa maison au moment où une publicité retentissait à la radio :

« Un mensonge dévastateur. Une habile usurpation d'identité. Des meurtres diaboliques. Ce soir, pour l'anniversaire de sa mort dans l'incendie des Poconos, découvrez toute la vérité au sujet de la tueuse au visage d'ange. En exclusivité sur… »

— Argh, grogna Emily en éteignant le poste.

Elle avait hâte que cette journée se termine pour ne plus entendre ces insupportables annonces. En ce qui la concernait, elle n'avait aucune envie de revivre le jour de la mort d'Ali. D'autant qu'elle n'était même pas certaine que la véritable Ali soit réellement morte.

Emily descendit de sa Volvo, hissant la bandoulière de son sac de gym sur son épaule, et remonta l'allée enneigée. Avant d'ouvrir la porte d'entrée, elle envoya un nouveau texto à Chloe.

Il faut que je te parle. Ce n'est pas ma faute. Je ne savais pas comment te le dire.

C'était le sixième message qu'elle lui écrivait depuis la fin de la compétition, mais Chloe n'avait répondu à aucun d'entre eux.

Dans un grand soupir, Emily introduisit sa clé dans la serrure, mais la porte n'était pas verrouillée. Bizarre : d'habitude, ses parents avaient si peur des intrus qu'ils fermaient toujours soigneusement.

— Coucou ? appela Emily dans le vestibule.

Pas de réponse. Ça aussi, c'était bizarre : même quand ils étaient fâchés contre elle, ses parents lui répondaient au minimum par un grognement. Pourtant, la maison semblait occupée. Une drôle d'odeur flottait dans l'air, avec l'impression que quelqu'un venait juste de traverser le couloir.

Les poils d'Emily se hérissèrent sur ses bras. Plusieurs scénarios défilèrent dans sa tête. Et si « A » était là ? Et si elle avait fait du mal à sa famille ? Et si Ali avait décidé de passer à l'action ?

Une pensée affreuse paralysa Emily et glaça son sang dans ses veines. C'était l'anniversaire de la mort d'Ali – la date à laquelle elle avait déjà tenté une fois de tuer Spencer, Aria, Hanna et elle. Quoi de plus logique que de choisir ce jour-là pour finir ce qu'elle avait commencé ?

— C-coucou ? appela de nouveau Emily en s'approchant prudemment de la cuisine.

Entendant un bruit, elle se retourna très vite. On aurait dit… un gloussement. Son cœur se mit à cogner très fort dans sa poitrine. Ça venait du salon, dont la double porte donnant sur le couloir était fermée. D'habitude, les Fields la laissaient ouverte.

Le gloussement résonna de nouveau. Les mains d'Emily tremblaient, et sa bouche était toute sèche. Lentement, elle poussa un des battants, qui pivota sur ses gonds avec un léger grincement. Qu'allait-elle trouver de l'autre côté ? Des cadavres ? Les flics, venus l'arrêter pour ce qu'elle avait fait en Jamaïque ? Ali ?

— Surprise !

Emily hurla et bondit en arrière, se cognant à l'encadrement de la porte.

Des grappes de ballons étaient accrochées aux chaises ; un paquet-cadeau reposait sur le canapé, et un énorme gâteau en forme de logo de l'université de Caroline du Nord trônait sur la table basse. Les parents d'Emily se précipitèrent vers elle avec un sourire gigantesque.

— Félicitations pour ta bourse ! (Pour la première fois depuis des mois, ils étreignirent leur benjamine.) Nous sommes si fiers de toi !

D'autres personnes se tenaient derrière M. et Mme Fields. En se tordant le cou, Emily aperçut bébé Grace, le couple Roland et… Chloe.

— Oh, mon Dieu, souffla-t-elle en laissant retomber ses bras.

— J'ai invité les Roland à manger le gâteau avec nous, parce que, sans eux, rien de tout ça ne serait arrivé, expliqua Mme Fields, rayonnante.

— Oui, merci encore, dit M. Fields en s'approchant de M. Roland pour lui serrer vigoureusement la main.

— Pas de problème, répondit M. Roland avec une amabilité forcée.

Il évitait le regard d'Emily, ce qui convenait tout à fait à la jeune fille.

— Je suis si contente que ça ait marché !

Mme Roland serra Emily contre elle. Chloe émit un petit bruit étranglé, comme si elle avait envie de vomir. Emily lui jeta un coup d'œil. Les yeux de l'autre fille flamboyaient de haine, et sa bouche ne souriait pas. De son point de vue, Emily était une briseuse de ménage.

Mme Fields coupa le gâteau et en servit une part à chacun. Par chance, les adultes se lancèrent dans une conversation à quatre, laissant les deux filles seules. Emily fit signe à Chloe.

— Il faut que je te parle.

Chloe se détourna en faisant comme si elle n'avait rien vu ni entendu. Mais Emily ne pouvait pas lui laisser croire quelque chose qui n'était pas vrai. Prenant Chloe par le bras, elle l'entraîna dans la cuisine.

Chloe se laissa faire, mais elle s'adossa à l'îlot central, croisa les bras sur sa poitrine et fit mine d'être fascinée par la boîte à biscuits en forme de poulet posée sur le plan de travail. Elle refusait obstinément de regarder Emily en face.

— Je suis désolée, chuchota Emily. Tu dois me croire quand je te dis que je n'avais pas la moindre idée de ce que ton père avait derrière la tête. Je ne voulais pas qu'il m'embrasse.

— C'est ça, ouais, siffla Chloe sans tourner la tête vers elle. Tu voulais vraiment être mon amie, ou tu t'es juste servie de moi pour décrocher ta bourse ?

Emily en resta bouche bée.

— Bien sûr que non ! Jamais je n'aurais fait une chose pareille !

Chloe leva les yeux au ciel.

— J'ai entendu mon père tout à l'heure, à la piscine. Il a dit que ça n'avait pas eu l'air de te déplaire jeudi soir. Quand je suis allée me coucher bourrée, qu'est-ce que tu as fait avec lui ?

Emily se détourna en se mordant la lèvre inférieure.

— C'est lui qui m'a embrassée, je te le jure. Je ne savais pas comment t'en parler.

Chloe frémit et se décida enfin à lui faire face.

— C'est arrivé il y a deux jours, et tu ne m'as rien dit ?

Emily baissa la tête.

— J'avais peur que…

— On était censées être amies. (Chloe posa les mains sur ses hanches.) Les amies se racontent ce genre de chose. Et, de toute façon, pourquoi je te croirais quand tu dis que tu es innocente ? Dans le fond, tout ce que je sais de toi, c'est que tu as eu un bébé cet été et que…

— Chuuuuut ! protesta Emily en plaquant une main sur la bouche de l'autre fille.

Celle-ci se dégagea brutalement et heurta une des chaises de cuisine, pourvue d'une galette sur laquelle était imprimé un poulet.

— Je devrais le dire à tes parents, menaça-t-elle. Gâcher ta vie comme tu as gâché la mienne.

— S'il te plaît, non, implora Emily. Ils me jetteraient dehors. Ça les détruirait.

— Et alors ? répliqua Chloe.

Emily lui prit les mains.

— Je t'ai raconté mon secret parce que j'avais l'impression de pouvoir te faire confiance. Il me semblait qu'on était en train de devenir amies, et… je n'avais pas eu de véritable amie depuis si longtemps ! Je me sentais si seule ! (Elle essuya une larme.) Je me déteste d'avoir merdé et de ne t'avoir rien dit. Je voulais juste te protéger. Je voulais juste que tu sois heureuse. J'espérais que ça ne se reproduirait pas. Que ce n'était qu'une horrible erreur.

Chloe détourna la tête et leva le menton sans répondre. Était-ce bon signe ou pas ? Emily l'ignorait.

— Je t'en supplie, ne répète ce que je t'ai dit à personne, chuchota-t-elle. Moi, je ne parlerai pas de ton père. J'oublierai ce qu'il a fait, je te le promets. J'aurais voulu que ça n'arrive jamais.

Chloe garda le silence un long moment. La pendule en forme de poulet égrenait bruyamment les secondes au-dessus de la cuisinière. Les adultes continuaient à discuter au salon. Enfin, Chloe jeta à Emily un regard à la fois froid et fatigué. Elle soupira.

— Je ne répéterai pas ton secret si tu fiches la paix à mon père.

— C'est promis. Merci beaucoup, s'écria Emily, soulagée.

Elle voulut étreindre Chloe, mais celle-ci la repoussa comme un chien mal dressé qui tente de voler de la nourriture sur la table du dîner.

— Ça ne signifie pas que je veuille être ton amie.

— Quoi ? Mais… p-pourquoi ? balbutia Emily, consternée.

— Je ne peux plus te faire confiance. (Chloe se détourna et se dirigea vers la porte de la cuisine.) Dis à mes parents qu'on m'a appelée et que je suis dans la voiture, d'accord ? jeta-t-elle par-dessus son épaule. Sans vouloir te vexer, je ne suis pas d'humeur à manger du gâteau en te félicitant.

Emily regarda Chloe sortir de la maison et claquer la porte derrière elle. Il lui semblait que quelqu'un venait de lui arracher le cœur et de le passer au presse-purée. Sa vie était fichue. Oui, elle avait décroché une bourse, oui, son avenir était assuré, mais il lui semblait l'avoir payé beaucoup trop cher.

Scouic.

Emily se retourna, plissant les yeux dans la lumière aveuglante qui entrait à flots par la fenêtre. *C'est quoi, ce bruit ?* Elle scruta les placards et le plancher. Soudain, elle aperçut une mince feuille de papier devant la porte par laquelle Chloe venait juste de sortir.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle se précipita vers la fenêtre pour regarder dehors et essayer de voir qui avait glissé le message sous le battant. Était-ce une silhouette qui venait de disparaître entre les arbres ? Décelait-elle un mouvement dans le champ de maïs voisin ?

Emily ouvrit la porte de derrière, laissant entrer une bouffée d'air froid.

— Ali ? cria-t-elle. Ali !

Mais personne ne lui répondit.

— Chloe ? appela-t-elle encore, pensant que l'autre fille avait peut-être vu quelque chose.

Mais là non plus, elle ne reçut pas de réponse.

Au salon, les adultes riaient, et Grace poussait des vagissements ravis. Emily ramassa le papier d'une main tremblante et le déplia. Des mots tracés d'une écriture pointue se brouillèrent devant ses yeux.

Elle ne parlera peut-être pas, mais, moi, je ne te promets rien. Pour AUCUN de tes secrets. C'est ballot, hein ?

« A »

32

ALI, CHAT RUSÉ

— Euh, excuse-moi ?

Détournant la tête du vélo elliptique sur lequel elle transpirait à grosses gouttes, Hanna découvrit une fille minuscule, qui devait faire cinquante centimètres de tour de taille à tout casser et qui la dévisageait avec ses grands yeux de biche.

— L'utilisation de ces machines est limitée à une demi-heure, lança-t-elle. Tu es dessus depuis plus d'une heure.

— Dommage pour toi, aboya Hanna en pédalant plus vite.

Et que la police de la gym vienne l'expulser si elle l'osait !

C'était le samedi en fin d'après-midi, le jour de l'anniversaire de la mort d'Alison DiLaurentis. Toutes les chaînes de télé ne parlaient que de ça – comme si Hanna avait pu oublier !

La jeune fille se trouvait dans la salle de musculation du country club de Rosewood. La pièce sentait la bougie à l'ylang-ylang ; les écrans individuels de tous les appareils étaient réglés sur MTV, et, dans la salle voisine, un prof de zumba criait assez fort pour qu'Hanna puisse l'entendre par-dessus le morceau de hip-hop qu'elle écoutait avec son iPod.

Elle espérait qu'une bonne séance de vélo elliptique l'aiderait à oublier Tabitha, la Jamaïque, l'incident de l'ascenseur et plus particulièrement « A », mais ça ne marchait pas. Hanna croyait encore sentir les mains de Tabitha – d'Ali – sur ses épaules, prêtes à la pousser dans le vide. Elle entendait toujours les cris de ses amies. Puis Aria s'était interposée, et tout était allé si vite…

Hanna avait d'abord été soulagée qu'Aria ait fait tomber Ali du balcon. Ali avait tué tellement de gens que se débarrasser d'elle lui apparaissait comme une bonne action vis-à-vis du reste de l'humanité. Puis elle avait réalisé ce que ses amies et elle venaient de faire. Une vie restait une vie. Elles n'étaient pas des meurtrières.

… Ou peut-être que si.

Hanna, Spencer, Aria et Emily s'étaient précipitées sur la plage, dévalant les marches de l'escalier quatre à quatre et ouvrant à la volée la porte qui donnait sur le sable. Elles avaient promené un regard à la ronde. La lune projetait une lueur argentée sur le paysage. L'océan rugissait. Hanna avait fixé ses pieds blancs en espérant ne pas marcher sur le corps brisé et inerte d'Ali. La chute l'avait forcément tuée sur le coup, pas vrai ?

— Vous la voyez ? avait appelé Aria un peu plus loin.

— Non, avait répondu Spencer. Continuez à chercher !

Elles avaient parcouru le rivage en tous sens, étaient entrées dans l'eau tiède, avaient fouillé les dunes et même les criques qui s'étendaient au bas des falaises voisines. Mais nulle part elles n'avaient trouvé de corps.

— Je ne comprends pas, avait dit Aria en s'arrêtant, le souffle court. Où est-elle passée ?

Hanna avait regardé frénétiquement autour d'elle. Ça n'était pas possible. Ali n'avait pas pu se volatiliser. Aria l'avait poussée. Elle était tombée de dix mètres de haut. Les filles l'avaient entendue s'écraser sur le sable. Elles avaient regardé par-dessus le muret et, dans la lueur pâle de la lune, elles auraient juré avoir vu un corps. Alors, où était-il passé ?

— La marée a dû l'emporter, avait décidé Spencer en désignant l'océan.

— Et si elle la redépose sur le sable plus tard ? avait chuchoté Aria.

— Personne ne peut prouver que c'était nous, avait répondu Spencer en scrutant de nouveau la plage sur toute sa longueur. Il n'y a personne ici. Personne ne nous a vues. Et, de toute façon, c'était de la légitime défense. Ali comptait nous tuer.

— Nous n'en sommes pas certaines, avait répliqué Aria, les yeux exorbités par la peur. On s'est peut-être méprises sur ses intentions. Je n'aurais pas dû…

— Tu as bien fait, l'avait vivement coupée Spencer. Si tu ne l'avais pas poussée, nous ne serions peut-être plus là en ce moment.

Les filles avaient gardé le silence un moment. Emily avait levé le nez vers le disque blanc argenté de la lune.

— Et si l'océan ne l'avait pas emportée ? avait-elle chuchoté. Si elle avait survécu à sa chute et qu'elle s'était traînée plus loin pour trouver de l'aide ?

L'estomac d'Hanna s'était noué. Elle pensait exactement la même chose.

Spencer avait alors donné un coup de pied dans le sable.

— C'est impossible. Personne n'aurait survécu à une chute pareille.

— Ali a déjà survécu à un incendie, lui avait rappelé Emily. Nous ignorons à qui nous avons affaire. Si ça se trouve, c'est la femme bionique.

Les yeux de Spencer s'étaient mis à flamboyer.

— Laisse tomber, d'accord ? L'océan l'a emportée. Elle est morte.

Soudain, quelque chose arracha Hanna à ses ruminations. Debout près du comptoir de l'accueil, Jeremiah la foudroyait du regard.

Hanna sauta du vélo elliptique et se tamponna le visage avec sa serviette éponge. Elle sentait son pouls battre jusque dans ses lèvres. Quand Jeremiah s'approcha d'elle, la jeune fille lui adressa un grand sourire innocent.

— Vous aussi, vous êtes membre de ce club de gym ?

— Je l'étais, aboya Jeremiah, le visage violet de rage. Ton père m'avait offert un abonnement. Mais il vient de le résilier.

— Oh.

— « Oh », c'est tout ce que tu trouves à dire ? « Oh » ? (Jeremiah était tellement furieux qu'il tremblait.) J'espère que tu es contente, Hanna. Tout ça, c'est ta faute.

Une onde de choc parcourut la jeune fille, mais celle-ci n'en laissa rien paraître.

— Je n'ai rien fait de mal. J'ai juste dit à mon père que je vous avais vu monter à l'étage.

— Tu n'as rien vu du tout, et tu le sais. (Jeremiah se pencha vers elle. Il avait l'haleine rance.) Tu as quelque chose à voir avec ce vol, n'est-ce pas ?

Hanna détourna la tête. La fille qui convoitait son vélo elliptique l'observait, les sourcils froncés.

— J'ignore de quoi vous parlez.

Jeremiah braqua un index accusateur vers elle.

— Tu as ruiné ma carrière. Et j'ai le pressentiment que tu trouveras un moyen de ruiner la campagne de ton père. Tu te souviens de ce message anonyme que j'ai reçu à ton sujet, celui qui disait que tu cachais quelque chose ? Je vais mener ma petite enquête, Hanna. Et je te ferai tomber. Compte sur moi.

Hanna poussa un couinement apeuré. Jeremiah continua à la toiser d'un air menaçant pendant quelques secondes, puis il fit volte-face et sortit à grandes enjambées.

— Tu vas bien ? s'inquiéta la fille du vélo elliptique en arrêtant son tapis de course. Ce type avait l'air de drôlement t'en vouloir !

Hanna passa une main dans ses cheveux poisseux de transpiration et murmura un vague « Oui, oui ». Mais c'était un mensonge. Jeremiah était-il sérieux ? Dans quel guêpier s'était-elle encore fourrée ?

Soudain, un gloussement aigu monta depuis les bouches d'aération. Hanna regarda autour d'elle. *Ali ?*

Le rire jaillissant de nulle part n'en finissait plus. Hanna ferma les yeux en repensant à cette plage déserte. Depuis un an, elle réprimait l'idée qu'Ali avait peut-être survécu. Mais à présent, elle devait se rendre à l'évidence.

Emily avait raison : Ali était là. Peut-être pas au club de gym à cet instant précis, mais quelque part dans Rosewood. Elle les filait et les espionnait, prête à gâcher leur vie pour la troisième et dernière fois.

Ali était comme un chat à neuf vies : elle avait survécu à l'incendie dans le bois derrière chez les Hastings, puis à celui de la maison des Poconos, et maintenant, elle avait survécu à sa chute depuis le nid-de-pie. Elle s'était éloignée en rampant, elle avait pansé ses blessures, et, une fois rétablie, elle s'était de nouveau lancée à leur poursuite. Elle ne consentirait pas à mourir tant qu'elle n'aurait pas eu ce qu'elle voulait : se débarrasser d'elles une bonne fois pour toutes.

Il ne restait qu'une seule chose à faire : aller voir la police. Quelqu'un devait arrêter Ali. S'il fallait pour cela avouer ce qui s'était passé en Jamaïque, qu'il en soit ainsi. Après tout, les filles avaient agi en situation de légitime défense. Elles l'avaient fait pour briser la chaîne des meurtres diaboliques commis par Ali. Et puis, au final, elles ne l'avaient pas tuée, puisque Ali était toujours vivante. Hanna était prête à prendre toute la responsabilité de l'accident sur elle, y compris si cela devait la brouiller avec son père. Il n'était pas question qu'elle laisse Ali recommencer.

Quand son téléphone vibra contre sa hanche, Hanna sursauta. Elle espéra que ce soit Mike – il n'allait quand même pas lui faire la gueule jusqu'à la fin des temps ! Plongeant une main dans sa poche, la jeune fille en sortit son portable et regarda l'écran. Elle avait reçu un texto d'un expéditeur anonyme. Frissonnant, elle l'ouvrit et lut le message.

Regarde les infos, Hanna-Chou. J'ai une surprise pour toi.
Biz !

« A »

33

LA NOUVELLE QUE PERSONNE N'ATTENDAIT

Le train rapide Acela à destination de Rosewood ralentit et s'arrêta à Penn Station. Spencer, Mme Hastings et les Pennythistle montèrent à bord en silence.

M. Pennythistle se laissa tomber dans son siège avec raideur, comme s'il était sur le point de faire une rupture d'anévrisme. Mme Hastings s'assit près de lui. Quand elle ne jetait pas des coups d'œil inquiets à son petit ami, elle foudroyait Spencer du regard en secouant la tête. La jeune fille se demanda ce que M. Pennythistle lui avait raconté le matin. Avait-il mentionné qu'il avait brutalisé Zach ? Et que c'était un sale homophobe ?

Amelia dévisageait tour à tour chacun des autres. Visiblement, elle se rendait compte que quelque chose clochait, mais elle ne savait pas quoi. Zach s'était recroquevillé près de la fenêtre avec ses écouteurs d'iPod dans les oreilles. Il jeta son blouson et son sac de voyage sur le siège voisin pour empêcher Spencer de s'y asseoir. La jeune fille avait tenté de s'excuser plusieurs fois, mais en vain. Il ne voulait même plus la voir.

Le train dépassa Newark, puis Trenton. Le téléphone de Spencer sonna : un appel d'Hanna Marin. Mais elle n'avait pas envie de lui parler. Elle n'avait envie de parler à personne.

Pressant son front contre la vitre froide, Spencer regarda défiler les arbres et les maisons. Le ciel était d'un bleu parfait ce jour-là, et pratiquement sans nuages. Cela lui rappela le voyage de retour depuis la Jamaïque, l'année précédente.

Quand l'avion avait décollé et décrit un cercle au-dessus de l'aéroport, Spencer avait aperçu l'immense plage déserte et l'océan turquoise en contrebas. Elle était sûre que, de là-haut, elle verrait le corps d'Ali flotter à la surface, minuscule tache jaune au milieu de tout ce bleu, mais, bien sûr, ça n'avait pas été le cas.

Les jours qui avaient suivi la mort d'Ali avaient été affreux. Les filles avaient continué à jouer leur rôle de joyeuses vacancières, essentiellement parce que Noel et Mike étaient là. Elles avaient fait de la plongée et du kayak, sauté une

douzaine d'autres fois depuis les falaises et nagé des kilomètres. Hanna s'était fait masser, et Aria avait suivi quelques cours de yoga.

Mais leur secret pesait lourdement sur chacune d'entre elles. Les filles mangeaient du bout des lèvres, et elles devaient se forcer à sourire. Elles buvaient beaucoup, mais l'alcool les rendait nerveuses et agressives au lieu de les détendre.

Parfois, Spencer avait entendu Hanna – dont elle partageait la chambre – se lever au milieu de la nuit et s'enfermer dans la salle de bains, où elle restait pendant des heures. Que faisait-elle au juste ? Observait-elle son reflet dans la glace en se demandant ce qu'elles avaient fait ? Revivait-elle toute cette horrible scène ?

Quand Hanna ressortait de la salle de bains, Spencer faisait toujours semblant de dormir. Elle ne voulait pas parler de l'accident. Déjà, une distance s'installait entre les quatre filles. Elles n'osaient plus se regarder les unes les autres de peur d'éclater en sanglots.

Tous les matins, Spencer se réveillait, sortait sur le balcon et scrutait le rivage, certaine que l'océan aurait rejeté le corps bleuâtre et boursouflé d'Ali. Mais non. C'était comme s'il ne s'était jamais rien passé. Aucun policier jamaïquain n'était venu toquer à la porte des filles pour leur poser des questions. Les employés de l'hôtel ne discutaient pas à voix basse d'une cliente mystérieusement disparue. On aurait dit que personne ne s'était aperçu qu'Ali manquait à l'appel. Et, surtout, que personne n'avait été témoin de l'accident.

Pendant le vol du retour, Emily avait touché la main de Spencer. Elle avait le teint cireux et les cheveux gras comme si elle ne les avait pas lavés depuis plusieurs jours.

— Je n'arrête pas d'y penser, avait-elle chuchoté. Et si l'océan ne l'avait pas emportée ? Et si la chute ne l'avait pas tuée ? Et si elle était en train d'agoniser quelque part ?

— Tu es complètement folle, avait aboyé Spencer, qui trouvait dingue qu'Emily évoque le sujet dans un lieu public. Nous avons fouillé chaque centimètre carré de cette plage. Elle n'a pas pu disparaître si vite par ses propres moyens.

— Mais… (Emily jouait avec le gobelet en plastique dans lequel une hôtesse lui avait servi un soda.) Je trouve quand même ça bizarre que la marée n'ait pas rejeté son corps.

— C'est une chance, avait chuchoté Spencer en déchiquetant sa serviette en papier. L'univers veille sur nous, et sur tous les autres gens qu'elle aurait tués. Elle était dingo, Emily. Nous avons fait la meilleure chose possible. La seule chose possible.

Mais à présent, Spencer doutait que les flots aient emporté le corps d'Ali. Elle regarda le dernier message que « A » lui avait envoyé : *Tôt ou tard, tous les secrets finissent par s'échouer sur le rivage*. Emily avait raison. La marée n'avait pas rendu le corps d'Ali parce que la chute ne l'avait pas tuée.

Finalement, le train entra en gare de Rosewood, et ils descendirent. Ils jetèrent leurs sacs à l'arrière du Range Rover de M. Pennythistle et prirent le chemin de la maison des Hastings.

Le trajet en voiture fut tout aussi tendu que le voyage en train, mais M. Pennythistle avait allumé la radio sur une station qui diffusait des informations en continu, et la voix du présentateur meublait un peu le silence.

Spencer n'avait jamais été si contente de revoir sa maison. Lorsqu'elle ouvrit la portière du Range Rover, M. Pennythistle se retourna vers elle.

— Dis au revoir à Zachary, Spencer. C'est la dernière fois que tu le vois.

Spencer faillit en laisser tomber son sac à main dans la neige fondue.

— Hein ?

N'était-il pas convenu que les Pennythistle emménageraient prochainement chez les Hastings ?

— Il part dans une école militaire au nord de l'État de New York, révéla M. Pennythistle sur le ton mécanique qu'il utilisait sans doute pour virer ses employés. J'ai appelé ce matin ; tout est arrangé.

Amelia hoqueta. De toute évidence, elle n'était pas au courant non plus. Spencer dévisagea M. Pennythistle d'un air suppliant.

— Vous êtes sûr que c'est nécessaire ?

— Spencer, intervint sa mère en la tirant à l'écart du véhicule. Ça ne nous regarde pas.

Mais Spencer remonta quand même sur la banquette arrière. Elle allait s'excuser une fois de plus quand une musique tonitruante s'échappa du poste de radio, annonçant un flash spécial.

« On nous informe à l'instant que le cadavre d'une adolescente américaine s'est échoué sur une plage en Jamaïque », lança le présentateur d'une voix tout excitée.

Les cheveux de Spencer se hérissèrent. S'écartant de Zach, elle fixa le haut-parleur intégré au dossier de la banquette arrière. Que venait de dire le présentateur ?

Mais avant qu'elle puisse demander à M. Pennythistle de monter le son, sa mère la tira hors de la voiture.

— Viens.

Elle claqua la portière et agita la main d'un air morose pour dire au revoir à son petit ami. Spencer et elle regardèrent les feux arrière du Range Rover

s’éloigner dans la rue et tourner à l’angle.

Le cadavre d’une adolescente américaine… échoué sur une plage en Jamaïque.

Spencer sortit son téléphone de son sac au moment où Hanna la rappelait. Elle prit la communication.

— Il se passe quelque chose en Jamaïque ?

— Ça fait plus d’une heure que j’essaie de te joindre, chuchota Hanna. Mon Dieu, Spencer…

— Rapplique tout de suite, ordonna Spencer en s’élançant vers sa maison, son cœur battant la chamade. J’appelle les autres.

34

LA FILLE SUR LA PLAGE

Quand Aria s'arrêta devant chez les Hastings, toutes les lumières de la maison étaient allumées. La Prius d'Hanna et la grosse Volvo d'Emily étaient déjà garées le long du trottoir. Lorsque Aria coupa le contact de sa Subaru, elle vit les deux filles remonter prudemment l'allée verglacée. Elle les rejoignit sous le porche.

— Qu'est-ce qui se passe encore ?

Quand Spencer l'avait appelée, Aria venait juste de descendre du train avec lequel elle avait fait la seconde partie de son trajet de retour depuis le mont Lenape. Spencer lui avait demandé de venir tout de suite, mais sans lui expliquer pourquoi.

Emily et Hanna se tournèrent vers elle, les yeux écarquillés. Avant qu'elles puissent répondre, Spencer ouvrit la porte à la volée. Elle était pâle et avait les traits tirés.

— Venez.

Elle les entraîna dans le couloir qui menait jusqu'au salon. Aria regarda autour d'elle. Elle n'était pas venue ici depuis un an au moins, mais les mêmes photos de Melissa et de Spencer étaient toujours accrochées aux murs. La télévision était en marche avec le volume presque à fond. Le logo de CNN se détachait dans le coin inférieur droit, et un bandeau jaune barrait le bas de l'écran : « Un pêcheur découvre les restes d'une adolescente disparue en Jamaïque. »

— En Jamaïque ? chuchota Aria.

Vacillant, elle dévisagea les autres. Emily avait plaqué une main sur sa bouche. Hanna se tenait le ventre comme si elle avait envie de vomir. Quant à Spencer, elle ne pouvait détacher son regard de l'écran, qui montrait une mer turquoise et une plage de sable blanc. Un milliard de journalistes et de flics se massaient autour d'une barque de pêche vermoulue.

Hanna cligna des yeux.

— Ça ne veut rien dire. Ça pourrait être n'importe qui.

— Ce n'est pas n'importe qui, contra Spencer. Regarde.

Une blonde portant un polo vert avec le logo de CNN sur la poitrine apparut à l'écran.

« Ce que nous voyons là, c'est l'enquête de police qui vient de s'ouvrir suite à la découverte d'un corps sur le rivage ce matin, expliqua-t-elle, le vent balayant ses cheveux devant son visage. D'après le pêcheur, qui souhaite rester anonyme, le cadavre se trouvait dans une crique environ dix kilomètres au sud de Negril. »

— Negril ? (La lèvre inférieure d'Hanna se mit à trembler.) Les filles…

— Chut !

Spencer agita les mains pour la faire taire tandis que la journaliste poursuivait :

« D'après les premières estimations, l'adolescente avait environ dix-sept ans, et elle est morte depuis un an. Les experts travaillent d'arrache-pied pour parvenir à l'identifier. »

— Oh, mon Dieu. (Aria se laissa tomber dans un fauteuil.) Vous croyez que c'est… Ali ?

— Comment serait-ce possible ? (Hanna brandit son téléphone.) Qui d'autre nous enverrait des messages signés « A » ? Qui d'autre saurait ce que nous avons fait ?

— Quelle est la probabilité pour qu'une autre fille de dix-sept ans soit morte près des Falaises ? aboya Spencer. C'est forcément elle ! Quand les flics l'auront identifiée et qu'ils découvriront qu'on était sur place à la même époque, il ne leur faudra pas longtemps pour faire le lien.

— Ils ne trouveront pas de preuve que c'était nous, dit Hanna.

— Tu crois ça ? (Spencer se pinça l'arête du nez.) « A » leur en fournira une.

Aria regarda autour d'elle, comme si les photos de classe de Spencer et de sa sœur aînée pouvaient lui être d'un quelconque secours. Tout son univers venait de s'effondrer.

Donc, Ali était vraiment morte dans sa chute ? Et l'océan l'avait emportée si vite qu'elles n'avaient pas pu la retrouver sur la plage ? Mais pourquoi avait-il fallu une année entière pour qu'on découvre son corps dans une crique, à peine dix kilomètres plus loin ?

Et surtout : qui était « A », si ce n'était pas Ali ?

« De nouvelles informations viennent juste de tomber ! » s'exclama la journaliste, faisant sursauter les filles.

La caméra pivota vers la petite foule sur la grève avant de revenir vers les pieds de la femme et de remonter jusqu'à son visage. Un doigt pressé sur sa tempe, la journaliste écoutait visiblement ce qu'on lui racontait dans une oreillette.

« Le corps a été identifié, déclara-t-elle. Nous avons un nom. »

Hanna hoqueta. Aria agrippa la main d'Emily. Elle s'attendait à ce que la journaliste dise « Alison DiLaurentis », puis qu'elle fronce les sourcils d'un air perplexe et se demande si elle avait mal entendu, ou s'il s'agissait juste d'une horrible coïncidence.

Soudain, une photo apparut à l'écran, et les filles crièrent. C'était un portrait d'Ali dans sa dernière incarnation, avec ses cheveux blonds et raides, son menton un peu plus pointu qu'avant, ses pommettes un peu plus hautes, ses lèvres un peu plus fines.

À n'en pas douter, il s'agissait bien de la fille qu'elles avaient rencontrée au restaurant sur le toit cette affreuse nuit. La fille qui les avait taquinées en faisant des allusions à propos de choses que seule Ali savait. La fille qui les avait attirées dans le nid-de-pie et qui avait failli pousser Hanna dans le vide.

Aria fut presque soulagée de la revoir. Maintenant, au moins, elle avait la certitude qu'Ali était morte.

« Ses parents viennent juste d'identifier la défunte grâce aux trois vis qu'elle avait dans la cheville depuis un vieil accident, expliqua la journaliste tandis que le portrait d'Ali rapetissait pour se ranger dans un coin de l'écran. Ils ont fourni cette photo, la dernière qu'ils ont prise d'elle avant sa disparition. Elle s'appelait Tabitha Clark et elle était originaire de Maplewood, dans le New Jersey. »

Un instant, Aria crut que son cerveau boguait. Elle pivota vers Spencer au moment où celle-ci se tournait vers elle. Emily se leva d'un bond. Hanna s'approcha de la télé comme si elle avait du mal à en croire ses oreilles.

— Attendez une minute. Qu'est-ce qu'elle vient de dire ?

— Elle s'appelait Tabitha Clark, répéta Spencer d'une voix monocorde, l'air à demi assommée. Elle était originaire de Maplewood, dans le New Jersey.

— Mais… non ! (Aria fut prise de vertige.) Elle ne s'appelait pas Tabitha. C'était Alison, notre Alison !

Spencer tendit un doigt accusateur vers Emily.

— Tu étais sûre de toi ! Tu l'as regardée et tu as dit : « C'est Ali ! »

— Elle savait des choses que seule Ali savait, se défendit Emily. Vous aussi, vous y avez cru.

— Oui, on y a toutes cru, murmura Aria, sonnée.

Comme la journaliste poursuivait, les filles reportèrent leur attention sur l'écran.

« D'après ses parents, Tabitha s'était enfuie de chez elle il y a un an. C'était une jeune fille perturbée, qui avait manqué périr dans l'incendie de sa maison quand elle avait treize ans, et qui avait dû subir quantité d'opérations très douloureuses pour soigner ses brûlures. Ses parents savaient qu'elle s'était rendue en Jamaïque, mais c'est seulement il y a cinq mois qu'ils ont réalisé que

quelque chose clochait. Comme leur fille ne les appelait plus, ils ont interrogé ses amis, qui lui ont dit qu'ils étaient sans nouvelles de Tabitha depuis plus d'un an. »

La journaliste s'interrompit et secoua tristement la tête.

« On m'apprend à l'instant que M. et Mme Clark ont cherché leur fille pendant des mois, sans résultat. La découverte de son corps conclut leur quête de la manière la plus tragique qui soit. »

Un couple apparut à l'écran. « M. et Mme Clark », disait la légende. C'étaient deux adultes ordinaires. La femme portait un jean baggy et un pull un peu trop grand ; l'homme avait des bajoues, un bouc et des yeux larmoyants. Ils ne ressemblaient absolument pas à Mme DiLaurentis, ultra-mince et toujours tirée à quatre épingles, ni à M. DiLaurentis, avec son nez crochu et son air sans cesse détaché.

Hanna se prit la tête à deux mains.

— Les filles, que se passe-t-il ?

Le cœur d'Aria battait si fort qu'elle était sûre qu'il allait jaillir de sa poitrine. Une pensée horrible envahissait son esprit et, à en juger par la tête que faisaient les trois autres, elles avaient eu exactement la même idée.

Prenant une grande inspiration, Aria lança la chose la plus effrayante qu'elle imaginait dire un jour à voix haute :

— Les filles, Tabitha n'était pas Ali. Nous avons tué une innocente.

35

NE FERMEZ PAS LES YEUX

Emily s'affaissa par terre, l'horrible vérité bourdonnant dans sa tête comme un essaim d'abeilles. *Tabitha n'était pas Ali. Nous avons tué une innocente*.

Ça semblait impossible, et pourtant : la preuve était là, sur l'écran. La vie de Tabitha ne ressemblait en rien à celle d'Ali. Elle avait ses propres parents, sa propre maison. Ses brûlures lui venaient d'un incendie survenu quatre ans plus tôt dans le New Jersey, et non l'année précédente dans les Poconos. Quant à ce qu'elle leur avait dit en Jamaïque… ce devait être un jeu stupide, un pari qu'elle avait fait avec elle-même, un défi qu'elle s'était lancé et qu'elle ne voulait pas perdre.

— P-peut-être qu'elle venait juste d'entendre parler de nous à la télé, ou quelque chose de ce genre, dit Aria, formulant tout haut ce que ses amies pensaient tout bas. Ou peut-être qu'elle était fan de ces sites Internet qui colportent des ragots et des scandales…

— La presse a dû dévoiler des tas de choses nous concernant, sans doute plus qu'on ne l'imaginait, murmura Spencer, le regard vitreux. Tabitha faisait peut-être une fixation sur nous. Alors, quand elle nous a vues…

— Elle s'est dit qu'elle allait s'amuser un peu, acheva Hanna, son visage dissimulé derrière ses mains et se balançant d'avant en arrière. Les filles, j'étais sur le point d'aller voir la police. Je voulais tout leur raconter sur « A », sur Ali, et même sur ce qu'on avait fait en Jamaïque.

— Seigneur, souffla Spencer. Heureusement que tu n'as pas eu le temps.

Des larmes picotèrent les yeux d'Hanna.

— Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu. Qu'avons-nous fait ? Ils vont remonter la piste jusqu'à nous !

— « A » m'a envoyé la photo de Tabitha et moi en train de danser, chuchota Emily. C'est une preuve que nous la connaissions. Et si elle l'envoyait aussi aux parents de Tabitha ? Ou à la police ?

— Attendez un peu, dit Aria en désignant la télé.

La journaliste appuyait de nouveau un doigt sur son oreillette, comme si on lui transmettait de nouvelles informations.

« Les autorités penchent pour la thèse de l'accident. En raison de la proximité du complexe hôtelier des Falaises, où beaucoup de mineurs étrangers viennent boire et faire la fête, les enquêteurs pensent que Mlle Clark a eu un tragique accident sous l'emprise de l'alcool. »

La caméra pivota, montrant un grand policier jamaïquain en uniforme bleu vif qui se tenait sur une estrade improvisée derrière la barque de pêche.

« Nous supposons que Mlle Clark a décidé d'aller nager alors qu'elle était soûle, dit-il dans un bouquet de micros. Les Falaises ont déjà eu des problèmes pour avoir servi de l'alcool à des mineurs. Il est temps d'y mettre un terme. L'hôtel est donc fermé jusqu'à nouvel ordre. »

Des flashes se déclenchèrent. Des journalistes bombardèrent de questions le policier.

Emily se laissa retomber dans un fauteuil, hébétée. Spencer cligna des yeux. Aria releva ses genoux contre sa poitrine. Hanna secoua la tête et éclata en sanglots.

Emily savait qu'elle aurait dû se sentir soulagée, mais non. Elle connaissait la vérité. Ce n'était pas un accident. Ses amies et elle avaient le sang de Tabitha sur les mains.

Des flammes crépitaient joyeusement dans la cheminée. L'odeur piquante du bois rappelait tant de choses à Emily ! Par exemple, le feu de camp qu'elles avaient allumé dans les bois, l'été après l'affaire Jenna. Dans la lueur des braises mourantes, Ali leur avait distribué les bracelets brésiliens en leur faisant promettre de ne jamais rien raconter jusqu'au jour de leur mort.

Le bracelet que portait Tabitha était étrangement semblable à ceux confectionnés par Ali avec trois teintes de bleu différentes – les couleurs d'un lac de montagne aux eaux limpides. Mais ça devait être une coïncidence. Et maintenant, les filles avaient un nouveau secret à garder jusqu'à la fin de leurs jours, un secret bien pire que le précédent.

L'odeur du bois en train de brûler rappelait autre chose à Emily : la façon dont la maison des Poconos avait flambé, le jour où Ali y avait mis le feu dans l'espoir de tuer les filles. L'espace d'un bref instant, Emily s'autorisa à revivre le moment où elle s'était élancée vers la porte de la cuisine. Ali était là aussi, essayant de s'échapper avant les autres pour les enfermer à l'intérieur. Mais Emily lui avait saisi le bras et l'avait forcée à se retourner.

— Comment as-tu pu faire ça ? lui avait-elle demandé.

Les yeux d'Ali avaient jeté des éclairs de haine.

— Vous avez bousillé ma vie, espèces de garces !

— Mais… je t'aimais, avait alors gémit Emily.

Ali avait gloussé.

— Ce que tu peux être nulle !

Emily l'avait secouée très fort par les épaules. Puis une détonation avait fait vibrer l'air.

Quand Emily avait repris ses esprits, elle gisait par terre. En essayant de se relever, elle avait fait tomber quelque chose : une pampille orange qui était accrochée à la poignée de la porte depuis aussi loin que remontaient ses souvenirs. Chaque fois qu'elle venait dans cette maison pour passer le week-end avec Ali, Emily caressait ses fils soyeux au passage. Ça lui donnait l'impression d'être chez elle.

Sans trop savoir pourquoi, Emily avait pris la pampille et l'avait glissée dans sa poche. Puis elle avait regardé par-dessus son épaule une dernière fois. Alors, elle avait vu quelque chose qu'elle ne devait jamais raconter à personne, un peu parce qu'elle ne savait pas si c'était réel ou si elle avait halluciné après avoir respiré trop de fumée, un peu parce que ses amies ne l'auraient jamais crue, et un peu aussi parce que c'était beaucoup trop affreux et effrayant pour en parler à voix haute.

Ali n'était nulle part. La fumée de plus en plus dense la dissimulait-elle ? La jeune fille s'était-elle résignée à mourir dans un coin ou enfoncée dans la maison en quête d'une autre issue ?

La suite, Emily ne l'oublierait jamais. Au lieu de claquer la porte derrière elle, voire de coincer une chaise sous la poignée pour être certaine qu'Ali ne réussirait pas à s'enfuir, elle avait laissé le battant entrebâillé. Une simple poussée aurait suffi pour qu'Ali, si affaiblie fût-elle, puisse sortir. Emily ne pouvait pas la laisser mourir là-dedans. Même si Ali lui avait dit toutes ces choses horribles, même si elle lui avait brisé le cœur un millier de fois, elle ne pouvait pas.

Dans le salon des Hastings, Emily glissa une main dans sa poche pour toucher la pampille orange. Elle repensa à cette horrible scène dans le nid-de-pie.

— Personne ne sait vraiment ce qui s'est passé, avait-elle dit à la fille qu'elle prenait pour Ali. Tout le monde pense que tu es morte, mais…

— Mais quoi ? avait coupé la fille. Mais j'ai réussi à m'échapper ? Une idée de la façon dont j'aurais pu m'y prendre, Em ?

Puis elle avait délibérément braqué son regard sur la poche d'Emily, comme si elle avait des rayons X à la place des yeux et qu'elle pouvait voir la pampille orange dont Emily ne se séparait jamais, cette pampille autrefois pendue à la porte qui lui avait permis de s'échapper.

Tabitha savait ce qu'Emily avait fait. Mais… comment ?

Quand le téléphone d'Emily émit un *bip* strident dans son sac, la jeune fille sursauta très fort. Une seconde plus tard, le portable de Spencer vibra. Celui d'Aria émit un bruit de klaxon, et celui d'Hanna laissa échapper un gazouillis d'oiseau.

Les filles se regardèrent, terrifiées. Si Tabitha n'était pas Ali, et si elle était morte ce soir-là, qui les harcelait ? Ali pouvait quand même avoir survécu à l'incendie des Poconos. Était-elle toujours la fameuse « A » qui les torturait en se servant de leurs secrets les plus noirs ?

Lentement, Spencer sortit son téléphone, et les trois autres l'imitèrent. Emily fixa son écran. « 1 NOUVEAU MESSAGE. » D'un expéditeur anonyme, bien entendu.

Elle l'ouvrit.

Vous croyez que c'est tout ce que je sais, espèces de garces ? Ce n'est que la partie émergée de l'iceberg… et je commence juste à m'échauffer.

« A »

À VENIR…

Vous avez vraiment cru que c'était fini ? Pitié. Tant que les filles ne seront pas sages, je continuerai à les surveiller. Et ces derniers temps, Dieu sait qu'elles se sont surpassées chacune dans son genre. On récapitule ?

Un des nichons d'Hanna a failli finir dans Playboy. *Bien sûr, elle a payé Patrick, mais elle ne va pas tarder à découvrir qu'il existe plus d'un moyen de bousiller la campagne de papounet.*

Emily a semé la discorde dans la famille Roland – vous parlez d'une amie ! Chloe devrait peut-être lui rendre la pareille en révélant à Mme Fields ce qu'Emily a fait pendant ses vacances d'été… Mais je pourrais aussi m'en charger pour elle.

Quant à Aria… Poussée à bout, elle est passée de jolie petite menteuse à jolie petite tueuse. La jambe d'une étudiante étrangère n'est pas la seule chose qu'elle ait cassée. Son couple survivra-t-il à l'ouragan Klaudia ? Comme on dit en Finlande : c'est cela, ja.

Venons-en à cette coquine de Spencer. Vous croyez que la vie de Zach est la seule qu'elle ait gâchée ? Vous allez vite déchanter. Elle a fait des choses très vilaines pour être admise dans la fac de ses rêves – et quelqu'un en a payé le prix à sa place.

Et, finalement, la question qui nous hante tous : combien de temps Hanna, Emily, Aria et Spencer parviendront-elles à garder le secret sur ce qu'elles ont fait à Tabitha ? Ou plutôt : combien de temps les y autoriserai-je ?

Restez dans le coin, les enfants. Ça ne va pas tarder à barder.

« A »

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, laissez-moi vous dire combien je suis ravie que la saga des *Menteuses* continue. Dès que j'ai écrit la première phrase de ce livre, je me suis sentie dans mon élément, très excitée de replonger dans la vie compliquée de Spencer, Aria, Emily et Hanna.

Comme toujours, j'ai une immense dette envers les gens malins et adorables qui m'ont aidée à tisser une nouvelle toile de mensonges et de menaces dans laquelle prendre nos menteuses : Les Morgenstein, Josh Bank, Sara Shandler et Lanie Davis de chez Alloy. C'est un tel plaisir de collaborer avec vous sur cette série ! Chacune de nos réunions de travail est magique.

Un grand merci également à la géniale équipe qui, de l'autre côté des États-Unis, a fait de la série un succès sur le petit écran : Marlene King, Oliver Goldstick, Bob Levy et Lisa Cochran-Neilan ; les fabuleuses actrices Lucy Hale, Ashley Benson, Troian Bellisario, Shay Mitchell, et tout le reste de la distribution ; les merveilleux scénaristes qui ont si bien compris l'esprit des *Menteuses* et apporté leur propre touche provocante, flippante et excitante à l'histoire ; tous les autres gens qui travaillent sur ce projet, y compris aux postes les plus humbles.

Je dois encore remercier Farrin Jacobs et Kari Sutherland de chez HarperTeen, dont le jugement est toujours si sûr et la mémoire si infaillible. Mille bisous à Kristin Marang et Allison Levin de chez Alloy pour leur boulot incroyable sur tout ce qui a trait aux *Menteuses* en ligne – notamment, parce que ça bouge constamment sur le blog grâce à elles ! Un gros « hourra » pour Andy McNicol et Jennifer Rudolph-Walsh de chez William Morris, sans qui les tomes 9 à 12 des *Menteuses* n'auraient jamais existé. J'oublie sans doute des tas d'autres personnes impliquées dans cette incroyable aventure : la liste ne cesse de s'allonger !

Comme d'habitude, je remercie affectueusement ma famille et mon mari Joel, toujours plein de bons conseils sur les questions médico-légales. Mais surtout, je voudrais dédier ce tome à tous les lecteurs de la série, depuis les jeunes filles qui ont décidé de donner leur chance aux *Menteuses* après avoir assisté à ma toute première lecture chez Carle Place, à New York, jusqu'aux adorables clientes et libraires de la Bibliothèque publique juive de Montréal, en passant par tous ceux qui ont assisté à mes apparitions publiques entre les deux événements, mais aussi

par toutes les personnes rencontrées sur Twitter et Facebook, ou à l'occasion de chats et de discussions sur Skype. Sans votre amour et votre enthousiasme indéfectible pour la série, *Récidives* n'existerait pas. J'estime chacun d'entre vous, bien plus que mes mots ne sauraient l'exprimer.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr

et sur
www.fleuvenoir.fr

S’inscrire à la newsletter 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l’actualité 12-21.

Nous suivre sur

Titre original :
Twisted

© 2011 by Alloy Entertainment and Sara Shepard. All rights reserved.
© 2013 Fleuve Noir, département d'Univers Poche, pour la traduction française.
Photographie : Ali Smith

ISBN : 978-2-823-80502-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2e et 3e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
Couverture : design : © Tom Forget. Photo : © Ali Smith.
Poupée : design : © Tina Amantula. Photo : © Howard Huang.